

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À TROIS-RIVIÈRES

TRAVERSÉE DES ESPACES LABYRINTHIQUES DANS *PARADIS, CLEF EN MAIN*
DE NELLY ARCAN : DE L'ERRANCE À LA RENAISSANCE
SUIVI DE
L'ENFANT EXILÉ DE LA VALLÉE DES ARBRES SUCRÉS

MÉMOIRE PRÉSENTÉ
COMME EXIGENCE PARTIELLE DE LA
MAÎTRISE EN LETTRES (AVEC MÉMOIRE – ÉTUDES LITTÉRAIRES)

PAR
ADIS SIMIDZIJA

JUIN 2021

Université du Québec à Trois-Rivières

Service de la bibliothèque

Avertissement

L'auteur de ce mémoire ou de cette thèse a autorisé l'Université du Québec à Trois-Rivières à diffuser, à des fins non lucratives, une copie de son mémoire ou de sa thèse.

Cette diffusion n'entraîne pas une renonciation de la part de l'auteur à ses droits de propriété intellectuelle, incluant le droit d'auteur, sur ce mémoire ou cette thèse. Notamment, la reproduction ou la publication de la totalité ou d'une partie importante de ce mémoire ou de cette thèse requiert son autorisation.

À Muhamed Simidzija

REMERCIEMENTS

Je souhaite d'abord remercier ma directrice Hélène Marcotte pour sa bienveillance, sa patience et sa confiance qui m'ont permis de traverser ce labyrinthe mémoriel que représente la rédaction de ce mémoire, mais aussi, et surtout, de ma création. Son soutien inconditionnel m'a permis de m'accrocher dans les moments difficiles et de doute. Elle m'a confirmé que j'avais ma place dans la création littéraire, grâce à elle je peux poursuivre ces rêves parsemés de poésie.

Je souhaite aussi remercier ma mère Amira et mon frère Aldin pour tous les sacrifices qu'ils ont faits pour que je puisse réussir dans la vie et dans mes études. Malgré leur incompréhension de ce que je faisais, ils n'ont jamais cessé de me soutenir et de croire en moi. Merci aussi à ma tante Nerkima avec qui j'ai passé des heures à discuter de la pertinence de faire des études aux cycles supérieurs. Merci à mes cousins Alen et Danijel, et ma cousine Alena. À tous les membres de ma famille qui composent les fragments de ma création.

Finalement, merci à ma blonde Laurence qui m'inspire au quotidien par sa persévérance, sa force et sa générosité. Elle qui m'a encouragé et qui m'encourage toujours à écrire, à partager et à m'émanciper par cet art des mots.

TABLE DES MATIÈRES

REMERCIEMENTS	ii
TABLE DES MATIÈRES	iii
INTRODUCTION	1
CHAPITRE I : LA TRAVERSÉE DU LABYRINTHE : ENTRE ERRANCE, VIOLENCE ET MISE À MORT.....	10
1.1 Le paradis est un labyrinthe à résoudre	11
1.2 Errance : entre confusion et répétition.....	13
1.3 Violence et mise à mort.....	22
CHAPITRE II : SORTIR DU LABYRINTHE POUR RENAÎTRE.....	29
1.1 La chambre, le plafond et le labyrinthe intérieur.....	30
1.2 Renaissance au bout du fil.....	40
<i>L'ENFANT EXILÉ DE LA VALLÉE DES ARBRES SUCRÉS</i>	47
Première partie : Nostalgie	50
Deuxième partie : Le retour.....	116
CONCLUSION	171
BIBLIOGRAPHIE	179

INTRODUCTION

Comme l'affirme Bertrand Gervais, le labyrinthe est « un espace, représenté ou réel, mais aussi une figure ou un mythe¹ ». Les principaux thèmes qui y sont rattachés se retrouvent tous dans le récit mythique grec, qui gravite autour du Minotaure et de Thésée. Selon ce récit, c'est l'architecte Dédale qui a construit le célèbre labyrinthe à la demande de Minos, roi de Crète. Le roi Minos voulait y enfermer le Minotaure, monstre à corps d'homme et à tête d'animal, né des amours entre Pasiphaé, la femme du roi, et un taureau blanc envoyé par Poséidon. Chaque année, quatorze jeunes Athéniens étaient offerts en sacrifice au Minotaure, jusqu'au jour où Thésée décide de s'aventurer dans le labyrinthe afin d'y confronter le Minotaure et, ultimement, de le tuer. Il y parviendra grâce au fil d'Ariane qui aura pour effet de l'aider à tromper l'oubli et à retrouver la sortie du labyrinthe après la mise à mort du Minotaure. Oubli, errance, violence, espace clos, autant d'éléments que convoque l'imaginaire du labyrinthe et sur lesquels nous nous pencherons dans le cadre de ce mémoire.

La critique littéraire au Québec n'a guère, jusqu'à maintenant, exploité le potentiel analytique du labyrinthe. Lorsqu'elle a osé le faire, elle s'est surtout intéressée à des œuvres

¹ Bertrand Gervais, *La ligne brisée : labyrinthe, oubli, violence. Logiques de l'imaginaire, tome II*, Montréal, Le Quartanier, 2008, p. 21.

étrangères. Vicky Montambault, dans son mémoire de maîtrise, a toutefois étudié une œuvre québécoise, soit le roman *Le Ravissement* d'Andrée A. Michaud, à l'aune de l'imaginaire du labyrinthe². D'autres œuvres québécoises pourraient être analysées dans cette même perspective. Pensons, par exemple, à la pièce de théâtre *À toi, pour toujours, ta Marie-Lou*³ de Michel Tremblay, où le père est pris dans le labyrinthe de l'aliénation, produit de son rapport à la machine et à son travail à l'usine. Plus récemment, la trilogie de David Gaudreault, qui inclut *La bête à sa mère*, *La bête et sa cage* et *Abattre la bête*⁴, ne fait-elle pas directement référence au mythe original du labyrinthe, la bête de Gaudreault incarnant le monstre (Minotaure) à abattre pour que le protagoniste puisse sortir de son propre engouffrement ? Ces exemples démontrent que la littérature québécoise est traversée par la figure du labyrinthe tout autant que la littérature étrangère peut l'être et que nous devrions y porter notre regard.

À l'instar d'Andrée A. Michaud, de Michel Tremblay ou de David Gaudreault, Nelly Arcan a construit au moins une de ses œuvres autour de la figure du labyrinthe. Cette figure est manifeste dans son œuvre posthume *Paradis, clef en main*⁵, un roman quasi testamentaire que nous prendrons comme objet d'analyse dans notre mémoire.

Présentation de l'auteure

Nelly Arcan est une étoile filante dans le monde littéraire. Une étoile filante qui, grâce à sa plume, a illuminé toute une génération. Elle a su, à travers son œuvre, aborder des sujets tabous

² Vicky Montambault, *L'imaginaire labyrinthique dans Le Ravissement d'Andrée A. Michaud : espace clos et temps cyclique comme thématization de la folie*, mémoire de maîtrise, Université du Québec à Trois-Rivières, 2013, 109 p.

³ Michel Tremblay, *À toi pour toujours ta Marie-Lou*, Montréal, Leméac, 2007, 52 p.

⁴ David Gaudreault, *La bête intégrale*, Montréal, Stanké, 2018, 712 p.

⁵ Nelly Arcan, *Paradis, clef en main*, Montréal, Coups de tête, 2009, 216 p.

avec une lucidité magistrale. De la prostitution à la domination masculine, de l'effervescence de la vie à la morbide obsession de mourir, elle nous fait réfléchir sur nombre de sujets brûlants de la société contemporaine. Elle a certainement su troubler, fasciner, interpeller.

Nelly Arcan, de son vrai nom Isabel Fortier, est née le 5 mars 1973 à Lac-Mégantic et s'est suicidée le 24 septembre 2009 dans son appartement de Montréal. Alors qu'elle faisait ses études en littérature à l'Université du Québec à Montréal, elle a travaillé comme escorte pendant quelques années⁶. Elle a envoyé un premier récit autofictionnel basé sur cette expérience aux Éditions du Seuil, en France, où il sera publié en 2001. C'était la naissance de Nelly la *Putain*. C'était la naissance d'une écrivaine vedette. Aux Éditions du Seuil paraîtront ensuite *Folle* en 2004, *À ciel ouvert* en 2007 et *Burqa de chair*, un recueil de nouvelles qui sera publié à titre posthume, en 2011, tout comme *Paradis, clef en main*, qui sera, pour sa part, publié aux Éditions Coups de tête en 2009. Un livre illustré, *L'enfant dans le miroir*, sera aussi produit en 2007 aux Éditions Marchand de feuilles, mais ne jouira pas de la même notoriété que ses autres œuvres.

Nelly Arcan a donc connu une brève, mais fructueuse carrière littéraire. Alors que *Putain* sera finaliste en 2002 pour les prix Médicis et Femina, *Folle* lui permettra, en 2005, d'être sélectionnée pour une deuxième fois au prix Femina. Ses œuvres ont en outre été traduites en plusieurs langues, notamment en anglais, en japonais, en russe et en hébreu. Après sa mort, un site internet est fondé en sa mémoire, sur lequel on peut retrouver ses écrits universitaires, le recueil de nouvelles *Burqa de chair* en accès libre, des travaux universitaires effectués sur son œuvre et

⁶ Alain Ferrant, « Nelly Arcan, météore mélancolique », *Le Carnet PSY*, vol. 5, n° 199, 2016, p. 39.

plusieurs éléments rattachés à sa vie⁷. En 2013, une pièce de théâtre intitulée *La fureur de ce que je pense*, véritable traversée des textes arcaniens, a été jouée à l'Espace Go de Montréal et sera reprise à l'été 2017. Enfin, sous le titre *Nelly*, la réalisatrice Anne Émond a produit un film sur la vie de l'auteure qui a été présenté en première au Festival international du film de Toronto, en 2016, et qui est sorti au cinéma en janvier 2017. Un film que la critique a qualifié de bouleversant.

En plus des comptes rendus publiés à la parution de chacune de ses œuvres et des multiples entrevues accordées par Nelly Arcan aux différents médias, plusieurs mémoires de maîtrise, thèses de doctorat, ainsi que des articles de revues scientifiques ont été consacrés à l'auteure et à ses écrits. La plupart des études portent sur ses deux premières œuvres : *Putain* et *Folle*. Les chercheurs privilégient principalement la psychanalyse et les études féministes pour les analyser. Les thèmes de la prostitution et de l'objectivation du corps de la femme sont ceux qui ont été les plus abordés⁸. En outre, plusieurs chercheurs et critiques ont traité de la question du suicide chez les personnages arcaniens⁹, certains tentant de comprendre s'il existe un lien entre la mort de Nelly Arcan et l'obsession de ses personnages pour l'acte¹⁰. Cette obsession n'est jamais aussi explicitement

⁷ Le gestionnaire de ce site, qui veut préserver la mémoire de la défunte, est nul autre que son frère.

⁸ Voir notamment Martine Delvaux, « Écriture et nudité. Les femmes de Nelly Arcan et de Vanessa Beecroft », *Tangence*, n° 103, 2013, p. 79-91. Isabelle Boisclair, « Cyberpornographie et effacement du féminin dans *Folle* de Nelly Arcan », *Images et représentation de la sexualité au Québec*, vol. 12, n° 2, 2009, p. 71-82. Claudia Labrosse, « L'impératif de beauté du corps féminin, la minceur, l'obésité et la sexualité dans les romans de Lise Tremblay et de Nelly Arcan », *Revue Recherches féministes*, vol. 23, n° 2, 2010, p. 25-43.

⁹ Voir notamment Andrea Oberhuber, « Chronique d'un suicide annoncé ou la fictionnalisation de soi dans *Folle* de Nelly Arcan », *Revue des lettres et de traduction*, Dossier « Le Roman actuel », n° 13, 2008, p. 305-328. Chloë Taylor, « Birth of the Suicidal Subject : Nelly Arcan, Michel Foucault, and Voluntary Death », *Culture*, « Theory and Critique », 2014, p. 187-207.

¹⁰ Voir notamment Alain Ferrant, « Nelly Arcan, météore mélancolique », *op. cit.*, p. 39-43. Michel Paterson, « Nelly ma tangere », *Filigrane*, vol. 21, n° 2, 2012, p. 127-142. Marie-Emmanuelle Lapointe, « Dans la fiction, absolument », *Voix et Images*, vol. 36, n° 1, 2010, p. 133-136. Renaud Longchamps, « Nelly Arcan : Noir sur noire », *Nuit blanche*, n° 117, 2010, p. 64-67.

exprimée que dans *Paradis, clef en main* et malgré le fait que l'œuvre se construit autour de la figure labyrinthique, aucune étude soumise à un tel cadre d'analyse n'a pu être recensée.

Cadre théorique et méthodologie

Il est depuis longtemps admis, dans les études littéraires, que l'espace est plus qu'un simple décor et ne se limite pas à une fonction ornementale ou encore descriptive. Youri Lotman dans *La structure du texte artistique* et Jean Weisgerber dans *L'espace romanesque*, reconnaissent que l'espace se définit en termes relationnels, plus spécifiquement à partir de structures spatiales binaires auxquelles se rattachent un certain nombre de valeurs¹¹. En effet, selon Lotman,

Notre corporalité et notre conscience corporelle font en sorte que nous structurons l'espace selon des oppositions binaires : haut/bas, gauche/droite, devant/derrière. Ce modèle spatial du monde devient dans [l]es textes un élément organisateur, autour duquel se construisent aussi ses caractéristiques non spatiales. Plus précisément, le schéma spatial axiologique et asymétrique se trouve à la base de modèles culturels, transposés dans le texte, où il reprend les polarités « valable-non-valable », « bon-mauvais », « les siens-les étrangers », « accessible-inaccessible », « mortel-immortel », etc.¹²

En ce qui concerne plus particulièrement l'espace labyrinthique, les oppositions binaires se manifestent différemment selon les époques : « l'antiquité : l'un et le multiple ; le Moyen Âge : l'horizontalité et la verticalité ; la Renaissance (XIV^e-XVI^e siècles) : l'extérieur et l'intérieur ; l'époque classique (XVII^e-XVIII^e s.) : la réalité et l'apparence ; l'époque moderne : le fini et l'infini¹³ ». À ces oppositions mises en relief par André Peyronie, figurant « une tension

¹¹ Voir Youri Lotman, *La Structure du texte artistique*, Paris, Gallimard, 1973, 415 p. et Jean Weisgerber, *L'espace romanesque*, Lausanne, Éditions l'Âge d'homme, 1978, 267 p.

¹² Youri Lotman, *La Structure du texte artistique*, *op. cit.*, p. 311.

¹³ André Peyronie, « Labyrinthe », dans *Dictionnaire des mythes littéraires*, sous la direction de Pierre Brunel, Paris, Éditions du Rocher, 1988, p. 916.

fondamentale à la condition humaine¹⁴ », Bertrand Gervais ajoute pour l'époque contemporaine « l'opposition entre le simple et le complexe, entre la transparence et l'opacité¹⁵ ». Une tendance se dégage donc sur la façon d'appréhender l'espace en littérature, et l'espace labyrinthique ne fait pas exception. Cette tendance propose que l'espace soit toujours soumis à des tensions binaires.

Ceci dit, le labyrinthe ne peut être réduit à ces seules considérations. Il a une complexité qui lui est propre et ne se rattache pas exclusivement au mythe crétois. L'espace labyrinthique construit le texte qu'il habite. Il agit sur l'imaginaire et structure l'histoire. Parlant de l'espace dans la littérature, Greimas affirme qu'il a le « pouvoir de s'ériger en un métalangage capable de parler de toute autre chose que de l'espace¹⁶ », cette affirmation pouvant sans nul doute s'appliquer aussi à l'espace labyrinthique. Cela pourrait expliquer que l'intérêt des écrivains pour la figure du labyrinthe comme espace à comprendre et à interpréter remonte aussi loin qu'à l'antiquité. Cette figure s'est évidemment renouvelée et transformée au fil des siècles, mais elle est demeurée fidèle dans sa capacité à refléter les tensions propres à chacun des temps auxquels elle se rattache.

Une certaine typologie se dégage de la représentation du labyrinthe. La figure semble se caractériser de deux manières. André Peyronie identifie les : « labyrinthes à une seule voie (les seuls dont nous ayons des représentations picturales jusqu'au milieu du XVI^e siècle) et les labyrinthes à plusieurs voies (avec carrefours, possibilités de choix, d'erreurs, etc.)¹⁷ ». Bertrand Gervais de son côté, reprenant l'idée de Peyronie, mentionne le « tracé à ligne continue et le tracé

¹⁴ *Ibid.*

¹⁵ Bertrand Gervais, *La ligne brisée : labyrinthe, oubli, violence. Logiques de l'imaginaire, tome II*, op. cit., p. 31.

¹⁶ A. J., Greimas, « Pour une sémiotique topologique », *Sémiotique et sciences sociales*, Paris, Éditions du Seuil, 1976, p. 130-131.

¹⁷ *Ibid.*

à ligne brisée¹⁸ ». Le tracé à ligne continue se réfère ici aux labyrinthes à une seule voie, alors que le tracé à ligne brisée se réfère quant à lui au labyrinthe à plusieurs voies. C'est essentiellement le second que l'on retrouve dans la littérature. Toutefois, dans *Paradis, clef en main*, nous verrons que les deux types de labyrinthes cohabitent.

De ceux qui se sont interrogés sur la complexité à laquelle nous confronte l'espace labyrinthe, nous retiendrons surtout l'apport de Bertrand Gervais. Ce choix est motivé par le fait que ce dernier a su actualiser la figure du labyrinthe en l'enrichissant de considérations jusqu'alors très peu explorées, tels le musement et l'oubli. Gervais, renvoyant à la logique de mise en récit du labyrinthe, statue qu'elle « repose sur le principe de la quête : une structure minimale constituée d'un danger auquel répond un acte héroïque qui comporte nécessairement un parcours¹⁹ ». *Paradis, clef en main* est un récit de quête parsemé d'épreuves, le parcours de la protagoniste pouvant se comparer à une véritable course à obstacles. Quant à l'acte héroïque évoqué par Gervais, il se caractérise par le suicide, puisqu'il est présenté par le personnage principal comme un acte courageux, voire sacrificiel. En effet, Antoinette fantasme sur les personnages suicidaires comme son oncle Léon ou le fils de Monsieur Paradis. À ses yeux, ils prennent la forme de héros ayant réussi leur mission et accompli leur destin. Or, voir le suicide comme un acte héroïque comporte son lot de dangers. Il amène, par exemple, Antoinette dans des lieux qui l'exposent à sa propre vulnérabilité et à sa propre mort. Car il faut bien voir que si le labyrinthe implique une quête, la quête n'est pas propre au labyrinthe, elle en est un élément constitutif comme

¹⁸ Bertrand Gervais, *La ligne brisée : labyrinthe, oubli, violence. Logiques de l'imaginaire, tome II, op. cit.*, p. 11.

¹⁹ *Ibid.*, p. 24.

un autre. Ce qui rend celle-ci unique, c'est qu'elle mène à un changement radical : la sortie du labyrinthe, c'est la mort ou la (re)naissance de celui qui s'y aventure.

Enfin, puisque « le labyrinthe est à *imaginer* et qu'il agit essentiellement comme un espace de projection : du monde, de soi, de ses peurs et de ses fantasmes²⁰ », nous ne pouvons nous contenter de simplement identifier ses manifestations diverses, il faut aussi leur donner un sens, les interpréter. Mais comment saisir le sens de ces manifestations, quand l'espace labyrinthique lui-même a pour fonction de nous tromper ? Comment le saisir, alors que le propre de la figure labyrinthique c'est l'égarement ? Quelle(s) trace(s) le labyrinthe laisse-t-il sur le récit qu'il habite ? Voilà autant de questions auxquelles nous tenterons de répondre afin de voir ce que la figure du labyrinthe permet « de mettre en scène et de mettre en jeu²¹ » dans *Paradis, clef en main*.

Plan du mémoire

Dans le cadre de notre mémoire, nous posons l'hypothèse selon laquelle la trajectoire de la protagoniste de *Paradis, clef en main* se modèle sur la figure du labyrinthe, qui donne sa structure à tout le roman. Dans le premier chapitre, nous nous intéresserons à la traversée de la ville, espace labyrinthique par excellence. Nous y aborderons principalement les trois éléments constitutifs du labyrinthe que sont l'errance, la violence et la mise à mort. Dans le deuxième chapitre, nous nous intéresserons au labyrinthe intérieur représenté par la psyché du personnage principal, Antoinette Beauchamp. Le prolongement de cette psyché, c'est la chambre. Nous accorderons donc une

²⁰ *Ibid.*, p. 22.

²¹ André Peyronie, « Labyrinthe », dans *Dictionnaire des mythes littéraires*, sous la direction de Pierre Brunel, *op. cit.*, p. 916.

attention particulière à celle-ci. Nous nous efforcerons à démontrer comment l'expérience labyrinthique construit la psyché du personnage.

Dans la partie création de notre mémoire, intitulée *L'enfant exilé de la vallée des arbres sucrés*, nous nous inspirerons de deux éléments fondamentaux du labyrinthe qui auront été convoqués dans la partie analytique, soit l'errance et la violence, pour construire la psychologie du personnage principal et les lieux que celui-ci traverse. Nous explorerons le genre de l'autofiction, genre affectionné par Nelly Arcan. Notre récit se construira sur la quête identitaire d'un jeune réfugié qui retourne dans son pays natal pour trouver des réponses à ses questions sur ses origines et sur son mal-être, questionnements propres aux enfants exilés. Il devra affronter son passé, marqué par la guerre et la mort, ces deux thèmes surdéterminant tout le texte. Déambulant dans les méandres de sa mémoire et de sa psyché, le narrateur sera confronté au labyrinthe « comme lieu imaginaire d'une épreuve²² » : renouer non seulement avec celui qu'il fut, mais aussi avec celui qu'il est aujourd'hui.

²² Bertrand Gervais, *La ligne brisée : labyrinthe, oubli, violence. Logiques de l'imaginaire, tome II*, op. cit., p. 14.

CHAPITRE I

LA TRAVERSÉE DU LABYRINTHE : ENTRE ERRANCE, VIOLENCE ET MISE À MORT

Dans la littérature occidentale, la révolution industrielle a provoqué un changement de paradigme en matière de discours spatial se référant au labyrinthe, de sorte que dans un grand nombre d'œuvres, la forêt a été remplacée par la ville comme figure labyrinthique par excellence. Dans ce premier chapitre, notre analyse sera donc orientée vers les enjeux inhérents à la traversée de la cité par Antoinette Beauchamp, la protagoniste de *Paradis, clef en main*²³, afin de voir de quelle manière l'imaginaire du labyrinthe imprègne cette traversée.

Le roman évoque de manière explicite trois éléments structurants du labyrinthe, c'est-à-dire l'errance, la violence et la mise à mort du personnage principal. L'errance se manifeste à travers les divers trajets d'Antoinette dans la ville, qui deviennent autant de courses à obstacles devant mener à sa mort. La violence, pour sa part, est liée à cette errance, son point culminant s'avérant le suicide sur mesure d'Antoinette. C'est donc à la lumière de ces éléments fondamentaux qui

²³ Afin d'alléger le texte, nous utiliserons l'abréviation PCM lorsque nous ferons référence à la compagnie Paradis, clef en main dans notre analyse et *Paradis, clef en main* lorsque nous ferons référence à l'œuvre. Les références à cet ouvrage seront d'ailleurs placées entre parenthèses dans le corps du texte, à la suite de l'extrait cité.

structurent l'imaginaire du labyrinthe que nous étudierons les décisions et les actions du personnage principal et tenterons de circonscrire leur impact sur la construction du récit. Notre analyse suivra une chronologie épousant la quête de la narratrice et protagoniste du roman à travers les diverses convocations qu'elle reçoit de la compagnie qui doit l'assister dans son désir de mourir.

1.1 Le paradis est un labyrinthe à résoudre

Avant d'analyser les différentes manifestations de l'errance et de la violence, et de nous pencher sur la mise à mort du personnage principal, voyons comment la quête d'Antoinette se déploie dans un espace labyrinthique. Au préalable, remarquons qu'une des rares évocations explicites du labyrinthe recensées dans le roman²⁴ est rattachée à oncle Léon, personnage dont on ne sait que très peu de choses en dehors de son apparence physique : il était le frère « étrange et inadapté » (p. 11) de la mère d'Antoinette et exerçait le métier de bibliothécaire. Plus important, il a fait appel aux services de PCM pour se suicider²⁵ et c'est lui qui a mis la narratrice en contact avec ladite compagnie, « [c]ette compagnie pro-choix intouchable, parce qu'impeccablement organisée, qui vous monte de toutes pièces une mort réfléchie, choisie et payée par volonté, affirment-ils, de vous conserver intacte une dignité dans la détestation de vous-même, dans la violence du dernier souffle arraché, tout ça de manière sécuritaire, efficace et hygiénique » (p. 16). En introduisant Antoinette auprès de PCM, Léon la met en garde et fait directement référence au concept clé qui nous intéresse en évoquant l'aventure qui l'attend : « Ils vont chercher à te

²⁴ Une deuxième et dernière référence explicite au labyrinthe apparaît au chapitre intitulé « Le Psychiatre », alors qu'Antoinette entre dans une église, lieu de rencontre avec le psychiatre, et se remémore un lieu de convocation antérieur, soit la salle d'entraînement physique, que nous analyserons plus loin : « Ça ne m'aurait pas étonnée de trouver sur mon chemin une porte orpheline, au milieu de nulle part, mais derrière laquelle un monde parallèle de poussière étendrait son labyrinthe de couloirs [...] » (p. 82).

²⁵ « Léon s'est jeté, avec un avion dont il était le pilote, dans la gueule d'un volcan en perpétuelle éruption : le Merapi, en Indonésie, sur l'île de Java. Je suppose que, chez Paradis, clef en main, on lui a appris à voler » (p. 154). Notons que le père de Léon et de la mère d'Antoinette, donc son grand-père, s'est aussi suicidé.

déstabiliser. [...] Souvent tu te demanderas s'ils te font marcher. Ils te mettront à l'épreuve. Si tu souhaites vraiment mourir, tu trouveras ton chemin dans leur *labyrinthe* jusqu'à la sortie » (p. 43, nous soulignons). Léon confirme donc que le parcours d'Antoinette sera construit sur le modèle du labyrinthe. Autre fait intéressant à noter de cette mise en garde, c'est que la résolution du problème labyrinthe, dans le cas qui nous concerne, a pour but de provoquer la mort, tout comme dans le mythe crétois où Thésée finit par tuer le Minotaure.

D'autres éléments tendent à renforcer l'hypothèse selon laquelle la traversée de l'espace arcanien dans le roman se réfère à la figure du labyrinthe, comme les nombreuses références, plus ou moins directes, à cette dernière. Par exemple, au tout début du récit, la narratrice utilise des synonymes du terme « labyrinthe » pour décrire la vision qu'elle a de la vie : « la vie est une impasse, un cul-de-sac » (p. 8), soutient-elle. Cette idée est accentuée lorsqu'elle affirme que toute sa vie « ressemble à un mur de brique grise, à une vue offerte sur une absence d'ouverture, sur un manque d'horizon » (p. 73). Et le roman foisonne de ce genre d'expressions du début jusqu'à la fin. Le labyrinthe laisse cette impression de captivité évoquée par le personnage principal. Il offre une multitude de possibilités qui ramènent paradoxalement toujours au point de départ. C'est précisément ce qui est expérimenté ici. Ce que cela nous apprend du personnage d'Antoinette, c'est qu'elle se sent prisonnière de son propre sort, de sa propre vie et, conséquemment, qu'elle cherchera à s'en libérer.

La course à obstacles que devra effectuer Antoinette dans différents lieux de la ville évoque en elle-même l'idée du dédale. Le titre du deuxième chapitre du roman, « Le Paradis est une course à obstacles », est, à cet égard, très évocateur. En effet, selon Bertrand Gervais le labyrinthe se

présente comme « un espace architectural complexe » qui « repose sur le principe de la quête » nécessitant une forme de « déambulation²⁶ ». De ce fait, le labyrinthe et la course à obstacles, telle qu'elle apparaît dans le roman, pourraient presque être considérés comme synonymes.

Après avoir évoqué certains éléments se référant explicitement au labyrinthe dans *Paradis, clef en main*, notre analyse peut maintenant s'orienter vers les trois éléments fondamentaux du labyrinthe retenus dans ce chapitre (errance, violence, mise à mort) et sur leur impact sur la construction du roman à l'étude.

1.2 Errance : entre confusion et répétition

L'histoire de *Paradis, clef en main* se structure autour de la quête de la narratrice, l'ultime objectif de cette quête étant la mise à mort de la protagoniste. La question de la mort et du suicide dans l'œuvre de Nelly Arcan n'est pas nouvelle. Considérant le contexte entourant le suicide de l'auteure, les chercheurs ont surtout essayé de comprendre le lien entre Nelly Arcan et ses personnages. Andrea Oberhuber constate que beaucoup de critiques et de chercheurs ont fait le simple constat qui veut que le « Je » « coïncide avec l'auteure²⁷ » dans l'œuvre d'Arcan. Oberhuber, pour sa part, soutient que Nelly Arcan « détourne habilement la forme de la lettre de manière à dépasser l'écriture autobiographique conventionnelle et à laisser libre cours à la fictionnalisation de soi²⁸ ». Contrairement à cette tendance de la critique, nous nous attarderons exclusivement aux personnages romanesques et laisserons de côté les éléments qui pourraient faire le lien entre le

²⁶ Bertrand Gervais, « Le labyrinthe et l'oubli. Fondements d'un imaginaire », *Figura*, vol. 6, 2002, p. 17-18.

²⁷ Andrea Oberhuber, « Chronique d'un suicide annoncé ou la fictionnalisation de soi dans *Folle* de Nelly Arcan », *Revue des lettres et de traduction*, dossier « Le roman actuel », n° 13, 2008, p. 307.

²⁸ *Ibid.*, p. 311.

suicide d'Antoinette et la fin tragique de l'écrivaine, même si l'œuvre à l'étude peut laisser l'impression que les désirs de Nelly Arcan trouvent écho dans ceux de son personnage.

La course à obstacles qui caractérise la quête de la narratrice dans *Paradis, clef en main* est marquée par des rencontres toutes aussi étranges les unes que les autres. Ces rencontres provoquent une confusion palpable chez le personnage principal. La quête commence par un message qui fixe un premier rendez-vous à Antoinette, en plein cœur de Montréal : « Veuillez vous rendre demain, à 13h30, dans le parc de stationnement coin Berri et Ontario, 8^e étage, section C, espace 35 » (p. 45). Antoinette croit à ce moment que, si elle accomplit cette tâche imposée par la compagnie, elle sera récompensée d'une mort sur mesure. Toutefois, l'espace 35 où elle doit se rendre ne semble pas exister. À chaque fois qu'elle croit avoir trouvé ledit espace, celui-ci se dérobe et l'espace physique même où elle se trouve, c'est-à-dire le stationnement, semble perdre sa stabilité et se distendre :

La section C était beaucoup plus grande qu'elle ne paraissait de prime abord, comme si son horizon reculait au fur et à mesure que j'avais, comme si la surface habitable sous mes pieds se déliait vers de plus grandes surfaces, elles aussi déliables ; je regardais compulsivement ma montre, 13h38, 13h39, 13h40, et le numéro restait introuvable (p. 47).

À cet effet, Jacques Attali affirme que l'expérience de l'égarement dans le labyrinthe fait que l'objectif ne paraît « jamais plus éloigné²⁹ » que lorsqu'on croit l'avoir atteint. Cette idée imprègne d'ailleurs tout le parcours d'Antoinette, puisqu'à chaque fois qu'elle atteint une nouvelle étape de sa quête, elle finit par avoir l'impression qu'elle revient au point de départ. Mais ce qui marque ici la scène du stationnement, et par la suite celle dans le centre d'entraînement physique, est qu'elle

²⁹ Jacques Attali, *Chemins de sagesse : traité du labyrinthe*, Paris, Fayard, 1996, p. 30.

expose la narratrice à une multiplication des choix, à un incessant renouvellement des possibles qui, selon Bertrand Gervais, ont pour conséquence « d'enfoncer le sujet toujours plus profondément dans la confusion³⁰ ». Cette confusion, qui est le propre d'un esprit plongé dans le labyrinthe, s'accompagne chez Antoinette d'un sentiment d'impuissance, tandis que la tâche à accomplir se transforme en énigme :

Quelque chose clochait avec les nombres, dont l'organisation n'était pas nette. [...] [L]a succession des nombres était brisée par un nombre discordant ou manquant, perdu, déplacé, qui n'avait rien à voir avec l'avant et l'après, qui indiquait une erreur grossière ou une volonté absurde de confondre la clientèle : 22, 23, 24, 885, 26, 27, 28. // C'était à n'y rien comprendre (p. 48).

Troublée par la perte de ses repères et aussi bouleversée à l'idée de ne pas trouver le lieu de rendez-vous indiqué et de rater sa première convocation, Antoinette cède peu à peu à l'affolement :

Un moment, après une vingtaine de minutes à fouiller méthodiquement, rangée par rangée, je me suis mise à courir comme un animal en cage d'une extrémité à l'autre de la section, puis de l'étage, me penchant au hasard sur le devant d'une voiture pour lire le numéro du stationnement qu'elle occupait. J'ai regardé cent fois ma montre et je me souviens de cette heure sans savoir pourquoi : 14h27. Une heure de retard [...]. // L'étage au complet s'est mis à tourner, je ne reconnaissais plus les voitures que j'avais pourtant recensées, les rangées et les couloirs se sont allongés, illusion d'optique diabolique que seuls les rêves peuvent reproduire (p. 49).

Fébrilité des déplacements, « montée de l'affolement » (p. 47), égarement de l'esprit, comme on peut le constater, la panique s'installe chez Antoinette. En témoignent aussi certaines manifestations physiques, alors qu'elle sent les larmes couler « en abondance » sur son visage et que sa respiration devient « immaîtrisable » (p. 51). Elle va donc revenir sur ses pas « pour revoir encore une fois l'enchaînement des numéros à partir du nombre 30 » (p. 50). Ce retour à la case

³⁰ Bertrand Gervais, « L'effacement radical : Maurice Blanchot et les labyrinthes », *Protée*, vol. 30, n° 3, 2002, p. 66.

départ est une des caractéristiques du labyrinthe, lieu non seulement de la perte des repères et de l'errance, mais aussi, d'aucuns diraient surtout, de la répétition. C'est ainsi qu'à force d'errer et de revenir à son point de départ, Antoinette réalise finalement que le stationnement C35, qu'elle cherche depuis des heures, n'existe pas. Que depuis le début elle devait se saisir de la cannette de peinture qui se trouve sur les lieux et tracer elle-même le numéro 35 sur la chaussée pour que la voiture de PCM vienne la chercher.

La perte de repères et l'errance provoquent un dérangement, une transformation de l'esprit qui rend la frontière entre le normal et l'anormal floue, qui rend l'insolite presque acceptable. Gilles Dupuis, analysant la représentation de la ville, plus particulièrement de Montréal, dans les romans de Nelly Arcan, mentionne que dans *Paradis, clef en main*, Arcan peint « un Montréal onirique, surréaliste, qui fait penser au "réalisme magique" dans la mesure où le surnaturel et le réel s'y côtoient, voire cohabitent sous le même toit³¹ ». Il y a en fait par moments, dans *Paradis, clef en main*, une « contamination de l'espace réel par l'espace onirique » et, comme le souligne André Peyronie, « quand on commence [...] à évoquer l'espace onirique, l'image, ou au moins l'expérience du labyrinthe, ne tarde pas à surgir³² ». Tout se passe comme si le parcours devant conduire Antoinette à la mort se déroulait dans une ville parallèle, qui relèverait du récit fantastique, un Montréal insolite, onirique, qui s'offrirait comme une énigme à résoudre.

³¹ Gilles Dupuis, « Arcanes de Montréal : la métropole dans les romans de Nelly Arcan », *Études littéraires*, vol. 45, n° 2, été 2014, p. 37.

³² André Peyronie, « Labyrinthe », dans *Dictionnaire des mythes littéraires*, sous la direction de Pierre Brunel, *op. cit.*, p. 933-934.

Cette cohabitation du normal et de l'anormal, du surnaturel et du réel, n'est jamais aussi manifeste que lorsque la narratrice se trouve dans un centre d'entraînement physique, deuxième lieu de convocation, et qu'elle regarde à travers une fenêtre qui lui offre une vue sur la ville :

Sur l'une des toitures, j'ai remarqué quelque chose que je n'avais jamais vu avant : une porte. Non pas une porte de cagibi ou de cage d'escalier, juste une porte. Une porte dans le vide. Qui ne servait à rien. // Ce qu'on voulait que je trouve ne pouvait être que ça. Une porte laissée pour compte, non attenante à quoi que ce soit, ça ne se peut pas, dans la vraie vie. On ne fait pas ainsi de la poésie architecturale dans le monde normal de la fonctionnalité. La vision de la porte sur fond de ciel mauve aurait pu à elle seule marquer des vies, mais il y a eu, en plus, cette autre vision, prolongement de la première, que jamais je n'oublierai, un homme en est sorti. (p. 60)

Cet homme fait partie du comité de PCM devant décider du sort de la protagoniste. Elle le découvrira seulement après s'être aventurée sur le toit de l'immeuble, après avoir franchi le seuil de la porte, emprunté une échelle qui « plongeait vers un fond impossible à distinguer à cause de la noirceur » (p. 62), traversé un couloir muni d'une dizaine de portes s'ouvrant sur des pièces vides, à l'exception de la dernière qui met fin à l'impasse du parcours et où se trouvent un minuscule caniche blanc hystérique, un immense portrait de monsieur Paradis et, surtout, le comité de sélection formé de sept hommes et six femmes, « cordés en alternance » et « habillés de manière identique » (p. 66). Un environnement fait d'« éléments burlesques et confondants » (p. 68) selon la narratrice. À cette étape de la quête, après « l'épreuve d'endurance » (p. 53) subie dans le stationnement, après avoir été endormie par un gaz anesthésiant dans la voiture et avoir « roulé pendant deux heures, sans qu[elle] sache où, ballottée, sans repères » (p. 55), après le parcours à obstacles allant de la salle d'entraînement à la salle réelle de convocation, Antoinette, assise sur une chaise, sent la torpeur s'installer et qualifie son esprit de « pesant de vide » (p. 68).

Cette sensation de lourdeur de l'esprit et d'ouverture sur le néant s'oppose en quelque sorte à son expérience dans un bar de danseuses nues, autre lieu de convocation. Après avoir encore une fois été gazée dans la voiture la conduisant au bar et après avoir ingurgité une grande quantité d'alcool, Antoinette a plutôt l'impression d'avoir un esprit flottant³³. On observe ainsi à travers cette expérience que l'errance, dans le roman, ne se produit pas uniquement dans les espaces physiques, mais qu'elle prend aussi la forme du flottement de l'esprit. Cette errance de l'esprit, liée à l'absorption de substances particulières, a des conséquences sur la trajectoire du personnage principal qui va jusqu'à remettre en question son désir le plus profond, celui de mourir : « peut-être au fond n'avais-je pas besoin de mourir, seulement de m'ouvrir au cul, à l'origine du monde, et de baiser un bon coup » (p. 76). Le sexe au centre de la réconciliation avec la vie. Le cul comme tension civilisationnelle³⁴. À cet effet, *Paradis, clef en main* détonne avec les autres romans de Nelly Arcan qui présentent le côté sombre d'une sexualité marquée par « l'ignoble, l'horrible, le dégoûtant³⁵ », comme le fait remarquer Julie Tremblay-Devirieux dans son mémoire de maîtrise portant sur l'abjection du corps dans l'œuvre de Nelly Arcan³⁶. La sexualité dans *Paradis, clef en*

³³ Cet esprit flottant évoque le musement tel que défini par Bertrand Gervais : « jeu pur d'un esprit qui ne tente pas de rester dans les limites de la pensée rationnelle, qui flâne plutôt entre ses pensées et qui s'égare, comme on le fait quand on est dans la lune » (Bertrand Gervais, *La ligne brisée : labyrinthe, oubli, violence. Logiques de l'imaginaire, tome II, op. cit.*, p. 15). Toutefois, Gervais souligne bien le fait que ce musement ne doit pas être consécutif à « une drogue ou à une nourriture de l'oubli » (p. 31), ce qui est le cas ici.

³⁴ Voir Herbert Marcuse, *Éros et civilisation*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1963, 244 p.

³⁵ Julie Tremblay-Devirieux, *L'abjection dans les récits de Nelly Arcan*, Montréal, mémoire de maîtrise, Université de Montréal, 2012, p. 2.

³⁶ L'aspect négatif de la sexualité dans l'œuvre de Nelly Arcan est aussi observé dans l'analyse d'Isabelle Boisclair qui s'est attardée au roman *Folle* et à l'impact de la cybersexualité dans celui-ci quant à l'objectivation du sujet féminin. Boisclair avance que la cybersexualité contribue à la négation de la subjectivité féminine et affirme que Nelly Arcan, dans *Folle*, « s'absente du réel pour laisser toute la place au plaisir de l'homme – et à la relation sexuelle déréalisée de celui-ci avec celle-là, relation dans laquelle le corps de Nelly n'est plus qu'un médiateur, qu'un instrument nécessaire à la matérialisation de l'expérience. Le réel ici est subordonné au virtuel ». Isabelle Boisclair, « Cyberpornographie et effacement du féminin dans *Folle* de Nelly Arcan », *Images et représentation de la sexualité au Québec*, vol. 12, n° 2, 2009, p. 74.

main, au contraire, est présentée, ne serait-ce que brièvement, comme une source possible de libération.

À la sortie du bar, Antoinette croit remarquer « trois hommes en complets gris et chapeaux melons » (p. 81) assis à une table, ceux-ci rappelant les membres du comité de sélection. Elle ne sait trop toutefois si cette vision relève ou non de l'affabulation : « C'est peut-être, qui sait, l'un de ces faux souvenirs rafistolés avec des images vues en rêve ou à la télévision, des images fantasmées et recomposées pour combler les vides de la mémoire ou camoufler d'autres images plus insoutenables encore, des résidus d'impressions, des inventions de l'esprit [...] » (p. 81). Ce que l'on peut retenir de cette scène, et plus généralement de la traversée d'espaces à la fois vraisemblables et invraisemblables, c'est qu'Antoinette fait l'expérience d'une forme d'errance de l'esprit, une errance qui ne lui fait jamais perdre contact avec la réalité de son environnement, mais qui provoque chez elle une sorte d'oubli la maintenant dans le labyrinthe.

La rencontre avec le psychiatre, mandaté par PCM pour évaluer le désir de mourir de la narratrice, fait vivre une autre forme d'oubli au personnage principal : l'oubli de soi. À ce moment précis de l'histoire il ne sera pas question d'Antoinette, mais du psychiatre, et, surtout, de Monsieur Paradis, le fondateur de la compagnie Paradis, clef en main : « Monsieur Paradis est le père incontesté de la compagnie, le fondateur de l'usine à morts volontaires qu'est Paradis, clef en main. C'est le premier homme à avoir osé mettre sur pied une compagnie offrant l'organisation méticuleuse de suicides tarifés, achetables dans une variété de forfaits » (p. 17). L'oubli qui se produit à cette étape de la déambulation ouvre la porte à une compréhension plus complète de la raison d'être de la compagnie. Cela éclaire les zones d'ombre du roman. On y apprend que c'est

l'obsession de Monsieur Paradis face au désir de mourir de son fils, et ultimement le suicide sordide de ce dernier, qui est à l'origine de la création de PCM. En s'oubliant, la narratrice ouvre donc la porte à l'histoire du fils de Monsieur Paradis à laquelle elle s'identifiera : « je me reconnaissais partout, à chaque mot, dans la catatonie et le côté lymphatique de l'être qui se refuse à la vie ; il racontait ma propre histoire avec ma mère » (p. 104). Cette identification à l'autre l'amène à la fois à s'oublier et à se reconnaître. Le fleuve de confessions, le monologue de ce personnage loufoque et particulier qu'est le psychiatre, ses lamentations sur son propre sort et son allure clownesque ajoutent à la confusion d'Antoinette, au point de lui faire dire « que cet homme n'était pas mon psychiatre, mais qu'il me prenait, moi, pour le sien » (p. 89). Renversement des rôles, décors surréalistes, nous constatons, une fois de plus, que dans cette quête, la frontière entre le normal et l'anormal est mise à rude épreuve.

La poursuite de la quête amène la narratrice dans un autre lieu où elle est à nouveau confrontée aux effets du labyrinthe. Il s'agit d'un « zoo immense et verdoyant, foisonnant d'animaux et de gens » (p. 166), qui se transforme en espace égarant :

On a marché longtemps dans les sentiers artificiellement tortueux, j'avais l'impression qu'on revenait sur nos pas, qu'on tournait en rond en pure perte, je sentais grandir en moi cette lassitude qui vient du fait d'être sans cesse ballotée, et qui ajoutait à ma non moins grande lassitude naturelle (p. 169).

Antoinette doit donc encore errer avant d'arriver au lieu de convocation : « J'ai fait le tour plusieurs fois de tous les sites, enclos, cabanes, installations intérieures, toilettes » (p. 168-169). Elle ne trouvera toutefois pas le cœur du labyrinthe, le lieu de la mise à mort cette fois-ci non plus, l'initiation n'étant point achevée. Comme l'affirment Jean Chevalier et Alain Gheerbrant : « Le centre que protège le labyrinthe sera réservé à l'initié, à celui qui, à travers les épreuves de

l'initiation (les détours du labyrinthe), se sera montré digne d'accéder à la révélation mystérieuse³⁷ ». Mais Antoinette y est presque. Car c'est dans ce zoo qu'elle rencontre à nouveau le psychiatre, pour une partie de poker, sur laquelle nous reviendrons plus loin, qui sera la dernière épreuve sur son parcours.

Le parcours erratique d'Antoinette, fait de retours en arrière et de trajets circulaires qui épuisent, est le propre de l'expérience labyrinthique, caractérisée par l'oubli, la perte des repères et la répétition. L'on pourrait dire du roman de Nelly Arcan ce qu'André Peyronie remarque, parlant des *Confessions d'un opiomane anglais* de Thomas de Quincey : « les images de la ville-labyrinthe défilent d'un mouvement lent et uniforme, sans couleur aucune, dans une atmosphère d'irréalité où tous les bruits semblent étouffés. Chaque geste paraît voué à la répétition³⁸ ». De la traversée de la ville à la traversée finale des villes, nécessaire pour atteindre le lieu de la mise à mort, le dernier voyage d'Antoinette revêt lui aussi une forme répétitive. Le temps a ralenti et la narratrice dit de cette ultime traversée : « Je ne voyais rien et le voyage a été long. J'étais dans un état catatonique, dans un vide, dans un rien » (p. 197). Ce dernier parcours égarant nous amène au cœur des Cantons de l'Est, dans une montagne où se trouve un « château sorti d'un conte de fées » (p. 198) et où la narratrice doit être guillotinée. Mais les choses ne se passent pas comme prévu et le souvenir de l'acte final se perdra « dans le gris du bruit et de sensations gelées » (p. 206), rappelant la scène finale du mythe originel dans lequel le parcours erratique de Thésée l'amène au cœur du labyrinthe, mais dont les détails de la mise à mort du Minotaure restent à jamais un secret recouvert par l'oubli.

³⁷ Jean Chevalier et Alain Gheerbrant, *Dictionnaire des symboles*, Paris, Robert Lafont, 1982, p. 555.

³⁸ André Peyronie, « Labyrinthe », dans *Dictionnaire des mythes littéraires*, sous la direction de Pierre Brunel, *op. cit.*, p. 934.

1.3 Violence et mise à mort

À ce stade-ci de notre analyse, il nous reste à aborder la mise à mort du personnage, une exécution par guillotine, et la violence de cet acte d'un même souffle. Dans *Paradis, clef en main*, la narratrice est exposée à une telle violence tout au long de son parcours qu'elle finit par s'y habituer puisque « [c]omme pour la pornographie, son contact soutenu provoque une accoutumance³⁹ ». Cette accoutumance du personnage principal fait que, dans la progression de l'histoire, on voit la narratrice être exposée à des actes violents qui ne cessent de grandir jusqu'au point culminant de la mise à mort.

Tout de la course à obstacles d'Antoinette évoque la violence. La narratrice nous dit : « j'ai décidé de considérer l'aventure comme m'étant imposée de l'extérieur » (p. 46). Cela fait écho à l'idée que, pour accepter la violence, il faut voir celle-ci « comme le fait d'un surhomme⁴⁰ », comme le produit d'une intelligence supérieure représentée dans le roman par Monsieur Paradis. Lors de la scène du stationnement, la narratrice est sujette à des émotions violentes. Elle décrit le moment comme étant « une heure de supplications intérieures, de demandes d'aide à une supériorité protectrice pour qu'elle me précipite vers la mort » (p. 49). Par la suite, l'endormissement provoqué par le gaz dans la voiture, la perte des repères voulue et planifiée par les membres de la compagnie PCM, « l'intimidation » (p. 65), les jappements aigus et continus du caniche blanc, s'avèrent autant d'éléments que l'on peut rattacher à la violence, pour ne nommer que ceux-là. Mais de toutes les rencontres, celle avec le psychiatre de PCM est sans contredit la plus marquante en matière de violence. La condescendance de ce dernier envers le personnage principal est manifeste. Antoinette est

³⁹ Bertrand Gervais, *La ligne brisée : labyrinthe, oubli, violence. Logiques de l'imaginaire, tome II, op. cit.*, p. 153.

⁴⁰ *Ibid.*, p. 136.

accueillie par « des grondements de contrariété » (p. 87), comme elle le mentionne lorsqu'elle raconte ses premières minutes en compagnie de ce personnage particulier. Le psychiatre ne cesse de lui couper la parole chaque fois qu'elle tente de créer un lien de quelque nature que ce soit, lui niant du même souffle son droit d'exister. Il présente à la narratrice la violence comme étant une fatalité, un passage obligé, ce qui fait dire à cette dernière qu'« [i]l fallait souffrir pour mourir » (p. 90). Derrière la violence du psychiatre se cache un enjeu bien plus important : celui de la mort d'Antoinette. Cette mort est mise en jeu dans une partie de poker entre les deux personnages : « Je venais de déduire de la partie de poker son but ultime : je jouais ma mort. Si je perdais, je ne mourrais pas » (p. 174). Au bout d'une heure d'interminables angoisses, Antoinette finit par gagner et décide que sa mort sera comme celle de Marie-Antoinette, dont elle partage en partie le prénom : elle sera guillotinée. Toute la violence que subit le personnage principal est donc le résultat de jeux prenant la forme d'énigmes à résoudre. Il s'agit d'une banalisation de l'acte violent ayant pour but de faire accepter la mort au personnage principal.

La violence dans *Paradis, clef en main* se manifeste aussi dans le doute qui, lui, est constamment nourri par PCM. Mais il y a plus. L'élément commun à tous les récits se référant au mythe labyrinthique, c'est le mystère entourant la mise à mort du Minotaure, donc l'incertitude sur ce qui s'est réellement passé au cœur du labyrinthe. *Paradis, clef en main* joue de cette même ambiguïté quant à la mise à mort du personnage principal. Tout ce qu'on en sait, c'est qu'elle est violente et mystérieuse. Antoinette ne connaît pas l'identité des personnes présentes dans le château où doit avoir lieu son exécution : « Je me suis approchée, mais pas trop, juste assez pour les entendre, pas assez pour que les traits de leurs visages les détachent les uns des autres » (p. 202),

nous dit-elle. Puis, tout va très vite. Une fois installée à la guillotine, Antoinette est laissée à elle-même et un compte à rebours est déclenché. Mais après, tout se brouille et le mystère reste entier :

Ce qui s'est passé entre le moment où la lame est tombée sans me tuer, grâce à une défectuosité du mécanisme jamais éclairée, au miracle du rebondissement de la lame sur mon cou jamais confirmé, parce que sans témoins, et le moment où je me suis réveillée à l'hôpital, reste un mystère (p. 39-40).

À la lumière de ce passage, on observe donc que la narratrice garde un souvenir fragmenté de l'événement. Le labyrinthe fait oublier la gravité de la violence, puisqu'elle « est essentiellement nocturne, c'est-à-dire qu'elle échappe au regard⁴¹ », qu'elle est saisie par déduction. Dans le mythe crétois, l'absence de témoins rend la reconstitution de la confrontation finale entre Thésée et le Minotaure impossible. Chez Antoinette, cette impossibilité de retrouver le souvenir lié à ce traumatisme qui a des effets sur le présent, puisqu'elle est restée paralysée à la suite de l'accident, fait violence. Tout au long du roman, la protagoniste sera confrontée à cette impossibilité de récupérer une partie de sa mémoire. L'absence de témoins l'obligera à trouver des réponses par elle-même, à se construire un scénario qui ne pourra être confirmé par l'extérieur, créant frustration et désespoir.

La perte de conscience provoque une amnésie chez Antoinette, résultat de l'expérience traumatique rattachée à l'échec de la mise à mort. L'instant traumatique, soutient Helena D'Elia, « se réactualise toujours au présent, le sujet ne peut plus le vivre, mais il ne peut pas non plus l'oublier⁴² ». La narratrice est donc prise dans un cercle vicieux qui l'oblige à se souvenir des effets

⁴¹ *Ibid.*, p. 135.

⁴² Helena D'Elia, « Oubli et mémoire traumatique », dans *Exil et violence politique, les paradoxes de l'oubli*, sous la direction de Helena D'Elia et Nathalie Dollez, Paris, ERES, 2019, p. 19.

de sa tentative de suicide, sa paraplégie, sans trouver d'explications satisfaisantes sur les événements ayant mené à cette paraplégie. La violence dans ce cas de figure se manifeste dans le fait que le traumatisme plonge le personnage arcanien « dans une fixation obsédante, quasi hallucinatoire de ce qu'il veut oublier⁴³ ».

Si l'oubli est le propre du labyrinthe, la réactualisation de la mémoire, quoique partielle, est toujours possible. Une mémoire à la frontière du fictionnel, mais qui peut mener à la guérison du traumatisme. Dans cette perspective, Catherine Mavrikakis propose, à la lumière de la lecture de l'œuvre de Régine Robin, d'«[a]gencer, créer, détruire, construire sa mémoire, non pas pour la nier, mais au contraire pour pouvoir, à travers des assemblages⁴⁴ » de souvenirs, récupérer ce qui semble être passé dans l'oubli. En interpellant le lecteur, la narratrice tente de donner un sens à ce qui lui est arrivé tout en nous prenant pour témoins. Autrement dit, elle tente de construire une histoire qui lui permettrait de guérir de son expérience traumatique. Cela fait écho à l'idée, évoquée par Régine Robin, qui veut que le récit de soi puisse conduire à l'essentiel dans la récupération de la mémoire traumatique⁴⁵. En se racontant, Antoinette construit des éléments de réponse qui peuvent l'aider dans la compréhension des faits, bien que dans le roman à l'étude, cette compréhension soit basée sur une fictionnalisation de soi. Cela permet au personnage de se réapproprier la violence vécue dans le but de faire la paix avec les événements à l'origine de celle-ci. Jean-François Chiantaretto pousse l'idée encore plus loin lorsqu'il affirme que « la vie n'est pleinement vivable qu'à être racontable à quelqu'un⁴⁶ ». Antoinette procède donc à une écriture

⁴³ *Ibid.*

⁴⁴ Catherine Mavrikakis, « Nos mnémosynes modernes », *Spirale*, n° 194, janvier/février 2004, p. 29.

⁴⁵ Voir Régine Robin, *La mémoire saturée*, Paris, Stock, 2003, 540 p.

⁴⁶ Jean-François Chiantaretto, « Trauma et écriture de soi », dans *Vocabulaire des histoires de vie et de la recherche biographique*, sous la direction de Christine Delory-Momberge, Paris, ERES, 2019, p. 451.

de soi et n'hésite pas à faire appel à son imaginaire, comme en témoigne la description des lieux où doit se tenir son exécution :

Au loin, dans l'escarpement d'une petite montagne, entre les arbres au feuillage automnal, j'ai aperçu une construction d'une grosseur appréciable que, même aujourd'hui, je n'arrive pas à qualifier. C'était un château sorti d'un conte de fées. Non pas un réel château en pierres grises maculées de suie noire comme ceux du Moyen Âge, mais un château à la Walt Disney, tout en bleu ciel et en blanc, un château selon la vision qu'en ont les adultes qui veulent plaire aux enfants, un château-jouet fait en carton-pâte et jeté là, dans un endroit déserté des hommes, dans les Cantons de l'Est, dans la montagne loin, très loin de la civilisation, des témoins, de la surveillance, des indésirables. (p. 198-199)

Dans cette fictionnalisation de soi et de son histoire, Antoinette ne tente pas de récupérer la mémoire. Quand elle raconte les événements traumatiques et violents, c'est plutôt d'effets de la guérison qu'il s'agit, comme l'affirme Jacques Lacan quand il affirme qu'« on ne guérit pas parce qu'on se remémore. On se remémore parce qu'on guérit⁴⁷ ». Le mécanisme du récit de soi que la narratrice a choisi de mettre en place en s'adressant au lecteur permet de diminuer la portée de la violence rattachée au doute que provoque l'amnésie face aux événements traumatiques. C'est précisément ce mécanisme qui permet à la narratrice de sortir transformée de son expérience labyrinthique.

Conclusion

Dans ce chapitre, nous nous sommes penché sur le parcours labyrinthique d'Antoinette, qui se présente parfois comme une course à obstacles, et sur les différents lieux dans lesquels elle est convoquée tout au long de sa quête devant conduire à sa mort. Nous nous sommes intéressé plus spécifiquement à quelques-uns des principaux éléments constitutifs du labyrinthe que sont

⁴⁷ Jacques Lacan, « La direction de la cure », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 624.

l'errance, la violence et la mise à mort. Non seulement nous pouvons conclure de cette analyse que l'imaginaire du labyrinthe imprègne et structure le roman de Nelly Arcan, mais nous pouvons affirmer que la traversée de la ville, qui se fait par le biais des diverses convocations d'Antoinette par la compagnie PCM, se modèle sur le labyrinthe à ligne brisée.

Comme nous l'avons mentionné en introduction, l'Antiquité a vu naître deux formes de labyrinthe : le labyrinthe à ligne continue et le labyrinthe à ligne brisée. Le labyrinthe à ligne brisée, fort complexe et dont le « centre ne peut y être atteint qu'à la suite d'une série d'essais et d'erreurs⁴⁸ », offre une multitude de choix à celui qui s'y aventure, comme cela a pu être observé dans la quête du personnage principal du roman à l'étude. Que ce soit dans le stationnement, la salle d'entraînement physique, le bar de danseuses nues, le zoo ou le château dans lequel l'exécution a eu lieu, l'atteinte des objectifs est passée par une série d'essais et d'erreurs. Ces choix n'ont pas donné le résultat souhaité à la principale intéressée, puisqu'elle sortira de cette expérience toujours bien vivante et paraplégique en plus.

Bertrand Gervais, se référant au labyrinthe à ligne brisée, dit que « [c]eux qui s'en échappent, comme le fait Thésée, en sortent transformés⁴⁹ ». On peut ainsi constater qu'Antoinette est sortie transformée à plusieurs niveaux de son expérience labyrinthique. D'abord physiquement, puisqu'elle est devenue paraplégique, ensuite psychologiquement puisqu'elle ne voit plus le monde de la même manière :

Le monde tel que je le connais, vient de s'éteindre sec. Son ampoule a rendu l'âme. Parce que je sais que ma vie ne s'arrêtera pas de sitôt. Je sais que j'ai un

⁴⁸ Bertrand Gervais, *La ligne brisée : labyrinthe, oubli, violence. Logiques de l'imaginaire, tome II, op. cit.*, p. 12.

⁴⁹ *Ibid.*, p. 14.

avenir devant moi, à me démener, à me traîner, une vie ouverte sur des décennies d'événements, petits et grands, sur au moins, pourquoi pas, cinquante ans de rêves, de petits déjeuners, de routine, de bouleversements (p. 209).

La sortie du labyrinthe à ligne brisée ouvre donc la porte à un espoir qui se matérialisera au sein du second espace qui sera analysé dans le cadre de ce mémoire : la chambre. Ce nouvel espace s'apparentera, pour sa part, au labyrinthe à ligne continue.

Le labyrinthe à ligne continue « n'offre au voyageur qu'un seul choix, celui d'entrer dans le labyrinthe afin de suivre son dessin sinueux jusqu'au centre⁵⁰ ». Nul choix à faire donc, nulle épreuve à franchir non plus, du moins à première vue. Il s'impose à celui qui vit l'expérience labyrinthique une expérience unidirectionnelle. Il offre un chemin tracé d'avance jusqu'au cœur du labyrinthe et, ultimement, jusqu'à sa sortie. Nous aborderons donc cette seconde forme de labyrinthe dans le prochain chapitre de notre mémoire, lorsqu'il sera question de la chambre. Si la sortie du labyrinthe à ligne brisée a entraîné la transformation d'Antoinette, son parcours dans le labyrinthe à ligne continue et sa sortie de ce même labyrinthe provoqueront, quant à eux, sa renaissance.

⁵⁰ *Ibid.*, p. 11.

CHAPITRE II

SORTIR DU LABYRINTHE POUR RENAIÎTRE

Le labyrinthe, nous l'avons compris, est un espace complexe. À travers la quête initiale d'Antoinette, évoquée dans le premier chapitre, il a été possible d'identifier différentes caractéristiques de ce lieu à la fois mystérieux et structurant du récit en nous penchant particulièrement sur l'errance, la violence et la mise à mort du personnage principal. Ces divers éléments ont été observés dans un cadre particulier, celui de la déambulation à travers la cité qu'est Montréal. Au terme de cette déambulation, un dysfonctionnement du mécanisme de la guillotine qui devait tuer la narratrice nous plonge cependant dans un autre espace qui structure l'histoire d'une manière différente, c'est-à-dire la chambre.

La sémantique utilisée pour décrire ce nouvel environnement ajoute à la figure mythique du labyrinthe qui nous intéresse dans le cadre de ce mémoire. Par exemple, la narratrice, parlant de sa condition de paraplégique, prisonnière de son univers, décrit celui-ci de manière assez significative : elle s'y réfère notamment en termes de « cage dorée » (p. 20), de « prison » et « d'enclos » (p. 21). Autant de termes, synonymes de labyrinthe, qui trouveront écho dans la suite de notre analyse.

La chambre est un espace clos, au même titre que le labyrinthe, dans lequel il s'avère difficile pour Antoinette, sinon impossible, de préserver son intimité sans se fermer à l'autre dont elle s'avère dépendante du fait de son infirmité. C'est un espace où la narratrice est confinée physiquement et qui l'étouffe psychologiquement. Sa condition de paraplégique oblige, elle est donc prisonnière de son corps, contrainte à son environnement immédiat, puisqu'elle refuse d'utiliser une chaise roulante. C'est ce nouvel espace que nous analyserons dans le présent chapitre. La chambre est un espace limité qui trouve néanmoins son prolongement dans la psyché d'Antoinette, et qui donne à voir une autre expérience du labyrinthe. Il s'avère d'autant plus important de nous pencher sur le rapport à ce nouvel environnement quand on considère, comme le fait Bernard Beugnot, que « les espaces intérieurs sont autant de projections du rapport de l'être au monde dans lequel il vit⁵¹ ». Considérant que l'extérieur et l'intérieur jouent un rôle complémentaire dans la structure du roman, voire que l'extérieur et l'intérieur sont même parfois interchangeables, explorer l'intériorité du personnage peut nous exposer aux réels enjeux qui sous-tendent l'histoire.

2.1 La chambre, le plafond et le labyrinthe intérieur

Jusqu'à maintenant, nous avons exploré l'espace labyrinthique sous sa forme traditionnelle : ville, cité, étendue et resserrement des espaces, etc. « Le recours à l'image du labyrinthe dans les descriptions de la ville est un cliché très commun dans les textes modernes⁵² », nous rappelle André Peyronie dans le *Dictionnaire des mythes littéraires*. En prenant en

⁵¹ Bernard Beugnot, « Quelques figures de l'espace intérieur », *Études littéraires*, vol. 34, n°s 1-2, 2002, p. 30.

⁵² André Peyronie, « Labyrinthe », dans *Dictionnaire des mythes littéraires*, sous la direction de Pierre Brunel, *op. cit.*, p. 934.

considération la suite des événements dans le roman, les lieux mentionnés précédemment nous apparaissent comme des lieux de transition. En orientant notre analyse vers la chambre, nous constatons que l'expérience à laquelle est conviée Antoinette par la compagnie Paradis, *clef en main*, n'est qu'une étape vers ce qui se présente comme le véritable labyrinthe à résoudre.

Comme le soutient Bertrand Gervais, l'espace labyrinthique revêt non seulement différentes formes, mais « tout peut aisément devenir labyrinthe : l'exil, la mémoire, la maladie, le nationalisme, l'histoire, l'écriture, la folie⁵³ ». Jean Chevalier et Alain Gheerbrant évoquent, pour leur part, l'aspect psychique du labyrinthe : « Le labyrinthe conduit aussi à l'intérieur de soi-même, vers une sorte de sanctuaire intérieur et caché, dans lequel siège le plus mystérieux de la personne humaine⁵⁴ ». Dans cette perspective, la psyché serait cet ultime labyrinthe à résoudre dans *Paradis, clef en main* et l'écriture, comme nous le verrons, aura un rôle déterminant dans sa résolution, dans la libération d'Antoinette face à ce qui l'a contrainte à être spectatrice de son propre malheur, alitée et impuissante.

Dans le cas qui nous intéresse, l'intériorité à laquelle se réfèrent Jean Chevalier et Alain Gheerbrant se rattache à l'esprit d'Antoinette, un esprit qui construit sa propre prison sur le modèle du labyrinthe et qui, ponctuellement, se projette sur son environnement physique immédiat. Ici, c'est le plafond de la chambre qui se pose comme le principal témoin d'Antoinette, c'est sur celui-ci que s'écrit son histoire au son de la voix de la narratrice. Le plafond capte les réflexions qu'Antoinette fait à voix haute avant de les enregistrer dans une mémoire artificielle. Une sorte de

⁵³ Bertrand Gervais, *La ligne brisée : labyrinthe, oubli, violence. Logiques de l'imaginaire, tome II*, op. cit., p. 21.

⁵⁴ Jean Chevalier et Alain Gheerbrant, *Dictionnaire des symboles*, op. cit., p. 555.

journal intime numérique : « je peux y écrire avec le son de ma voix. [...] Je peux effacer ma voix écrite en prononçant le mot : "effacer". Ou la corriger avec cet autre mot : "corriger" » (p. 15). Cette dictée est possible grâce à une technologie haut de gamme, à l'image de tout ce qui entoure la protagoniste du roman. La mémoire se fait ici labyrinthe et le plafond devient le gardien des secrets d'Antoinette, mais aussi l'outil fondamental dans la reconstitution de l'acte manqué qui l'a laissée paraplégique.

Le plafond nous introduit surtout à la première tension en ce qui concerne les désirs de la narratrice. Une tension entre le souhait de mourir et l'espoir que les choses finiront par se régler se matérialise au fur et à mesure que la protagoniste narre son histoire à ce témoin particulier. Cette tension nouvelle qui s'installe dans le récit est le résultat de l'expérience vécue avec la compagnie PCM, mais surtout de l'immobilisme imposé à Antoinette. Les choses étant au ralenti, le personnage du roman peut prendre son temps. À ce stade du récit, nous ne sommes plus dans une course folle qui fait passer à côté de l'essentiel, comme c'était le cas lors de la traversée de la ville que nous avons analysée au chapitre précédent. Au contraire, le temps dans la chambre-labyrinthe se veut circulaire, comme nous le fait remarquer la narratrice : « Depuis deux ans, je suis paraplégique. Une tragédie qui se rejoue chaque fois que j'ouvre l'œil » (p. 40). C'est dans cette circularité que s'inscrivent les visites de sa mère, qui ne font que mettre en relief le temps cyclique par la répétition qu'elles introduisent : « Ce ne sont pas le jour et la nuit qui régulent mes journées, qui les séparent en tranches d'heures à dormir ou à rester réveillée dans mon lit, mais les visites de ma mère. [...] Une fois par jour, à heure fixe. Une heure fixée par elle comme un métronome increvable. En dehors de ces visites pénibles, inéluctables, le temps s'enroule autour de mon avachissement sans rémission [...] » (p. 12). Le temps se structure donc autour du va-et-vient

répétitif de la mère. C'est le recommencement éternel évoqué dans le premier chapitre, caractéristique fondamentale du labyrinthe : « si le labyrinthe semble relever de l'espace et d'un rapport problématique à celui-ci, l'on peut prétendre aussi qu'il relève du temps (l'éternel retour en constituant alors une figure limite)⁵⁵ ». Antoinette, enfermée dans sa chambre-labyrinthe, en vient à perdre la notion du temps : « La date d'aujourd'hui n'a pas d'importance. Notre temps continue de perpétrer celui d'avant » (p. 9). Lorsque la mère ne vient pas lui rendre visite, le temps finit par ne plus rien signifier et la confusion s'installe dans l'esprit de la narratrice, comme c'est le cas quand sa mère tombe malade à la fin du roman et passe plusieurs journées sans se présenter à son chevet : « Il est midi ou presque. Qu'importe ? On est vendredi. Un jour qui en suit un autre, qui en précède un autre » (p. 159). La désorientation temporelle fait ainsi suite à la désorientation spatiale, étudiée au premier chapitre, toutes deux étant le propre de l'expérience du labyrinthe.

Pour briser la répétition, Antoinette se tourne vers la narration de son histoire au plafond. Les mots ont une importance capitale pour la protagoniste du roman dans sa quête : « Des mots, j'en ai aussi besoin, parce que ce sont eux, désormais, qui me permettent de tenir le coup » (p. 16). Autrement dit, le plafond est le prolongement de la psyché du personnage arcanien : « Le plafond, c'est aussi ma tête et les pensées qui s'y bousculent, qui jouent des coudes dans la promiscuité, ce sont mes mains, ma bouche, le reflet de ma mobilité perdue. C'est mon passé. C'est toute ma vie » (p. 15). Ce que le dispositif qui permet à Antoinette de dicter son histoire au plafond représente, c'est ce que Jean-François Chiantaretto appelle l'écriture de soi qui a pour but de « se rendre visible à soi-même⁵⁶ ». L'écriture de soi

⁵⁵ André Peyronie, « Labyrinthe », dans *Dictionnaire des mythes littéraires*, sous la direction de Pierre Brunel, *op. cit.*, p. 915.

⁵⁶ Jean-François Chiantaretto, « S'écrire : survivre ou se faire naître dans le regard de l'autre ? », *Le Coq-héron*, n° 219, avril 2014, p. 49.

suppose que le « sujet se parle, s'éprouve et demande à se voir dans le regard de l'autre », elle donne « accès à la scène intérieure d'un sujet, comme espace d'autoreprésentation⁵⁷ ». Cet espace d'autoreprésentation, c'est le plafond et il offre à Antoinette la possibilité d'inscrire dans sa tension avec le passé une partie de présent, ouvrant ainsi la porte à un certain équilibre des choses.

Cet exercice d'écriture de soi étant essentiel à l'histoire d'Antoinette, il faut encore comprendre de quelle manière elle agit sur la structure du récit. En fait, l'exercice sert d'abord à contrer l'oubli afin qu'Antoinette puisse récupérer une partie de sa mémoire qui lui permettrait de faire la paix avec l'histoire qui la lie à Monsieur Paradis et sortir de la chambre-labyrinthe en inscrivant sa vie au présent et au futur. Lorsque la narratrice raconte son histoire au plafond, son but est de s'approcher le plus possible d'une « version insubordonnée des faits » (p. 29). Il s'agit pour la protagoniste de mettre de l'ordre dans ce qui lui est arrivé : « Faire un peu d'ordre, même incomplet, même imparfait, dans ce qui s'est passé me fait du bien. J'ai tout dit ce que j'avais à dire pour aujourd'hui, ma ration quotidienne de mots a été écrite au plafond et enregistrée » (p. 70). Le *modus operandi* déployé par la narratrice consiste à dicter quotidiennement des bribes de souvenirs récupérés de son aventure avec PCM afin d'en arriver à recoller les morceaux du casse-tête ou plutôt à se retrouver dans les méandres de sa mémoire et de sa propre histoire. Elle espère ainsi réussir à se réapproprier son passé, sa vie.

Dans *Paradis, clef en main*, cet autre auquel fait référence Jean-François Chiataretto dans l'espace d'autoreprésentation, c'est la mère. Toutes les œuvres de Nelly Arcan sont marquées par un rapport conflictuel à la figure maternelle. Karine Dion, qui s'est intéressée au rapport entre la mère et la fille dans

⁵⁷ Jean-François Chiantaretto, « Trauma et écriture de soi », dans Christine Delory-Momberger (dir.), *Vocabulaire des histoires de vie et de la recherche biographique*, op. cit., p. 449.

Putain, mentionne qu'une « fille qui reçoit son éducation d'une mère défaillante subira d'importantes répercussions⁵⁸ ». L'éclatement identitaire résultant du rapport inadéquat à la mère amène la narratrice de *Putain* à vivre des expériences troubles avec autrui. Ce sont les mêmes enjeux qu'on observe dans *Paradis, clef en main*. Comme le souligne Karine Gordon-Marcoux, le rapport entre Antoinette et sa mère est défini par l'inceste platonique, c'est-à-dire « un inceste sans contacts sexuels qui s'apparente à une fusion entre le parent et l'enfant⁵⁹ », au sein duquel les frontières, si elles ne sont pas totalement effacées, demeurent néanmoins floues. Cette situation a pour conséquence qu'Antoinette ne peut survivre à l'expérience du labyrinthe qu'avec l'aide de la mère. Cette dernière se présente donc comme étant la détentrice du fil d'Ariane : « elle m'a proposé, hier, de me procurer une chaise roulante électrique à la fine pointe. Ce qui veut dire, entre les lignes : sortir de mon lit pour réintégrer le monde » (p. 115).

C'est donc au cœur de la dynamique entre espace mental et espace physique d'abord, et au sein de la relation mère et fille ensuite, que se matérialisent les tensions résultantes de cette seconde quête qui s'inscrit dans la réalité post tentative de suicide d'Antoinette. C'est au cœur de la chambre-labyrinthe qu'évolue le rapport entre la mère et la fille. Nouvelle quête, nouveaux obstacles. Alors que la quête à travers la cité analysée au premier chapitre est caractérisée par la recherche de la mort, celle qui se déroule dans l'intimité de la narratrice est d'une toute autre nature. Elle débouche sur un espoir. Elle mène vers la sortie du labyrinthe. Dans *Paradis, clef en main*, la mère joue un rôle positif. Elle fait partie de la résolution du problème, elle n'est pas le problème, malgré ce qu'en dit parfois Antoinette.

⁵⁸ Katherine Dion, *Mères absentes, filles troublées : Borderline de Marie-Sissi Labrèche et Putain de Nelly Arcan*, Montréal, Université du Québec à Montréal, 2010, 112 p.

⁵⁹ Karine Gordon-Marcoux, *L'emprise maternelle ou l'absence de frontières dans Paradis, clef en main de Nelly Arcan, Insecte de Claire Castillon et Crève, Maman! de Mô Singh*, Montréal, Université du Québec à Montréal, 2012, p. 36, <http://www.archipel.uqam.ca/4496/1/M12364.pdf>

La chambre se présente comme un espace clos, à l'instar du labyrinthe, malgré les « grandes fenêtres aux rideaux diaphanes vert pomme » (p. 14). Tout s'y déroule « en circuit fermé » (p. 13) et Antoinette n'en sort jamais. Toutefois, la mère d'Antoinette, en ornant la chambre de sa fille de plantes de toutes sortes, lui permet d'appréhender cet espace autrement. L'aspect ornemental de la chambre l'invite en effet à envisager une vie en dehors de la chambre-labyrinthe :

Dans ma cage dorée et exiguë, qui se replie sur moi, je jouis d'un certain luxe : fine cuisine, plantes exotiques belles et inutiles dont un citronnier majestueux qui encombre mon espace vital sans me déranger, dont une plante grimpante qui s'est emparée d'un mur de brique d'un rouge brunâtre, au fond de ma chambre.
// La végétation qui m'entoure fait preuve d'une plus grande activité physique que moi (p. 20).

Cet extrait, par la présence des plantes, introduit l'idée d'une projection vers l'extérieur. L'idée d'une vie en dehors de ces murs. En ce sens, plus le récit progresse plus le rapport à l'extérieur se renforce : « Moustafa miaule en parcourant ma cellule désinfectée garnie de plantes grimpantes, touffues, trop fertiles, sur le point de faire éclater mon mur de brique rouge à force de s'introduire dans les fissures, à force d'en créer de nouvelles » (p. 159). On remarquera avec ce passage que la narratrice laisse entendre que le mur, *a priori* impénétrable, se fissure pour laisser pénétrer l'extérieur dans son univers aseptisé. L'inanimé cède la place au végétal, au vivant.

Cette chambre n'est pas qu'une simple pièce d'appartement ou de clinique devant garder la protagoniste dans un confort relatif. La pièce n'agit pas en protectrice de l'intimité. Bien au contraire, l'image du citronnier et de la plante rappelle qu'il s'y passe quelque chose de beaucoup plus important qui confronte la narratrice. Le citronnier rappelle qu'il y a une vie qui mérite d'être considérée et que cette vie se trouve déjà à l'intérieur de la chambre. Contrairement à un espace

inerte, la chambre d'Antoinette se présente comme un lieu qui, quoique fermé, est doté d'une vitalité. La référence à la végétation grimpante le long du mur évoque l'imaginaire de la forêt et se présente comme le chemin vers quelque chose d'infini, à l'image d'un arbre, au milieu de milliers d'autres, qui étire ses branches jusqu'au ciel, jusqu'à la sortie du labyrinthe. Au bout de cette végétation se trouve un mélange d'incertitude et d'espoir. Cette image place le labyrinthe arcanien au-delà des limites physiques qui semblaient s'imposer à première vue. Antoinette reste certainement captive, mais cette captivité se présente de plus en plus comme illusoire. L'image de la végétation évoque métaphoriquement la possibilité d'une vie extérieure au labyrinthe. Elle interpelle la narratrice et l'expose à son immobilisme tout en lui offrant une vue sur la suite des choses. Les plantes sont « trop vivaces pour ne pas défoncer, bientôt, les limites de ma prison haut de gamme » (p. 21), nous dit-elle. Métaphore annonciatrice de ce qui est à venir.

Alors que la végétation qui orne la chambre d'Antoinette présente un point de vue métaphorique sur le changement qui s'effectue à cette étape du parcours labyrinthe, un élément constitutif de la chambre offre une perspective tangible sur l'espoir de sortir du dédale. En l'occurrence, le plafond de la chambre est doté d'un caractère unique, se présentant comme un élément fondamental dans l'orientation que prendra l'histoire. Antoinette décrit ses fonctions comme suit : « un plafond blanc qui me sert d'écran sur lequel je peux regarder des films, surfer sur le web et jouer à des jeux vidéo » (p. 14). Cette description peut *a priori* paraître banale, mais elle n'est pas sans conséquence puisque, outre son caractère interactif et divertissant, le plafond apparaît, à l'instar de la végétation, comme une ouverture sur le monde. C'est la preuve irréfutable que la vie continue à l'extérieur de la chambre. Et cette vie est à la portée d'Antoinette. C'est la preuve que les jours et les nuits se succèdent et que les saisons passent. Le plafond permet de briser

la circularité du temps. Grâce aux possibilités qu'offre ce plafond, la narratrice parvient à sortir de sa chambre sans vraiment sortir. Le corps reste prisonnier, mais l'esprit se libère et explore de plus en plus :

Dehors, il pleuvasse. Malgré l'air climatisé qui fait la loi dans mon monde, qui fait la pluie et le beau temps de ma chambre, je sens la couche de gouttelettes d'eau en suspension qui recouvre la ville. Comme moi, les gens sont contraints de séjourner à l'intérieur, les immeubles sont autant de parasols faiseurs d'ombres, de zones fouettées par le vent de synthèse de la climatisation. Le soir, ils sortent, ils se déchaînent, ils se ruent dans les brancards des terrasses surpeuplées où l'on mange jusqu'à minuit et où l'on boit jusqu'au milieu de la nuit. (p. 114)

Ce passage illustre la manière dont se manifeste cette projection vers l'extérieur. Le personnage principal finit même par s'identifier aux autres. La condition physique est éclipsée par une activité psychique débordante qui compense pour l'immobilisme. Progressivement, en déposant sur le plafond le fruit de ses réflexions, son sentiment de dépasser les frontières de sa prison dorée, Antoinette parvient à vivre au présent; le passé se fait de moins en moins insistant au profit d'un futur qui, jusqu'alors, ne semblait pas possible.

Cette excursion hors des sentiers de la chambre-labyrinthe, c'est la porte ouverte sur ce qui attend la narratrice à la conclusion du récit, au bout de son confinement. Le lien avec l'extérieur lui permet de ne pas totalement sombrer dans des pensées aliénantes. Le plafond devient une brèche dans sa prison de luxe. Il lui permet de reprendre contact avec la vie, de rêver, pour le meilleur et pour le pire, à d'autres possibles, de contrecarrer les effets provoqués par l'espace labyrinthique qui donne l'impression que les choses tournent en rond, que rien ne bouge, que rien ne se passe. Au-delà de ce lien à l'extériorité, le plafond se présente donc comme la réponse aux effets négatifs du labyrinthe.

Le plafond nous introduit aussi à la mère et à son fil d'Ariane, soit la chaise roulante. Sortir de la chambre, c'est résoudre le problème de la vie et de la mort qui obsède la protagoniste du début jusqu'à la fin du roman. Ce fil d'Ariane est donc un élément fondamental pour qu'Antoinette puisse cesser d'écrire son histoire au passé et goûter à la liberté. Le plafond et la mère sont ainsi intimement liés dans la réussite de ce processus. Antoinette le reconnaît de manière assez éloquente : « le plafond c'est aussi ma mère » (p. 15). Ce parallèle nous dévoile la nécessité de cette dernière dans le déroulement du récit. La narratrice explique que lorsque sa souffrance est orientée vers le plafond de la chambre, « en quelque part, c'est à ma mère qu'elle s'adresse » (p. 19). Elle a donc besoin de sa mère pour résoudre l'énigme labyrinthique et se tirer du gouffre dans lequel elle est plongée. Antoinette ne pourra sortir de sa chambre sans son aide et elle le sait, bien qu'elle soit constamment en conflit avec cette dernière, résultat de blessures du passé. La narratrice n'hésite pas à le reconnaître et plus l'histoire évolue, plus elle accueille celle qui lui a donné la vie et qui a toujours refusé de l'aider pour la lui enlever.

Ce journal intime particulier qu'est le plafond fait office de berceau des secrets de la narratrice. Il accueille ses confessions, il est son espace d'autoreprésentation. Il crée un effet de miroir en renvoyant au personnage principal ses propres contradictions. Ceci dit, il a surtout une force libératrice. En permettant à Antoinette de déposer ses angoisses sur une mémoire artificielle, il aide à défaire des nœuds. Ces mêmes nœuds qui se présentent comme un obstacle majeur à la sortie du labyrinthe dans lequel elle est prise.

2.2 Renaissance au bout du fil

Il faut à présent nous pencher plus en profondeur sur le lien existant entre la mère et la fille. Pour arriver à sortir du cul-de-sac dans lequel elle se trouve, Antoinette devra d'abord se défaire des tensions, des angoisses résultant du conflit qui l'oppose à sa mère. La rétrospection à laquelle nous convie l'analyse du rapport entre les deux protagonistes du roman est d'une importance capitale pour comprendre pourquoi et comment la mère arrive lentement, mais sûrement à jouer un rôle positif dans l'histoire de sa fille. Comment elle devient la détentricice du fil d'Ariane. Elle nous amène à considérer le travail qui doit être fait en amont pour qu'Antoinette puisse enfin se saisir de la pelote de fil qui lui est tendue et réintégrer le monde prêt à l'accueillir. Des ponts doivent être (re)construits, et c'est à cet égard que les confidences qu'elle dicte au plafond s'avèrent déterminantes.

En nous référant à Bertrand Gervais, on comprend que le « peloton joue le même rôle que l'écriture⁶⁰ » dans la résolution du problème labyrinthique. Cette pelote de fil permet d'arriver au bout de l'histoire et d'en comprendre le sens. La narratrice dispose donc de deux outils essentiels pour sortir du labyrinthe. En ce sens, le fil d'Ariane et l'écriture se présentent comme deux éléments fondamentaux pour que nous assistions à une résolution positive du récit. C'est ainsi que le rôle de la mère et celui de l'écriture qui s'effectue au plafond sont d'une importance capitale. L'un et l'autre sont complémentaires. La mère alimente les réflexions de la fille quant aux événements et lui fournit des éléments de réponse, le plafond accueille ces réflexions et joue le rôle du gardien de la mémoire afin que la narratrice puisse s'y référer à tout moment pour reprendre le fil de son histoire et, ultimement, s'en libérer.

⁶⁰ Bertrand Gervais, *La ligne brisée : labyrinthe, oubli, violence. Logiques de l'imaginaire, tome II, op. cit.*, p. 43.

Néanmoins, il est important de rappeler que, dans les premières pages du roman, rien ne laissait croire que la mère jouerait le rôle qu'on lui attribue dans le cadre de notre analyse. Au contraire, la narratrice laissait entendre que cette dernière était à l'origine de presque tous les malheurs ayant frappé sa famille, s'incluant elle aussi. La libération qu'elle souhaitait que sa mère lui procure était aux antipodes de celle qui caractérise la fin du récit. Son souhait était simple : elle désirait que la mère l'aide à se donner la mort. De toute façon, pour Antoinette celle-ci était déjà coupable des suicides de son propre père et de son frère comme en fait foi cet échange entre les deux :

— Tu me niaisais ? C'est toi qui tues, maman, c'est toujours toi qui as tué. Rappelle-toi Léon ! Et ton père ! [...]
 Pourquoi ne m'aides-tu pas à t'aider ?
 — C'est moi qui ai besoin de ton aide pour t'aider toi. C'est toi la malade de mère, la première métastase, c'est toi le cancer. Même ton père n'a pas pu se protéger contre ta propagation mortelle. Il s'est explosé la cervelle ! (p. 24).

Alors, une mort sur la conscience de plus ou de moins ne changerait rien pour ce personnage cause de tous les malheurs, si on se fie aux dires d'Antoinette. Mais, nous le comprenons au fur et à mesure que se déploie l'histoire, on ne peut pas toujours se fier aux propos de la narratrice. De son propre aveu, Antoinette a tendance à pousser sa mère jusqu'aux confins de l'acceptable dans le seul but de la provoquer et lui faire sentir l'humiliation qu'elle ressent à cause de sa condition d'inadaptée sociale d'abord et de paraplégique par la suite. Lorsque l'état de santé de la mère se détériore à son tour, la relation entre les deux femmes en est toutefois profondément modifiée. Comme l'observe Karine Gordon-Marcoux dans son analyse du rapport entre les deux personnages

principaux de *Paradis, clef en main* : « la mère doit mourir pour que sa fille puisse vivre⁶¹ », pour qu'elle devienne autonome et cesse de se voir en sa mère comme en un miroir : « je reconnais mon visage en le sien, mes cheveux en les siens, mes épaules, mes seins inexistants. Je reconnais mes jambes perdues en celles que ma mère porte encore et actionne comme si je n'étais pas paraplégique » (p. 23). La mort de la mère permet donc à la fille de se libérer de cette emprise incestueuse que nous avons évoquée précédemment. Avant que la mort ne libère Antoinette, la détérioration de la santé de sa mère sera à l'origine d'une importante prise de conscience.

Plus tôt dans notre analyse, nous avons identifié le fil d'Ariane comme étant une chaise roulante électrique adaptée à la condition de paraplégique du personnage principal. C'est lors d'une de ses visites que la mère tend le fil à Antoinette, qui finira par le saisir, mais non sans y opposer quelques résistances : « Ma mère, pendant un an, dans un tapage de larmes et de lieux communs sur la vie, a tenté de me convaincre de me déplacer en chaise roulante motorisée, "haute gamme", comme mon lit » (p. 41). Avec l'introduction de la chaise, la dynamique entre les deux protagonistes commence à changer. Cette chaise offre une réelle possibilité de sortir de la chambre, de l'enfermement, de l'immobilisme et, par conséquent, du labyrinthe intérieur. L'ouverture d'Antoinette à accepter la chaise et à sortir de sa chambre-labyrinthe se matérialise au fil du temps : « Elle (la mère) sait que, bientôt, très bientôt, je vais finir par céder. Par me soumettre en sortant de mon lit. Par plier, en me libérant » (p. 115). Avant qu'elle n'agisse, la narratrice nous dira qu'elle doit aller au bout de son histoire. Recoller tous les morceaux d'abord, sortir ensuite.

⁶¹ *Ibid.*, p. 57.

Elle évoque donc pour la première fois l'idée de libération. Cette ouverture est possible grâce au travail qui a été fait en amont pour (re)créer des liens avec la mère. Un abcès a été crevé entre les deux personnages. La fille en voyant sa mère souffrante comprend qu'il ne lui reste plus beaucoup de temps pour aller au bout de son histoire considérant qu'elle a besoin de cette dernière pour y arriver. Les deux femmes se réconcilient. Les masques sont tombés, le constat est sans équivoque pour Antoinette : « La chaise-chiotte roulante est inévitable, autant m'y faire » (p. 161). En nous intéressant plus particulièrement au discours du personnage et en faisant fi de son pessimisme, seulement partiellement assumé, on réalise que la renaissance d'Antoinette n'est pas chose nouvelle puisqu'elle est observable de manière implicite alors qu'elle décide de nous raconter son histoire avec la compagnie PCM. Prenons par exemple cet extrait qu'on retrouve en introduction du roman : « Il m'arrive parfois de rêver que je suis aspirée par ces tuyaux et que je me retrouve fraîche de l'autre côté du mur qu'ils perfusent, dans un monde ensoleillé et verdoyant où je peux courir, fuir à toutes jambes » (p. 14). Ce passage exprime le souhait de liberté, celui d'une vie normale. Il évoque, par l'intermédiaire de la métaphore, une volonté de renaître. Cependant, les tensions à ce stade-ci de l'histoire ne permettent pas à la narratrice d'assumer ce désir explicitement, mais l'idée fait son chemin au fur et à mesure qu'elle (ré)écrit son histoire.

Rappelons que la reconstitution passe par la dictée. L'acte d'écrire est un acte libérateur. Marguerite Duras impute à l'écriture un caractère salvateur lorsqu'elle fait cette réflexion dans son essai *Écrire* : « Se trouver dans un trou, au fond d'un trou, dans une solitude quasi-totale et découvrir que seule l'écriture vous sauvera⁶² ». Nous pouvons donc considérer l'écriture comme étant la clé pour sortir du labyrinthe. Écrire, c'est se connecter à l'autre, c'est extérioriser son

⁶² Marguerite Duras, *Écrire*, Paris, Gallimard, 1995, p. 20.

intériorité. C'est de cette manière que l'écriture permet de sauver le personnage principal dans *Paradis, clef en main*. Elle permet de déjouer les obstacles auxquels l'expose le labyrinthe et de tromper l'oubli. Plus l'histoire prend forme dans ce journal intime enregistré dans un logiciel projeté au plafond, plus une vie active se profile à l'horizon. C'est le passage du récit pessimiste vers le récit optimiste. Quelque chose qui nous était impossible à observer dans la déambulation évoquée au chapitre précédent. Il est intéressant de constater, dans le dernier droit du roman, la manière dont la narratrice explique ce renouveau auquel nous nous référons :

Aujourd'hui, je n'ai plus envie de mourir. Vouloir mourir est souvent inexplicable, mais vouloir vivre après avoir tant voulu mourir, ça s'explique : la mort a déjà eu lieu, elle a déjà consommé, et le corps, satisfait d'être allé au bout de lui-même, de s'être aventuré à la frontière de la mort, renaît. (p. 150)

La renaissance implique donc forcément la mort de quelque chose. En ce qui concerne Antoinette, c'est la mort du désir de mourir. Étant allée au bout de son expérience, mourir ne lui apporterait rien de plus. En revanche, cette prise de conscience ne serait pas possible sans l'acharnement de la mère à faire comprendre à sa fille que la mort volontaire ne peut être un but. Ce constat étant fait, que reste-il à faire pour (re)vivre ? Accepter la chaise, ultime preuve d'amour d'une mère pour sa fille comme nous le fait remarquer Antoinette : « Cette chaise c'est l'amour d'une mère. Le seul amour dont une mère soit capable, l'amour dont seule une mère est capable : le don de soi, jusqu'à imposer la vie, la rendre obligatoire, jusqu'à forcer chez ses enfants la marche à suivre pour exister en dépit de tout » (p. 214). Avec ce passage on observe plusieurs choses. D'abord, l'évolution du personnage arcanien dans *Paradis, clef en main*. Son aboutissement. Antoinette libérée de ses contraintes. Un changement de discours manifeste. La narratrice qui reconnaît enfin les efforts de sa mère. Il est aussi possible d'observer la réconciliation entre les deux femmes. La mère n'est plus vue comme une source d'envie et de malheur, mais comme une alliée. La sortie du labyrinthe

intérieur se manifeste de la manière suivante : « Je quitte un long voyage d'acide où un système d'idées farfelues m'avait emportée, je débarque d'un bateau que je m'étais moi-même monté » (p. 165-166). Ce long voyage, c'est le parcours dans le labyrinthe. De son propre aveu la narratrice renvoie à l'idée qu'il s'agit d'un labyrinthe intérieur alimenté par « un système d'idées farfelues », pour reprendre ses mots. Cette conclusion a de quoi surprendre si nous pensons au ton du roman. Le pessimisme du personnage arcanien est omniprésent. Le chemin est ardu pour arriver au bout de ce labyrinthe avec son point de bascule, c'est-à-dire la maladie incurable de la mère qui fait dire à la fille : « Je n'ai plus rien à lui cacher. Au contraire, je voudrais tout lui dévoiler, tout lui donner, comme une lettre d'adieu où je promets de rester à ses côtés, dans ce monde-ci, celui des vivants. Une contre-indication pour suicidaires » (p. 210).

Conclusion

Dans ce second chapitre, nous avons centré notre analyse autour de trois éléments fondamentaux : la chambre-labyrinthe, le plafond et le rapport entre Antoinette et sa mère, détentrice du fil d'Ariane. Au terme de l'analyse, nous pouvons rapprocher la démarche d'Antoinette au labyrinthe à ligne continue. Penelope Reed Doob explique que dans ce type de labyrinthe, il n'est pas possible de se perdre, il suffit de faire preuve de persévérance pour en sortir⁶³. La persévérance, dans *Paradis, clef en main*, vient d'abord de la mère, mais elle se matérialise chez la fille au fur et à mesure qu'elle se réapproprie son histoire.

⁶³ Penelope Reed Doob, *The Idea of the Labyrinth from Classical Antiquity Through the Middle Ages*, Cornell University Press, 1990, p. 50.

En ce sens, le plafond se présente dans la chambre-labyrinthe comme un espace d'autoreprésentation qui permet à Antoinette de se raconter à elle-même, mais aussi à sa mère : « Pour la première fois, j'écris en sa présence avec ma voix et les mots apparaissent au plafond, ils bafouillent, ils déploient leur décontenance dans des fautes de frappe. Mes mots trébuchent, c'est difficile à écrire. Ça ne s'écrit même pas. Ils auront besoin d'un coup de peigne, de passer chez le coiffeur » (p. 210). « S'écrire, c'est se donner naissance dans le regard de l'autre⁶⁴ », soutient Jean-François Chiantaretto. L'histoire dans *Paradis, clef en main* se conclut par la (re)naissance du personnage principal du roman, puisqu'Antoinette renaît aux yeux de sa mère comme en témoigne ce cri du cœur : « Je vais rouler jusqu'à mes cent ans. Je vais me lever, je vais remarcher, ne serait-ce qu'en restant assise. Je vais vivre tu m'entends ? » (p. 215).

⁶⁴ Jean-François Chiantaretto, « S'écrire : survivre ou se faire naître dans le regard de l'autre ? », *Le Coq-héron*, op. cit., p. 47.

L'ENFANT EXILÉ DE LA VALLÉE DES ARBRES SUCRÉS



À ma mère qui m'a donné la vie
et qui m'a préservé de la mort

PREMIÈRE PARTIE

NOSTALGIE

I

Et où est-il ?

Au cimetière.

Et qu'est-ce qu'il est allé faire là-bas ?

Il est allé faire le mort.

Marcel Pagnol, *Jean de Florette*

Mostar était un cimetière où les rosiers étaient en berne. Les pigeons scandaient leur victoire dans ses rues désertes. Le printemps avait vu les arbres sucrés prendre des couleurs joyeuses. Le contraste avec le décor grisâtre alimenté par des tensions religieuses en ébullition depuis la mort de Tito était palpable. Si un peintre avait pu donner une odeur à ce décor paradisiaque que représente la solitude du figuier abandonné par les habitants de la ville, ç'aurait été celle du métal brûlé plus que celle de la brise printanière au goût de lavande.

Mostar était en deuil avant même que les enfants et les veuves ne se mettent à compter les morts par milliers. On pouvait visualiser les pierres tombales sur ces terrains vastes remplis de néant. Au-dessus de nous, le ciel était bleu, mais en dedans de nous, des milliers de papillons se donnaient la mort au gré de l'angoisse et de l'appréhension de ce qui était à venir. C'était le destin de l'Europe qui se jouait dans son creux, mais à une plus petite échelle. L'échec du fascisme avait laissé un goût amer pour ces illuminés qui n'ont de sensibilité ni pour l'innocence de l'enfant naissant ni pour la tendre saveur des figues. L'enfant et le figuier étaient exposés à la terreur sans compréhension. Ni l'un ni l'autre ne pouvaient exprimer son désarroi.

Pourtant, des dizaines d'années durant, les peuples slaves ont su cohabiter comme le volcan et la rivière, comme le grenadier et le cerisier. Musulmans, catholiques et orthodoxes partageaient tous leur amour pour les *čevapčići*, le *kajmak* et la *lepina*⁶⁵.

Il arrivait souvent que les familles célèbrent les différentes fêtes religieuses en partageant quelques verres de *rakija*⁶⁶, quelques rires et quelques souvenirs de l'époque outrageusement grandiose de la grande Yougoslavie. Il leur arrivait souvent de trinquer à l'union impossible des peuples slaves.

Mais rien de cela n'avait plus d'importance. Des vies avaient été brisées. À Mostar, tout le monde sait quand cela a commencé. Dans l'histoire humaine, il y a toujours un événement auquel on associe maladroitement le début d'une fin, comme si rien ne s'était passé avant. Dans ce cimetière désert qu'était devenue ma ville, le commencement est relié à l'explosion d'une citerne au nord, près d'un campement qui avait été érigé. Comme un feu d'artifice pour marquer le préambule de la célébration d'une désunion à venir. Cette journée-là, Mostar a tremblé. La Yougoslavie a tremblé.

Certains croyaient à l'éruption du volcan ; d'autres, à un tremblement de terre ; les derniers, à une intervention divine. Malheureusement, la nature n'avait rien à voir avec cela. Seuls les arbres parsemés dans les montagnes étaient les témoins oculaires de ce qui venait de se produire. La peur s'était répandue du bout de leur feuillage naissant à la sueur des mères inquiètes. La peur n'avait pas de visage : elle avait un effet. La peur à Mostar, c'était quand la terre tremblait. La peur, c'était

⁶⁵ Le *čevapčići* est un plat traditionnellement bosniaque sous forme de rouleau de viande de bœuf et d'agneau. Le *kajmak* est un fromage qui accompagne les *čevapčići*. La *lepina* est un pain cuit sur la pierre dans lequel on dispose les *čevapčići*.

⁶⁶ Boisson alcoolisée traditionnelle des Balkans à base de prunes.

la vieille femme slave qui pleurait à la vue de la mort qui avait mis ses plus beaux habits pour lui rendre visite. La peur, c'était la mère qui tremblait lorsque rien ne tremblait autour d'elle.

Ces souvenirs ont commencé à me hanter à l'âge de dix ans. Alors que certains enfants du monde sont hantés par des monstres inexistantes sous leur lit, moi j'étais hanté par les monstres qui s'étaient enracinés dans ma tête. Ceux qui avaient assassiné mon père.

C'est à cet âge-là que j'ai dû faire mon premier bilan de vie. J'imagine que c'est le processus normal de l'existence : la crise de la dizaine, la crise de l'adolescence, la crise de la vie adulte. Un peu comme le cycle des saisons. Comme un arbre qui se dénude à l'automne et se rhabille au printemps.

Lorsque je suis arrivé au Québec, j'avais dix ans. Il m'a fallu apprendre à être un enfant, puisqu'en temps de guerre, je n'ai rien appris, j'ai été submergé de responsabilités sans préavis et j'ai joué à l'adulte comme un accro des jeux de hasard sans trop savoir où j'allais.

J'ai vite compris que lorsqu'on arrive dans un pays qui n'est pas le nôtre, on devient une source de curiosité pour autrui. Si vous vous êtes déjà demandé pourquoi les hommes et les femmes de l'Europe de l'Est ont cet air grave accroché en permanence sur leur visage, ce n'est pas pour faire peur à vos enfants ou dû à leur nature asociale. C'est simplement qu'ils ont l'habitude de la guerre. Pour moi, la guerre était devenue comme cet arbre centenaire que je pouvais voir à travers la fenêtre de la pièce maîtresse de notre modeste appartement : elle faisait partie du décor.

Tout au long de ma vie, on m'a questionné sur la forme que prenaient mes souvenirs d'enfance. Je n'osais jamais répondre, par peur de donner une mauvaise réponse. J'aurais aimé répondre par une autre question. Quelque chose d'aussi vague que possible pour qu'on me fiche la paix. Cet interrogatoire m'ennuyait surtout parce que chaque fois qu'on me l'imposait, une image

hantait mon esprit des semaines durant. Un souvenir m'étranglait, et je pouvais percevoir la pitié dans les mines basses des plantes de ma chambre que je n'arrivais plus à entretenir.

C'était à l'été 1994 ou 1995. Qu'importe. Mon souvenir d'enfance se passe à Mostar. Ma ville, au sud du pays, marquée par cette cohabitation unique entre les peuples musulman et chrétien. Une drôle de cohabitation qui était embellie par cette vallée d'arbres sucrés où les enfants jouaient au son de grenades tombant soit du ciel, soit des branches fragilisées. À Mostar, on trouvait des grenadiers, des cerisiers et des figuiers qui poussaient un peu partout et auxquels les habitants avaient, pour la plupart, un libre accès.

Le Stari Most, littéralement le Vieux Pont de Mostar, était le symbole d'unité entre la rive gauche et la rive droite. D'un côté, on pouvait voir les mosquées parfaitement cylindrées ; de l'autre, les églises à l'architecture qui n'a rien à envier à Vienne, Paris ou Budapest.

Tout ça, c'était avant. Avant que la guerre n'éclate en 1992. Avant que le pont ne soit détruit. Avant que le christianisme et l'islam ne se tournent le dos et ne deviennent les pires ennemis de la région. Avant que l'été de mes six ou sept ans ne soit réduit à ce seul souvenir qui me hante encore aujourd'hui. Ce souvenir dont je ne pourrai me départir, comme la rose ne peut se départir de ses épines sans en mourir.

Je me souviens parfaitement du soleil qui caressait la peau et qui dessinait naturellement un sourire sur les visages des mères insouciantes, laissant leurs enfants jouer à l'extérieur, malgré la guerre. En fait, lorsque ce sont toutes les mères qui laissent leurs enfants jouer au ballon par une journée ensoleillée, en plein conflit armé, ce n'est plus d'insouciance dont il s'agit, mais d'une tentative, plus ou moins rationnelle de rendre le quotidien moins pénible. C'est une chose difficile à concevoir dans ce pays qui n'est pas le mien. C'est une chose difficile à concevoir dans un pays

où les enfants sont obligés de passer les trois quarts de l'année enfermés entre quatre murs, faute d'une météo clémente.

Pour nous, enfants de Bosnie-Herzégovine, le football était notre seul jeu, notre seule religion. L'unique point de jonction entre le petit musulman et le petit chrétien qui riaient aux éclats malgré l'horreur que leur imposait l'Histoire.

Pour jouer au ballon, nous devions respecter une seule consigne : si nous entendions des coups de feu ou un obus éclater à proximité, nous devions nous cacher derrière l'immeuble qui abritait nos appartements, nos petites vies, nos petites familles. On devait attendre trois minutes, et s'il n'y avait pas d'autres tirs, on retournait jouer.

Le terrain de jeu était un terrain hybride entre la terre battue et le gazon naturel, mais sec. Nous jouions toujours au ballon à cet endroit puisque, de chaque côté, il y avait deux immenses arbres qui formaient naturellement des buts, comme si Dieu avait voulu que les enfants jouent au foot à cet endroit précis. C'était peut-être aussi parce qu'elles avaient confiance en Dieu que les mères laissaient leurs enfants jouer seuls.

La fenêtre de l'appartement de ma grand-mère donnait sur le terrain. Nous n'avions qu'un seul ballon pour tous les enfants du quartier. J'étais exaspéré parce que c'était moi qu'on envoyait négocier lorsque le ballon frappait la fenêtre de grand-maman et que celle-ci nous le confisquait. Ma grand-mère était difficile en affaires. C'est probablement Tito qui lui avait appris qu'il ne fallait jamais négocier, que la négociation était une affaire de capitalistes et qu'il ne fallait pas vendre son âme à ceux qui négocient au lieu d'assumer les conséquences.

Il arrivait parfois que grand-maman garde le ballon et nous le redonne seulement le lendemain. Je ne sais pas si elle faisait ça par souci de sécurité ou par méchanceté.

Cette journée d'été 1994 ou 1995, j'aurais aimé que grand-maman nous confisque le ballon. Ça aurait peut-être évité le traumatisme qui allait rendre le questionnement sur mes souvenirs d'enfance insupportable. Si elle l'avait fait, je serais peut-être en train d'écrire un récit tout à fait banal à propos de la fois où ma grand-mère nous a confisqué le ballon de foot.

Cette journée-là, j'ai vu quelle forme pouvait prendre la guerre lorsque j'ai posé les yeux sur le crâne ouvert de mon ami Benjamin, qui se trouvait à une longueur de bras d'enfant de moi.

Benjamin était de deux ans mon aîné. Sa famille était très pauvre. Son frère Benko et lui étaient mes deux meilleurs amis. J'avais un certain don pour le foot. La rapidité de mes pieds impressionnait les plus vieux qui me sélectionnaient toujours en premier pour jouer dans leur équipe. Il faut dire que, même aujourd'hui, avec un corps d'ours en hibernation, mes pieds restent très agiles lorsqu'ils sont en présence du ballon rond. L'agilité de mes pieds est probablement la seule chose positive qu'il me reste de mon enfance. Benjamin était toujours désigné comme le premier chef d'équipe, et j'étais toujours son choix numéro un.

J'ai vu des centaines de morts durant mon enfance. Aucune ne m'aura autant marqué que celle de Benjamin.

J'ai moi-même tué Benjamin à plusieurs reprises lorsque nous jouions à la guerre. Chaque fois, il s'est relevé. J'ai même vu du sang couler le long de son visage lorsqu'il s'est ouvert l'arcade gauche en essayant de rattraper le ballon qui lui avait échappé. Il voulait faire comme son joueur préféré, le Brésilien Cafu. Benjamin avait la peau plus basanée que les autres. Il avait des origines tziganes, alors on l'appelait le tzigane du Brésil.

Lorsqu'on me demande si j'ai des souvenirs de la guerre, c'est précisément l'image de Benjamin, gisant au sol après avoir été tiré par un sniper ennemi, qui me hante. J'étais figé à côté

de lui, le sang coulant sur le sol, mais cette fois-ci, ce n'était pas parce qu'il avait essayé d'imiter son idole.

Sa mère est sortie en panique, comme toutes les mères de l'immeuble, espérant que le silence qu'on entendait n'était pas celui de son fils. Toutes les mères espéraient que le silence ne vienne pas d'une voix familière.

Lorsqu'on me demande si j'ai des souvenirs de la guerre, c'est cette image qui me hante. Celle de Benjamin, le crâne ouvert, gisant dans les mains coupables de sa mère. Coupable comme toutes les autres d'avoir laissé son enfant jouer alors que c'était la guerre.

Lorsqu'on me demande si j'ai des souvenirs de la guerre, c'est précisément le seul souvenir qu'il me reste, et que je préférerais l'oublier, mais il est enraciné en moi, comme un rosier qui traverse les siècles pour ne jamais mourir.

II

Il se disait vaguement que l'amour eût pu le consoler, en venant le surprendre, car l'amour ne console pas autrement. On ne le trouve pas quand on le cherche ; il vient à nous quand nous ne l'attendons pas.

George Sand, *La Mare au diable*

À sa rencontre quelque chose a changé.

J'ai rencontré Amantine au commencement de mes études supérieures en sociologie à l'Université de Montréal. Je suis tombé amoureux de sa chevelure noir charbon lors d'un banal 5 à 7 organisé par l'association étudiante. J'avais besoin de me faire de nouveaux amis. Malgré le fait que les 5 à 7 m'ennuyaient profondément, je me suis imposé ce supplice afin d'élargir mon réseau de contacts. Mon corps a naturellement été attiré par le sourire en cœur d'Amantine. Son rouge à lèvres, d'un rouge pétant, contrastait avec sa peau complice de la chaleur enchanteresse de l'Orient. Son regard perçant croisait occasionnellement le mien. C'était un regard invitant. Mais quelque chose nous gardait à distance, malgré l'intimité qui s'était imposée entre nous. Elle m'a finalement fait un signe de la main pour que je m'approche d'elle. Chaque pas en sa direction amplifiait l'odeur de la mer. Plus je m'approchais d'elle, plus je saisisais l'origine de cette chevelure noir bleuté, de ce visage bienveillant, de ces lèvres en cœur. La traversée de la pièce me donna le sentiment de traverser le Pont des Martyrs du 15-juillet qui relie l'Asie et l'Europe au cœur d'Istanbul. L'odeur de mer était celle du Bosphore. C'était une évidence, Amantine était turque.

Durant ma traversée, je n'avais pas remarqué le joli jeune homme avec une barbe soigneusement taillée, un corps puissant et confiant qui se tenait aux côtés d'Amantine. Un homme dont j'étais devenu jaloux en un clignement d'yeux, non pas à cause de son allure avantageuse, mais de sa proximité physique avec celle pour qui je venais de braver vents d'angoisse et pluies d'orgueil pour simplement lui adresser la parole.

Je me suis contenté d'un bref échange informel accompagné d'un langage non verbal criant de sens. Son nom, je l'ai appris plus tard, par le biais d'une amie que je m'étais faite cette même soirée. Elle s'appelait Fatma. C'est moi qui lui ai donné le nom d'Amantine puisque les échanges épistolaires qui ont suivi notre rencontre m'ont rappelé une certaine Amantine Aurore Lucile Dupin, George Sand de son nom d'écrivaine.

Ce prénom lui plaisait. Nous nous sommes épris l'un de l'autre. D'amis à amants, nous échangeons des lettres pour donner un sens à cet amour entravé par un homme m'ayant précédé dans le cœur d'Amantine. Malgré le fait qu'elle habitait à cinq minutes de mon appartement, je marchais chaque semaine les quinze minutes qui me séparaient du bureau de poste, apposais un timbre sur l'enveloppe contenant une lettre qui lui était destinée et la déposais dans la boîte de Postes Canada. Il eut été plus simple d'aller porter la lettre directement dans la boîte aux lettres d'Amantine, mais le geste aurait perdu de sa valeur symbolique. Elle faisait la même chose pour me répondre. Nous pouvions passer plusieurs semaines sans nous voir, mais les lettres gardaient notre amour bien vivant.

Amantine avait fini par laisser son puissant barbu, mâle alpha. Nos rapprochements avaient joué un rôle important dans sa décision. D'amants à amoureux, la peur s'était installée. Les choses étaient devenues compliquées. J'avais peur. Peur de la perdre. Peur qu'elle ne me perde. Tout me

faisait peur. L'amour par-dessus tout. Je l'aimais. La tragédie qui se dégageait de notre amour me saisissait. Musulman de Bosnie-Herzégovine, Kurde de Turquie. Notre amour prenait la forme de peuples opprimés.

Amantine est arrivée au Québec à la même époque que moi. Alors que dans sa Turquie natale les Kurdes étaient persécutés, sa famille a décidé de s'enfuir à l'aube des années 2000. Elle était l'enfant oubliée d'une famille de sept frères et sœurs. Elle se sentait comme un de ces chiens errants dans les quartiers mal famés d'Istanbul. Amantine avait un drôle de mal de vivre. Son sourire était exotique et mélancolique.

Les parents d'Amantine l'avaient obligée à se marier à un lointain cousin venu expressément au Québec en provenance d'un village kurde. Un an plus tard, elle a divorcé. Elle était l'enfant oubliée de la famille, mais aussi un fardeau. Une déception qui faisait écho d'Istanbul jusqu'à Montréal, en passant par Trois-Rivières. Amantine était effacée. Elle était surtout l'enfant oubliée de tout le monde, sauf de moi. Un chien errant à la recherche de sens. Elle était sœur de la mélancolie, enfant de la tragédie. Elle était à la recherche de sa mère patrie.

Afin de s'éloigner de ses parents, elle avait décidé d'aller faire sa dernière année d'études universitaires à Paris en Lettres et Arts. Elle espérait que Paris la guérirait de son mal de vivre. Elle espérait retrouver d'autres chiens errants avec qui se sentir moins seule me disait-elle. J'étais attristé par son départ, mais nous avions prévu que j'allais lui rendre visite sur le vieux continent au milieu de son séjour. Nous avions prévu nous laisser engoutir dans l'étroitesse des rues de Paris.

**

C'est la nuit, la lumière artificielle et l'obscurité s'endurent. La ville est crispée. La vie est crispée. Une lueur crépusculaire fait envier un jour nouveau. Il y a un arbre qui embellit la banalité du cadre de la fenêtre. L'arbre est triste et nu.

Une fleur traîne sur le plancher de la chambre. Je l'avais cueillie pour Amantine. Je lui cueillais une fleur par jour. Sentir les fleurs vivre et respirer, c'était pour moi sentir le souffle d'Amantine s'ébruiter dans les pièces où je passais. La fleur était depuis longtemps séchée et égrainée. Elle avait décidé de ne plus vivre. J'avais décidé de ne plus cueillir de fleurs. La lumière de la chandelle, presque morte elle aussi, faisait danser l'ombre des sentiments sur le mur de la chambre. Elle me sortait de la rêverie. Des souvenirs. La chandelle s'était éteinte avec le vent qui a soufflé l'incertitude. Elle a emporté avec elle la poésie du moment.

Amantine me rappelait Mostar chaque fois qu'elle me racontait Paris à mille lieues d'ici. Elle me racontait le présent, la psychose, la folie, les médicaments, la psychiatrie. Elle me parlait de Paris sous la paranoïa généralisée. Paris et ses migrants entassés. Les salles de spectacle pleines à craquer. Elle me parlait d'envie d'abandonner.

Depuis longtemps, j'avais un billet d'avion dans une main. Je regrettais le courage qui s'échappait de l'autre. Pour me désennuyer et oublier, je tendais l'oreille à Barbara qui me chantait en boucle « Dis, quand reviendras-tu ? », alors que je ne l'avais jamais quittée.

Barbara était une de ses chanteuses préférées. Elle me l'avait fait découvrir dans toute sa mélancolie. J'avais peur. Peur de ne plus revoir Amantine. Cette peur s'était invitée à son départ. J'avais peur que le Paris pittoresque ne l'ait engloutie, comme il avait englouti Dalida : désespérée, elle aussi, par toutes ses amours déchues. J'avais peur qu'elle n'ait laissé une trace rougeâtre dans l'anonymat le plus total comme les communards égorgés de 1848, ou les pères assassinés de

Srebrenica de 1995. J'avais peur que Nietzsche ait finalement raison sur la vie. Qu'elle ne soit qu'un éternel recommencement. Éternel recommencement d'une fin. J'avais peur pour elle. J'avais peur pour moi. J'avais peur que mes lettres ne trouvent plus d'interlocuteur, qu'elles ne puissent plus sécher ses larmes qui la noyaient et qui traversaient l'océan pour venir inonder mes nuits.

« Quand reviendras-tu ? »

« ... »

*
**

Le vent fouette les vieux arbres courbés. Leurs cris retentissent, faisant de la nuit une route incertaine pour les rares hirondelles qui osent s'aventurer dans la pénombre automnale, au lieu de rentrer dans leurs foyers et regarder les programmes saisonniers. Ces hirondelles, de par leur hésitation, me rappellent les mères courageuses allant chercher du pain au magasin du coin pour nourrir leurs enfants en plein conflit armé. Ces mères qui font mine de danser pour éviter les tirs dirigés vers elles, pour ne pas inquiéter leur progéniture. Qui défient la mort avec le sourire aux lèvres.

Les feuilles séchées craquent de vieillesse, le vent les emporte au gré du temps. Le cadran indique minuit. J'attends le retour d'Amantine. J'attends qu'une pulsion de vie l'extirpe de cet « abus du Beau » comme elle me l'avait dit une fois :

« C'est beau Paris, beaucoup trop même. »

« Sans doute ! »

« Les humains ont l'air encore plus tristes dans ce décor d'œuvre d'art. »

« L'œuvre est art. L'amour est mort. Je l'ai appris à Mostar quand ils ont enlevé mon père. »

« C'est laid Paris, parce que c'est beau, même quand on est seul sur les bords de la Seine ; c'est beau même quand on pleure dans une ruelle de Montmartre, c'est beau même quand on se meurt Place de la Bastille. »

« Ne pleure pas, ne te meurs pas. C'est vrai que Paris c'est beau. »

*
**

Je vois une ombre uniforme, immonde.

La mienne.

Je vois une réflexion fuyante, polymorphe.

La mienne.

Je vois un sourire égaré, amorphe.

Le sien ?

Je vois une certitude abandonnée. Je la vois elle, jeune et jolie. L'abus du beau, de la folie.

Elle, comme ma mère : mourante, en vie.

Amantine m'appelle sur mon portable.

En décrochant, j'entends sa voix tremblante, ses sanglots.

Derrière cet écran de cellulaire, je ne peux rien pour elle. Derrière cet écran, il y a tout ce qui nous sépare. Il y a quelque chose qui se meurt avec lenteur, qui se noie dans le Bosphore.

Il y a moi, qui veux lui dire comment c'est beau vivre.

« La vie c'est beau ! »

« Bye »

Je l'entends raccrocher le téléphone. Mon silence est interrompu par les sanglots.

**

Le visage figé dans le temps, je peux lire la mélancolie, la fin. Je crois. Je ne sais pas. Dans le visage d'Amantine, je peux lire l'œuvre, l'art, l'amour, la mort. C'est peut-être ça Paris ? La peur. La tragédie qui frappe à sa porte du II^e arrondissement. Le désespoir qui sonne à ma porte de Villera y à l'autre bout de l'océan. C'est peut-être ça la vie. Qu'est-ce que j'en sais :

« Le sais-tu, toi ? »

« Quoi ? »

« La vie ? »

« Non. »

« L'amour alors ? »

« Quoi l'amour ? »

« Le sais-tu, l'amour ? »

« Peut-être... »

« Comment ça peut-être ? »

« Bye ! »

Sèche, injuste, elle raccroche encore le téléphone. Amantine pèse toujours ses mots, mais les mots sont plus lourds qu'elle. Ils ont un sens, une envie. Ils manifestent un désir, un cri. Je chante dans le mutisme : *Les mots d'amour c'est comme les fleurs, ça ne se cueille qu'une fois / je t'aime un peu, de tout mon cœur / je m'effeuille entre tes doigts*⁶⁷.

Les fleurs meurent au chuchotement des saisons, les mots s'effacent avec les blessures, la déraison.

« Amantine, je suis blessé. »

« Raconte. »

« Mon cœur est malade, il est tombé de haut. »

« Qui l'a emporté dans les cieux ? »

« Je te le raconterai peut-être un jour dans un livre. »

« Pourquoi pas maintenant ? »

« C'est compliqué. »

« Bye ! »

Elle raccroche toujours. Novembre est injuste.

*
**

⁶⁷ Léo Ferré, *La fleur de l'âge*.

C'est le matin, la lumière insistante fige les millions d'insomnies dans le cycle de la vie. Le soleil flatte les visages mortifiés, la mélancolie souffle un vent glacial. L'arbre de la fenêtre a vieilli de cent ans en une nuit. J'essaye de redonner vie à cet environnement soudainement inanimé qui reflète ma fatigue, mon désespoir, mon enfance.

J'attends.

J'écoute le silence de novembre.

Je pleure.

La tête ailleurs, l'esprit tente de retrouver son chemin. Il avance à pas lents, agonisant, dans ce brouillard. À son habitude, Amantine a laissé le jour s'occuper de ma solitude. Le vent me crier l'incertitude. Je lui en veux. Je gueule ma douleur.

J'appuie violemment ma tête contre le mur. Il me répond :

« Ce sont peut-être les voisins, remarque. Les murs ne parlent pas. »

« Les voisins non plus ! »

Je ne sais plus trop avec qui je dialogue.

La détresse m'a saisi.

Amantine m'a laissé dans ce monde, seul, dans le silence, sans rien dire, sans jamais me rassurer un seul instant. Peut-être l'a-t-elle fait une fois :

« Je ne vais pas bien. Je n'ai plus envie de vivre. Je ne ressens plus rien. J'ai dit au revoir à ma mère. Je suis triste. Elle est inquiète. Je suis en route, Amantine. »

« Il ne faut pas. »

Cela a suffi : « Il ne faut pas ». Personne ne me l'avait dit avant elle.

Personne ne le savait non plus. Il ne fallait pas qu'ils sachent. Elle l'avait dit froidement, mais elle l'avait dit.

Les minutes s'égrènent, les fleurs prennent les allures de cadavres brûlés dans cette bouteille où je les ai déposées après les avoir dépossédées de la terre. C'est si facile de proscrire une fin.

J'appréhende.

J'essaye d'avoir le goût de vivre pour le transmettre à Amantine.

J'attends.

Je regarde mon reflet dans le miroir.

Il ne dit rien.

Il est figé.

Il attend aussi.

Mon portable sonne. Un visage apparaît. J'ai cru voir le mien, mais c'était le sien. Le visage d'Amantine est enflé par la fatigue, sanglotant, énervé, subjugué. Il est ailleurs.

« Salut, me dit-elle. »

« Allo. Je lui réponds avec incertitude, envie, euphorie. »

« Ça va bien ? me demande-t-elle, comme si c'était une conversation de coutume. »

Elle avait l'habitude d'éviter les questions et l'honnêteté. Moi aussi. Je ne lui réponds pas. Je la regarde à nouveau pleurer, sangloter. À la dérive, elle espère quelque chose de moi. Quelque chose que je ne peux lui offrir à des milliers des kilomètres de ses lèvres, de son cœur, de ses envies. Je regarde ses larmes danser avec son visage. Je tente de les essuyer comme si cela allait changer quelque chose, mais un écran et un monde nous séparent.

Elle ne voit pas que je suis impuissant. Elle ne sait pas. Elle est loin. Et même si elle était à côté de moi, elle n'en saurait pas plus. Elle est ailleurs, comme mon enfance. Prise entre l'espoir que quelque chose se passe et le désespoir qu'entraîne l'immobilisme de l'espace et du temps dans ce genre de situation. Paris ne l'a pas libérée. Elle est restée un chien errant. À Paris, à Istanbul, à Montréal ou à Trois-Rivières, elle restera toujours ce chien à qui il manque une voix pour exprimer ce qu'il ressent. Je manque de prose pour la rassurer. Elle écoute mon silence, j'écoute son cœur synchroniser son cri à celui des arbres. J'aimerais l'embrasser, la bercer. Lui faire l'amour pour chasser ce qui s'est encastré en elle. Ce qui la pousse au désespoir. J'aimerais qu'elle m'inflige de sa douleur, comme un séropositif enlève à sa victime toute sa couleur.

L'appel a duré sept minutes. Je l'ai regardée, elle n'a rien dit. Avant de raccrocher, elle m'a fait signe de la main pour me dire au revoir. Mais elle n'a pas précisé si nous allions nous revoir à Paris ou rester comme deux cadavres suspendus au-dessus de l'océan.

Je me lève enfin. Le visage engourdi par la tristesse. Un mélange toxique d'émotions m'arrache la gorge. Depuis le départ d'Amantine, chaque échange avec elle m'impose un sevrage. Je me traîne jusqu'à la bibliothèque où sont disposés mes antidépresseurs et médicaments de toute sorte. Aussi bien euthanasier les émotions.

Je me demande si l'amour a quoi que ce soit à voir dans cette autodestruction. Si ce n'est pas l'amour, c'est quoi alors ? La recherche de l'acte héroïque peut-elle motiver un malade à vouloir sauver une flamme sur son voilier emporté par l'éternité de la tragédie, alors qu'il ne sait même pas nager ? L'acte héroïque sans l'acte amoureux qui l'accompagne ne laisse-t-il qu'un goût amer, comme cette médication que j'ingurgite ? N'est-il pas inodore, incolore, invisible aux yeux du cœur ? L'acte amoureux entreposé dans la banalité la plus totale. Poussiéreux dans l'anonymat le plus ennuyeux. N'est-ce pas le mirage, l'illusion qui sont les principaux vecteurs des palpitations cardiaques que je ressens en la présence d'Amantine ? Ne suis-je pas malade et illusionné ?

Ce questionnement incessant m'avait étourdi et j'étais en retard au travail. La nuit avait été longue et agitée. Je ne sais pas si j'ai dormi. Le temps s'était figé, comme le visage d'un mourant lorsque l'accident cardio-vasculaire frappe de plein fouet. Ma vie est un accident cardio-vasculaire, toujours figée dans le temps et perdue dans l'espace. Rien ne semble bouger. Rien ne semble se passer.

Pour une raison qui m'est encore à ce jour inconnue, la matinée était devenue étrangement frivole et excitante. Il y avait quelque chose de gênant dans ce relâchement. Faisant abstraction de tout ce qui s'était passé, je n'avais qu'une envie. L'évidence de cette envie était l'érection qui ne voulait pas partir. Elle était accrochée là comme une pauvre toxicomane accrochée à la méthamphétamine, attendant que je lui donne le nécessaire pour jouir.

Le coup de grâce, l'humiliation ultime, la perversité narcissique d'un esprit malade, le dégoût de soi représentés dans cette libération de monoxyde d'azote commune à tous les hommes ou presque. Comment une telle situation pouvait-elle me faire bander ? Ou plutôt, comment pouvais-je bander dans une telle situation ? Amantine n'avait rien de bandant.

Je me suis questionné sur l'amour que je portais à Amantine. La seule chose que je connaissais de l'amour me venait des livres. Ces livres disent qu'il faut aimer jusqu'à ce que le cœur en soit malade. Mon cœur était malade. Il était devenu prisonnier des envies d'Amantine dès que j'ai traversé la distance qui me séparait d'elle lors de ce 5 à 7 universitaire. À ce moment, j'avais été condamné par ses lèvres en cœur, sa chevelure noir charbon, sa voix douce, sa confiance en moi.

**

C'était l'après-midi, le travail m'attendait, mais je lui ai posé un lapin. Le ciel était d'un bleu joyeux, mais froid. Sur les ruines de ma vie, les sourires perdus s'empilaient comme les cadavres dans les camps de concentration. Les rires m'affligeaient, laissaient une cicatrice sur mon cœur. En entrant dans le métro, j'ai pensé aux trains de 1939-1945. J'ai aussi pensé à Srebrenica, au Rwanda et à tous les génocides, tous les cœurs fondus dans ces fours ou transpercés par ces machettes, par ces mitrailleuses. Je me suis demandé comment ma mère avait vécu l'attente de son mari, emporté par l'armée serbe et exécuté de sang-froid en 1992. Trois mois elle avait attendu, avant d'aller identifier son corps en décomposition. Elle avait réussi à l'identifier grâce aux vêtements qu'il portait.

Peut-être que mon cœur a commencé à se décomposer bien avant que je ne rencontre Amantine. Peut-être que mon cœur a commencé à se décomposer en même temps que le corps de mon père. Peut-être que mon cœur était malade d'autre chose que de l'amour que je portais à Amantine. Peut-être que je voulais sauver Amantine parce que je n'ai pas réussi à sauver mon père, ni ma mère.

Mon père est mort, d'une balle ou de plusieurs, on ne me l'a jamais dit. J'imagine que ce n'est pas le genre de détails qui aident au deuil. On ne meurt qu'une fois après tout. Ma mère est morte, d'une autre mort. La mort du cœur qui ne bat plus, qui ne fait que suivre son instinct maternel. Cette mort est tragique. Ma mère est devenue une veuve noire traînant son sort et ses deux enfants sur un dos meurtri par les blessures de guerre. Des blessures qui ne sont pas visibles à l'œil nu. La mort dont elle est victime est peut-être la seule qui fait mal.

*
**

Je sors du métro, un enfant me sourit avec allégresse, son sourire contraste avec l'ambiance crispée d'un après-midi automnal déprimé et déprimant. L'enfant n'a plus rien à voir avec les trains, les mitrailleuses et les machettes. Il tient tendrement la main de sa mère. Il a les cheveux bouclés, blonds aux éclats comme les champs de blé des pays dorés. Il est le seul être vivant dans cette course effrénée du quotidien. Il ne se soucie pas du temps. Comme moi, je ne me souciais pas du temps quand papa est disparu. Une semaine, trois mois, vingt-quatre ans, quelle différence ? J'ai déjà été cet enfant blond, éclatant, souriant. J'ai aussi tenu la main d'une mère heureuse, radieuse, peut-être angoissée, mais vivante.

Mon esprit était agité. Entre la souffrance d'Amantine, les génocides et ma mère, il n'y avait qu'un clignement d'yeux. Mes pas se succédaient et avec eux mes souvenirs.

Je me suis arrêté un instant pour prendre du repos. J'ai tiré de mon sac à dos une lettre qu'Amantine m'avait envoyée quelques semaines plus tôt :

Octobre 2015

Cher Adis,

Je ne t'ai pas écrit depuis longtemps. Vois-tu, j'étais morte. Chaque matin, je me réveillais comme l'on ferme les yeux le soir avant de s'endormir. Mes journées n'étaient que de longs cauchemars confus et répétitifs – des mauvais rêves dont on oublie tous les détails, mais qui laissent une lourdeur dans la poitrine, un tourbillon dans la tête, un goût de sang dans la bouche. Et mon réveille-matin m'assassinait à répétition lorsqu'il se mettait à crier le jour. En me levant, j'avais beau gratter mes yeux encore et encore, Paris restait toujours flou et gris – même quand le soleil arrivait finalement à dissiper la brume d'automne. Le temps se figeait. L'univers s'était replié sur lui-même et m'écrasait jusqu'à ce que je ne puisse plus bouger. Vois-tu comment j'étais morte...

Tu m'avais dit, dans une de tes dernières lettres, que le pont des Arts pouvait guérir les cœurs brisés si l'on y traversait la Seine d'une rive à l'autre. Je ne crois pas aux superstitions. Aussi, j'avais traversé ce pont une soixantaine de fois en me rendant à l'école et j'avais toujours le cœur aussi lourd. J'en avais donc conclu que ça ne pouvait pas fonctionner. C'est un mythe. Fuck ce pont ! Mais, si je ne crois pas aux superstitions, je crois au destin. Le destin, il s'est réveillé hier. Tout à coup, c'était le moment. Ça y était. J'ai pris tout ce qui me rappelait cet amour noyé dans la coutume nauséabonde de nos peuples maudits. J'ai retrouvé le Coran qu'il portait toujours sur lui, qu'il m'avait offert lorsque nous nous sommes mariés. Je l'ai déchiré. Que Dieu, s'il existe, me pardonne cette offense.

Je suis partie. J'ai marché jusqu'à la Seine pour balancer à l'eau ces souvenirs. Mais arrivée au pont – le plus près de chez moi – quelque chose me retenait : le bruit trop fort des voitures peut-être. Après un moment d'immobilisme, j'ai poursuivi ma marche jusqu'au pont des Arts. Je me suis arrêtée au milieu d'une horde de touristes à vélos. J'en ai profité pour relire un passage du Coran. J'ai remarqué que le lampadaire à mes côtés était allumé : la trappe qui donnait accès au panneau électrique n'avait pas été fermée. J'y ai laissé tomber le Coran... Mon amour indésirable est maintenant au cœur de ce quatrième réverbère qui éclaire le pont des Arts.

Puis, je termine de traverser la Seine. Je mets le pied sur la rive gauche. Je respire. Mes poumons se gonflent d'air. Je deviens aussi légère qu'un ballon. Je marche dans Paris sans effort, transportée par une énergie nouvelle. Paris est jaune éclatant. Paris est en fête. Je ris et je pleure à la fois.

Je respire toujours aussi profondément, sans ce poids qui m'a opprimée pendant plus d'un an. J'aime. J'aime tous ceux dont je croise le regard. Je n'aime plus comme une veuve en noir, courbée par le deuil qu'elle porte, épuisée par les souvenirs qu'elle traîne.

Non cette fois, j'aime comme l'on danse ivre de bonheur et de bière blonde à deux heures du matin. Il est possible de guérir un cœur malade d'amour, sans passer une interminable demi-heure sans aimer !

À bientôt.

Amantine –xxx–



Assis au pied du quai de l'Horloge dans le Vieux-Montréal, rabougri par le froid qui souffle sur l'automne qui à son tour tend la main à l'hiver, je termine la lecture de sa lettre, replie les pages et dépose l'enveloppe dans mon sac à dos avant d'être poussé par le vent et les flocons de neige qui s'intensifient, vers le métro le plus proche. Les wagons étaient bondés, c'était l'heure du souper. Je rentrais à la maison. La sueur dégoulinait le long de ces corps entassés dans ces trains qui les transportaient d'une angoisse à l'autre. Prochaine station l'Angoisse Berri-UQÀM pouvait-on entendre. Ça sentait le désespoir. Même le sous-terrain et la proximité imposée par le transport en commun n'arrivaient pas à nous rapprocher. Je regardais une vieille dame assise à ma gauche qui grognait après quelque chose. Une vieille dame au visage éclairé par la bonté, grognant comme une chienne après ce qui lui restait de vie, c'était peut-être ça l'irréversible fin du monde. Son insatisfaction était palpable. Peut-être qu'elle aussi, ces trains remplis lui rappelleraient 1939-1945. Prochaine station la fin du monde pouvait-on entendre. La vieille dame au visage angélique sortit à cette station. Tout est contradiction dans ce monde. J'étais plongé dans mes réflexions qui n'aboutissaient à rien. Je regardais autour de moi, essayant, sans succès, d'animer et de donner vie à tous ces visages fatigués. Prochaine station...

Je sortis du métro, marchai les sept cent cinquante mètres qui me séparaient de mon appartement et replongeai dans un monde traumatique. Les murs étaient devenus le symbole de sa souffrance. J'espérais des nouvelles, un message, quelque chose qui me dirait qu'elle allait bien.

Rien !

Je passai la soirée à souhaiter que le téléphone sonne, qu'un message apparaisse sur mon écran de portable, tout en oubliant volontairement le décalage horaire.

Toujours rien !

Je devais appeler mon employeur, lui raconter une histoire afin de lui expliquer pourquoi je ne m'étais pas présenté au travail. Je lui ai finalement écrit un courriel, expliquant ma fatigue et demandant une semaine de congé à mes frais pour me ressourcer auprès de ma famille avant de partir rejoindre Amantine à Paris.

Le lendemain Amantine m'a appelé :

« J'ai hâte que tu sois là. Que nous allions au théâtre et à l'opéra ; marchions le long de la Seine ; regardions les étoiles du toit de mon appartement ; visitons des musées. J'ai hâte de te voir et que tu vois tout ça. »

« Nous pourrions aller voir les Catacombes, la statue de Dalida ; boire des cafés sur les terrasses du XI^e arrondissement ; aller voir le cirque des gitans. »

Mon excitation était palpable. J'étais pris par sa naïveté qui se manifestait chaque fois que je lui faisais une promesse. S'ajoutait à ça la confiance qu'elle avait en moi. Qu'elle n'a probablement jamais eue en personne.

**

Un jour nouveau arriva. Je fis mes bagages, ramassai mes vêtements, toutes mes affaires et pris la route pour me rapprocher de ma famille, à Trois-Rivières. Dans l'après-midi, Amantine et

moi devions parler. L'excitation du moment m'avait confusément enthousiasmé. J'oubliais la torture à laquelle ses larmes, sa voix et sa souffrance m'avaient exposé depuis son départ. La seule chose qui comptait, c'était de lui parler, c'était de préparer ce voyage. Être près d'elle, afin de pouvoir sentir son cœur battre sur ma poitrine et réanimer l'espoir enfoui. Ramener ce chien errant sur le chemin de notre amour. Je m'étais même complètement rasé la barbe pour la faire rire.

Comme prévu, elle a ri. Trois heures durant, nous avons parlé de tout. Naïvement, nous avons planifié les activités, tout en échangeant sur l'existentialisme de Sartre ou l'absurdité de l'art contemporain ; la difficulté de distinguer les tableaux érotiques des tableaux sensuels et romantiques. Elle voyait très bien la subtilité qui caractérisait chacun, mais ne pouvait dire lequel était lequel. Nous nous accordions sur la lourdeur de l'œuvre de Kafka. Nous sommes même arrivés à la conclusion qu'il n'aurait jamais dû écrire un seul livre. Il est un supplice pour l'âme. Je parlais de Camus, elle me parlait de Goethe. Elle me parlait d'art communiste, moi de valeur marchande et d'anarchisme. Nous finissions par parler des réfugiés et formulions une théorie néo-gramscienne qui se situait entre l'humour et la tristesse que représente la réalité caricaturale de la conjoncture politique migratoire européenne de l'heure. Trois heures d'échanges. Trois heures de plaisir. Trois heures qui ont réussi à me rassurer et à faire oublier les six derniers mois. Nous avons conclu sur des rires. Jamais, je n'avais été aussi heureux d'être à sa merci.

**

Le cœur léger, la soirée calme et fraîche. La neige avait fondu. Il était possible de distinguer un sourire dans le ciel étoilé. C'était peut-être le sien. La lune avait des airs de douceur maternelle. C'était peut-être elle. La poitrine tambourinante, j'étais heureux pour la première fois depuis l'éternité. Ma famille me paraissait flamboyante. Mes deux cousins, ma cousine, ma mère, mon

frère et moi nous nous rassemblions, traditionnellement, le vendredi soir chez ma tante. Des rires retentissent de cette grande maison dans laquelle nous sommes installés comme à l'époque. Les enfants, couchés un peu partout sur le sol du salon, échangeant sur tout et rien, riant de vieux souvenirs, s'amusant du présent, se moquant de la ringardise de leurs mères. Les deux mères parlent du passé avec la nostalgie agrippée à la gorge. Indifféremment, se rappellent comment la guerre avait détruit des vies, enlevé des amis et ébranlé notre famille.

Je les écoutais parler avec calme et assurance, comme si elles parlaient de choses normales. Elles discutaient du voisin abattu, du père assassiné, des centaines de morts qu'elles avaient connus jadis. Malgré tout, elles étaient rieuses et heureuses. Nous étions unis, c'est probablement ce qui importait aux yeux de ces deux sœurs ayant caressé une tragédie commune.

Ces histoires, d'une banalité tragique à mes yeux, étaient entrecoupées d'anecdotes moins sanglantes. Ma tante raconta comment elle avait serré la main de Tito lorsqu'elle était jeune. Ma mère poursuivit avec les histoires de la famille paternelle à Višegrad, dans le nord du pays. Elle raconta comment tous les conducteurs de train reconnaissaient la famille et nous saluaient comme si nous étions une de ces grandes familles royales. Ce respect que manifestaient les cheminots à notre égard puise son explication dans le fait que notre père travaillait pour la compagnie ferroviaire. Ce n'était qu'un respect amical, mutuel. C'était un truc de collègues. Rien de plus normal.

Maman aimait raconter cela comme les années glorieuses d'une famille heureuse : la sienne. À toutes ces histoires s'ajoutaient les regrets de l'époque titiste, celle qui leur avait donné un emploi. Celle qui leur avait donné à manger. Celle durant laquelle le rouge avait un sens. Le rouge

était communiste. Il n'était pas encore le symbole capitaliste embouteillé. Il n'était pas encore Coca-Cola.

Pour moi, cette soirée était mémorable. J'étais plongé dans une sorte de rêverie qui me rappelait la joie d'être enfant. D'écouter ces mères qui, quelques minutes plus tôt, étaient les deux êtres humains les plus ringards, raconter une histoire qui était la leur, qui était la nôtre. Tout d'un coup, elles avaient un sens elles aussi. Elles étaient deux personnages de l'histoire moderne. Victimes de la guerre. Victimes du sort des Balkans. Victimes de l'Histoire.

Et puis la chute. Le téléphone manqué. Un message étrangement mystérieux et suspect :

« Bonne nuit, Adis. Je t'aime –xxxx– »

Amantine m'aime ? Que veut-elle dire par là ? Aimer, comme : je veux être à toi, je veux que tu sois à moi ? Je veux m'enchaîner à un arbre avec toi pour sauver la planète ?

Pourquoi maintenant ? Pourquoi elle, qui ne doit jamais avoir dit à un autre humain « Je t'aime » ? Mon cœur se froissa. Il eut un sursaut. Il reçut un choc. Comme si on voulait le réanimer à coups de défibrillateur, alors qu'il n'avait jamais été aussi vivant. Ce « Je t'aime » était la chose la plus insupportable que j'ai eue à vivre. Il était vicieux. Il était impardonnable, improbable. Avec ce message, j'ai perdu tout contact avec la réalité.

Ma mère, ma tante, mes cousins, ma cousine, mon frère, n'avaient plus aucune importance. J'étais troublé. Ça ne pouvait être de la joie. La joie ne rend pas fou. Elle ne fait pas mal au cœur. L'amour ? Impossible. Elle en était incapable. Quoi alors ? Elle s'est sûrement trompée de destinataire ou de mots. Je lui réponds :

« Je t'aime aussi, dors bien ! Avec un naturel marital. Comme si nous étions époux depuis trois siècles et demi. »

Le téléphone sonne à nouveau, c'est Amantine. Que me veut-elle ? Il est trois heures du matin à Paris. Par peur je ne réponds pas. Un appel manqué, je sue, je n'en peux plus. Le téléphone sonne encore. C'est toujours elle. Je me lève, faisant semblant d'aller aux toilettes et me dirige dans la chambre vide de ma cousine, alors que toute la famille reste dans le salon à parler fort les uns par-dessus les autres comme c'est la coutume dans les Balkans.

« Allo Adis. »

« Allo Amantine ? »

« ... »

Au bout du fil, s'installa un long silence. Au bout du fil, il n'y avait plus de souffle. Il y avait le corps inanimé d'Amantine gisant au sol. Je pouvais le sentir par la froideur qui s'empara de mon corps.

III

Rien n'existait pour moi dans la mesure où cela se rapportait à toi ; rien dans mon existence n'avait de sens si cela n'avait pas de lien avec toi.

Stefan Zweig, *Lettre d'une inconnue*

Mon cœur est un colibri, il bat des ailes à une vitesse fulgurante. Son déploiement ne peut, à lui seul, me transporter jusqu'au corps inanimé d'Amantine. Je m'essouffle. J'entends une respiration profonde. J'entends aussi un sanglot se donner la mort, au loin, il s'essouffle aussi. Amantine ne respire plus. Je sais ce qu'est la mort. Amantine est morte. La détresse s'installe en moi. Les tremblements me font perdre la motricité. J'échappe mon cellulaire, il éclate par terre. Je tremble, je pleure, je me cogne la tête dans le vide. Je me tue pour retenir mes cris.

Mes sanglots s'intensifient. Mes larmes pleuvent sur le cadavre du cellulaire. Je panique. Le silence est remplacé par une voix calme. Seul moi peux l'entendre dans ma tête. Une voix un peu confuse, fatiguée, mais rassurante et maternelle.

« Ça va bien aller Adis. On va se voir bientôt. Il ne faut pas que tu t'inquiètes. »

Cette phrase, qu'elle m'a dite des milliers de fois, caresse mon esprit au gré de ma respiration crispée et noue mes tripes. La panique. Cette phrase, j'aurai aimé que mon père me la dise avant d'être emporté par les fascistes. J'aurais aussi aimé nager l'océan, en quelques pages,

pour serrer Amantine dans mes bras avant que son âme ne s'échappe de son corps. L'embrasser pour qu'elle revive, trois chapitres plus tard, comme dans les contes de princesses. Mais la vie n'est pas un conte et j'avais au bout du fil une femme de qui j'étais peut-être amoureux, qui me rappelait ma mère, mais qui n'était pas une princesse. Une femme dont le silence s'est accroché aux lèvres pour l'éternité.

Elle ne m'a plus répondu cette soirée-là, ni jamais par ailleurs. Je suis retourné auprès de ma famille, l'inquiétude au visage. Je n'ai plus dit un mot de la soirée. Les autres parlaient. Dans ma tête le silence s'était installé. Ses lèvres froides s'étaient confondues avec les miennes. Son silence était devenu mien. J'étais ailleurs, peut-être encore perdu dans mes souvenirs d'enfance. J'étais sur une autre planète. J'étais peut-être mort aussi. Enterré à côté de mon père en attendant qu'Amantine arrive.

Ma mère, mon frère et moi avons fini par rentrer à la maison. Tous étaient heureux. Moi-même, j'étais habité par un étrange sentiment de satisfaction, comme si tout ça n'était qu'un rêve. Je ne réalisais pas ce qui venait de se produire. Je me sentais débarrassé d'un fardeau quelconque. Peut-être débarrassé d'Amantine. Le surréalisme de la situation m'avait mis dans un état second. Arrivé à la maison, j'ai passé la nuit rivé à mon portable. Rien ne s'est passé. Pour la première fois, j'ai trouvé ça normal.

Deux heures de sommeil plus tard, l'odeur de larmes séchées, l'arrière-goût de la mort et la confusion ont guidé mes pas vers mon réveil. Je me sentais comme une vieille âme emprisonnée dans un corps meurtri par la vie. Je me sentais comme l'enfant qui n'a pas eu de nouvelles de son père depuis trois mois. À partir de ce moment, mes idées noires se sont intensifiées. Je leur ai tendu la main espérant que c'était aussi facile d'être emporté par la mort. Les souvenirs de guerre ont

refait surface. Je ne savais pas quoi en faire. J'avais les idées noires, mais aussi l'esprit embrouillé. Comment cela pouvait-il en être autrement ? Je combattais mes idées sombres par des souvenirs d'enfance. Sauf que, lorsqu'on a une enfance comme la mienne, on ne peut être certain d'en sortir moins écorché. Je me suis tout de même replongé dans cette nostalgie comme pour arrêter le temps et j'ai relu un poème que j'avais écrit quelques semaines plus tôt :

*
**

Mille neuf cent quatre-vingt-huit

La Yougoslavie brûle

Le nationalisme identitaire bat son plein.

Huit ans que Josip Broz Tito est mort

Que la Yougoslavie est morte

Quatre ans que les premiers Jeux olympiques d'hiver ont eu lieu à Sarajevo

Quarante-trois ans que la Seconde Guerre mondiale a pris fin

Un an avant la chute du mur de Berlin

Deux ans avant que la Coupe du Monde de football ne se mette en branle en Italie

et qu'elle ne soit remportée par l'Allemagne

Treize ans avant les attentats contre le World Trade Center de New York

Vingt-sept ans avant les attentats en plein cœur de Paris

Sept octobre mille neuf cent quatre-vingt-huit

Je suis né dans le sud de cette morte Yougoslavie où le rouge communiste

a laissé place au rouge Coca-Cola

À Mostar, plus précisément

Mostar, la belle

Mostar, la vieille

Mostar, mon amour

Mille neuf cent quatre-vingt-huit, l'année du coup de foudre originel

Où le monde a posé ses yeux sur moi pour la première fois

Mon cœur s'est mis à battre

au rythme des grenades tombant des arbres sucrés

Les yeux tournés vers l'univers, ou l'univers tourné vers les yeux

L'univers, cette petite infinité qu'on a divisée en planètes

Planète, ce petit mot qu'on a divisé en continents

Continent, ce petit groupement de pays qu'on a divisés en États

État, ce petit pays qu'on a divisé en villes

Ville, cette petite ville qu'est Mostar

Mostar, l'outrageuse

Mostar, la courageuse

Mostar, mon cœur, mon enfance

Mostar, où tout commence

Mostar, c'est le vieux pont

C'est la rive gauche et la rive droite

C'est le Christianisme qui regarde l'Islam d'un œil intrigué

C'est l'Islam qui pose, avec curiosité, ses yeux sur le Christianisme

Mostar, c'est la vieille ville copieusement européenne

C'est le choc des civilisations emprisonné dans les montagnes

Ces montagnes, d'une pâle banalité, mais porteuses d'une riche histoire sans script

Mostar, c'est l'Islam dévoilé, modéré, animé

C'est le libertinage à peine voilé

Ce sont les marchés dans la vieille ville

Ce sont les mosquées parfaitement cylindrées

C'est Istanbul, miniaturisée

Ce sont les centres d'achats au gré de la modernité

Mostar, c'est là que tout commence...

...c'est là que tout prend fin

Les adieux sont le mélodrame de notre existence

Joyeux comme des pigeons au printemps

Tristes comme des clowns abandonnés

Nous te quittons sans te dire au revoir

Coup de tonnerre dans mon âme

Quelque chose comme l'abandon

L'abandon de quelque chose d'immatériel

D'immense

Qui nous transcende

Qui nous unit

Toi et moi

Une fleur a fané, mon cœur s'est arrêté

Je ne t'ai plus revue

Je ne te reverrai peut-être plus

Une fleur a fleuri

Au pied de ces pétales abandonnés

Séchés

Par toi cultivés

Regret

Ô tendre regret

Ne te cache pas derrière l'éternité

Des fleurs mourantes

Il y aura toujours moyen de trouver un puits

Pour leur redonner vie

Le temps de mouiller

Ces milliards de lèvres asséchées

Amour

Un seul mot sous des millions de toits

Amour

Des millions de sens

On ne peut vivre sans toi

À force de crier mon amour aux cieux

J'ai perdu ma voix

À force de réciter la poésie

Dans une autre langue

J'ai perdu ta voie

Ta poésie c'est le sang neuf à ma plume

Bouillante de désir

Écumante d'envie

Ma poésie c'est Mostar

Le tombeau des grenadiers

Le gardien des cerisiers

Mostar le père assassiné

La mère éplorée

La fille abandonnée

Le fils déraciné

Mostar qui s'effeuille le temps d'une guerre

Mostar qui sent l'automne

Qui sent l'amer

Ta poésie c'est l'histoire au cœur de l'Europe

C'est le choc civilisationnel

Elle n'a rien de joli

Elle provoque des pleurs

À travers elle

Reprennent vie cent cinquante mille morts

Elle écorche les esprits bien pensants

Elle réécrit l'histoire

Jette un mauvais sort aux esprits offensants

Ma poésie c'est mon souvenir de toi

Les enfants qui s'endorment au son de tirs croisés

Ceux qui frissonnent à la brise du toucher maternel

Les bien-aimés

Nostalgie

Mère de toutes les misères

Deuil

Père sans repère

Mes lèvres sont restées accrochées aux tiennes

Comme un prisonnier

Clamant son innocence

Pendu aux barreaux de sa cellule

Ton baiser d'au revoir m'a condamné à souffrir

De ta prose

De ton absence

De ton regard bienveillant

Du goût sucré de tes lèvres

J'ai retrouvé

Cette soirée-là

La vallée des arbres déracinés

Le goût des cerisiers

Le goût de l'amour

Des grenadiers

Le goût de l'abandon

Des figuiers

*
**

Faire voyager mes souvenirs jusqu'à Mostar, c'était suivre le parfum des fruits sucrés. C'était traverser l'océan et retourner sur les ruines d'une mémoire marquée par les pires atrocités perpétrées par l'humain sur le sol européen depuis la Seconde Guerre mondiale. C'était s'accrocher aux figuiers, qui arborent une coupe afro et qui regorgent de joie, qui se laissent coiffer par le vent.

Le suicide d'Amantine m'avait curieusement rapproché de ma mère. Probablement parce que, maintenant, je pouvais partager avec elle la lourdeur des sentiments reliés à la dépossession d'un amour. Ma mère et moi n'avions plus que des souvenirs auxquels nous accrocher. Nous étions amoureux de deux dépouilles. Nos amours prenaient la forme d'avortons. Naturellement, je me suis tourné vers elle pour comprendre, tout en sachant qu'elle n'y comprendrait rien. Son incapacité à donner une vie meilleure à mon frère et moi la faisait toujours sombrer dans le misérabilisme. Elle culpabilisait sans comprendre que le simple fait de nous avoir gardés en vie était un exploit en soi. Alors comment pouvais-je justifier à cette mère culpabilisante, misérable, qui avait tout fait pour qu'on ne soit pas emportés par les affres de la guerre que, moi, j'en avais marre de vivre ? Que j'attendais la mort prochaine d'un amour imaginé pour me lancer aussi.

J'étais soulagé de procurer une liberté conditionnelle à mes pensées, même si elles me semblaient injustes et horriblement blessantes. Même si elles ne méritaient pas cet air frais. Même si elles méritaient d'être étouffées avant de naître.

Je me suis regardé dans le miroir sans me reconnaître. J'avais le visage affaissé, les yeux gonflés, la langue déshydratée. Pour la première fois, je voyais la mort dans mon visage, mais c'était celle de quelqu'un d'autre.

J'ai fini par rejoindre ma mère dans le salon, où elle attendait mon réveil avec une subtilité grotesque. Je ne pouvais lui en vouloir puisqu'elle était maladroite. Surtout inquiète.

« Bon matin mon chéri. Tu as bien dormi ? »

À son interrogatoire, j'offris la neutralité de mon visage dévasté. Elle n'avait pas besoin de mots, l'image lui suffisait depuis qu'elle a vu le corps meurtri et criblé de balles de papa. Elle savait que quelque chose n'allait pas, sans savoir quoi. Lorsqu'on a le vécu de ma mère, on développe un sens aigu pour détecter la tragédie dans les plis du front et la petitesse des yeux. Une mère qui a vu autant de morts, c'est comme une chienne dressée pour détecter les mines dans les champs. Ma mère était une chienne dressée qui pouvait détecter mon malheur à des kilomètres à la ronde.

Nous avons passé plusieurs heures à regarder dans le vide de la télévision qui donnait une drôle de trame sonore à cette ambiance mortuaire. Ma mère, habituée au mutisme par mon père, ne me posa aucune question. Je me suis levé, tout en m'excusant, comme si j'avais été l'invité de convives aux goûts distingués, et suis parti dans ma chambre camoufler ma douleur. C'est à cet instant que j'ai été frappé par l'étrangeté à laquelle m'invitait mon propre environnement, ma propre mère.

Ma mère m'a laissé sangloter dans mon lit. J'espérais qu'elle viendrait me soutirer à mes draps qui m'avaient attaché à une souffrance, qui, je croyais, ne passerait jamais.

J'ai essayé de m'étouffer avec mon oreiller, mais le courage m'a manqué. Ou c'était peut-être la force physique. Lorsqu'on est pris dans un tel désarroi, malgré la volonté d'en finir, la faiblesse du corps devient le plus grand obstacle au suicide. On finit même par croire que nous sommes en train de mourir à petit feu, ce qui devient assez satisfaisant pour arrêter de chercher à tout prix d'en finir dans l'immédiat. On se découvre une forme de complicité avec la mort. Une entente implicite.

Le corps d'Amantine fut rapatrié. Les funérailles furent organisées très rapidement, son corps fut enterré. Au salon funéraire, je me suis demandé pourquoi on mettait autant d'efforts dans la mise en scène de la mort. Pourquoi on s'attardait autant aux souvenirs et on développait un intérêt soudain pour la personne, alors que de son vivant on peinait à trouver un moment pour prendre le café avec elle. On aurait cru que tous avaient acheté leur air dévasté et surpris au même endroit. Il y a une hypocrisie reliée à la mort, surtout lorsqu'elle est volontaire.

De mon côté, j'étais quelque peu amusé par la situation. Non pas que la situation était amusante, mais je réagissais toujours aux drames de cette manière. C'était mon moyen de défense. Et de toute façon, je n'avais pas à partager ma peine avec les convives qui se rassemblaient devant un corps froid de la même manière qu'ils le font devant un buffet.

J'ai passé un moment avec la famille, qui m'aimait beaucoup et qui espérait qu'un jour j'épouse leur fille. Sa mère éplorée, son père d'une gentillesse et d'une douceur maternelle m'ont sorti de mon amusement. Ils m'ont couvé de bons mots. Je ne comprenais pas trop leur attitude. Je

me sentais coupable. Je croyais être en partie responsable de la mort de leur fille. Le simple fait de ne pas l'avoir sauvée me tuait.

En revanche, leur considération était la bienvenue. Je croyais même m'être habitué à sa mort pendant un instant. Alors que plus rien ne se passait, une soudaine envie de vomir s'empara de moi. Je courus vers les toilettes et quittai le salon funéraire pour ne plus y retourner les deux autres jours de cérémonie. Je ne suis même pas allé à l'enterrement. De retour à la maison, j'ai sorti une photo derrière laquelle je lui avais demandé d'écrire un brin de poésie. Sa mort prochaine était imprimée sur ce seul souvenir qu'il me restait d'elle :

« À tous ces corps auxquels on donne l'allure de la mort ; couchés dans leurs souffrances, à gémir en silence dans l'obscurité de la maladie... »

IV

Jamais la psychologie ne pourra dire sur la folie la vérité, puisque c'est la folie qui détient la vérité de la psychologie.

Michel Foucault, *Histoire de la folie à l'âge classique*

Quelques mois s'étaient effeuillés, la vie avait repris son cours normal, dans la mesure où la normalité est chose possible. J'ai pensé aux milliers d'histoires qui avaient jusqu'alors marqué mon existence.

J'avais commencé à voir un psychologue. Il projetait quelque chose de maternel, de doux et de réconfortant. Il avait une droiture, sans pour autant être rigide. Il venait manifestement d'une bonne famille, d'autant plus que son bureau était situé dans le quartier bourgeois de Westmount, la partie riche et anglophone de Montréal. Ceci étant dit, je ne pouvais lui reprocher son goût pour le prestige, puisqu'il semblait avoir une sensibilité particulière pour les causes sociales. Son badge, subtilement dissimulé sur son manteau, en était la manifestation la plus éloquente ; on pouvait y lire « Bienvenue aux réfugié-e-s ». C'est le privilège des bourgeois, ils ont le loisir de choisir l'origine de leur sensibilité. J'aurais pu penser qu'il avait fait exprès pour me mettre à l'aise, mais ça avait eu l'effet contraire. Peut-être que c'était le but ? Les psychologues passent leur temps à calculer alors qu'on leur parle, c'est pour ça qu'ils ont une relation si familière avec le mutisme. Dans tous les cas, ce petit symbole de solidarité a laissé une marque dans mon esprit.

Sa voix calme, son sourire qui donnait raison à mes réflexions, ses mains disposées d'une manière sublime, son approche analytique ; j'avais vite fait de saisir le personnage. Pour dire vrai, j'ai rapidement fini par avoir une absolue confiance en lui. J'ai cette mauvaise habitude de faire

confiance aux hommes ayant l'âge de mon père. D'une certaine manière, j'avais trouvé en lui le parfait partenaire avec qui jouer ce jeu, celui qui consiste à essayer de me comprendre, celui que ni ma mère, ni personne d'autre par ailleurs, n'avait réussi à engager avec moi. En lui, j'avais trouvé le parfait père pour combler cet immense vide, une heure par semaine. C'était mieux que rien.

*
**

Bonjour, M. le psychologue, je m'appelle Adis, j'ai perdu mon sourire il y a quelques années. Si jamais vous le retrouvez, veuillez s.v.p. me le rapporter. En attendant, je vous raconte mon histoire. On dit que la force de notre jeunesse est sa capacité à rêver.

Moi, parfois j'hésite à fermer les yeux, par peur d'être emporté par mes cauchemars. Mes rêves sont d'une lourdeur, M. le psychologue, que vous ne pouvez imaginer. Pourtant, on me dit jeune, cultivé et projetant une sincère joie de vivre. Le problème, c'est que la mort a imprégné ma vie dès ma naissance. Contradictoire façon de naître, n'est-ce pas ? Mon histoire avec la mort commence en 1992 ; c'est cette même année que j'ai perdu le sourire. Vous savez, c'est le moment où le printemps redonne vie aux fleurs, et où tous les enfants du monde jouent à l'extérieur avec leurs petits camarades. Ma famille et moi étions enfermés dans un centre. Vous savez pourquoi, M. le psychologue ? À cause de la guerre bien sûr.

Je vois que vous êtes bien informé. Je vous disais donc que nous étions entassés dans un centre comme des sardines. C'était la routine. Une sirène nous indiquait que quelque chose allait se passer. On ne pouvait savoir quoi. Des tirs ? Des bombardements ? Le père Noël ? Pas possible de savoir. On entendait la sirène, maman et papa nous entraînaient, mon frère et moi, au centre. Nous étions habitués. Même que nous ne retournions plus à la maison. Nous dormions au centre, nous

jouions au centre, nous mangions au centre, nous faisions tout au centre. Voyez-vous, M. le psychologue, c'était devenu quelque chose de très courant. Comme aller aux toilettes, comme dire à son enfant qu'on l'aime. La plupart du temps, rien ne se passait et on disait aux enfants qu'on les aimait. Pour les enfants, c'était une sorte de jeu, malgré les visages crispés des grandes personnes. Mais vous le savez comme moi, les grandes personnes ont perdu le sens du jeu.

Vous me direz qu'il est difficile de jouer en temps de guerre, mais permettez-moi, M. le psychologue, de vous dire que vous ne savez absolument pas de quoi vous parlez. Vous ne savez pas de quoi vous parlez, parce que vous avez oublié ce que c'est, être un enfant. Vous savez encore moins ce que c'est être un enfant en temps de guerre. Parce qu'en temps de guerre, c'est la seule façon de survivre. La vie est un jeu, M. le psychologue, la mort aussi. Je l'ai appris à l'âge de trois ans. Papa et maman n'avaient pas la peur dans l'âme parce qu'ils étaient effrayés par leur destinée. Ils étaient effrayés par celle de leurs enfants. Parce qu'ils voulaient que leurs enfants puissent continuer de jouer éternellement, malgré le contexte qui ne s'y prêtait pas. Je ne comprends toujours pas les parents qui souhaitent que leurs enfants survivent à une guerre, ils oublient forcément les souffrances qui en découlent.

Dans le centre, il n'y avait rien d'autre à faire, sauf écouter les vieilles dames évoquer, avec regret, la prospérité de l'époque titiste. M. le psychologue, vous conviendrez avec moi que les vieilles dames sont ce qu'il y a de plus nostalgique dans ce monde, surtout les vieilles dames slaves, parce qu'elles savent que, même si le fascisme ne les emporte pas, la mort se trouvera fort probablement au bout d'un prochain boulevard qu'elles emprunteront. La mort se trouvait de toute façon au bout de chaque boulevard de Mostar à cette époque-là, sans égard à l'âge.

Pendant ce temps, les hommes jouaient parfaitement leur rôle d'homme, c'est-à-dire qu'ils gardaient un air sérieux. C'est pour cette raison que je déteste les hommes, ils restent stoïques avant de mourir, leur visage se refroidit et reste figé dans le temps. Il n'y a qu'à regarder le visage d'un homme mourant pour comprendre la gravité d'une époque. De leur côté, les jeunes mamans berçaient leurs enfants, inquiètes, mais toujours réconfortantes et douces. Elles aussi jouaient probablement un rôle.

En cette journée de printemps 1992, ce n'était pas une sirène comme les autres, M. le psychologue. Celle-ci annonçait l'acte premier de la tragédie que ma vie allait devenir. L'écho des bottes et des armes qui claquaient sur les ceintures métalliques des soldats de l'armée serbe était la trame sonore de ce premier acte. Cet écho donnait le ton à la suite tragique de ma vie. Les soldats étaient débarqués avec leur air grave, de sorte qu'il était difficile de distinguer les victimes des bourreaux. Ils jouaient aussi leur rôle social à la perfection, M. le psychologue. La seule chose que je regrette peut-être de cette journée, c'est que mon papa n'ait pas souri une seule fois avant qu'ils ne l'amènent avec eux, de sorte que le dernier souvenir que j'ai de cet homme, c'est son visage qui affichait la même gravité que celle de ceux qui allaient l'exécuter un peu plus tard dans les montagnes. À quoi bon se laisser mourir quand cela ne provoque même pas une libération en soi ?

Vous n'avez donc pas eu la chance de connaître votre père, me direz-vous. Bien sûr que j'ai eu la chance de le connaître. Il était pareil à son bourreau, l'air grave et la fierté accrochée à la poitrine, de sorte qu'il n'a pas su dire au revoir à ses enfants quand il aurait dû, ni même envoyer un baiser d'adieu à son épouse terrifiée, mais toujours réconfortante, douce et résiliente. Il n'a pas su rendre son dernier acte sur terre romantique.

Est-ce que je lui en veux à mon père ? Comment en vouloir à un mort ! J'en veux aux hommes d'avoir inventé la guerre. J'en veux au nationalisme identitaire qui a détruit la vie de tant d'êtres humains. J'en veux à l'humanité de s'être résignée à regarder l'infinitude et de rester insensible aux atrocités du capitalisme, à l'intégrisme religieux et aux fleurs qui meurent.

Est-ce que j'en veux à ma mère ? Il y a quelque chose qui est mort à l'intérieur de ma mère cette journée-là. Ça a pris trois mois avant qu'ils ne retrouvent le corps de papa. Comment peut-on en vouloir à une veuve qui a dû aller identifier le corps criblé de balles, en état de décomposition, de son défunt mari ? Si vous voulez que je vous parle de ma mère, je peux bien le faire. Mais il n'y a rien à dire. Que peut-on dire d'une mère souffrante ? Elle est incapable de le dire elle-même. Elle est incapable de mettre des mots sur ce qu'elle a vécu, alors comment voulez-vous que j'en mette à sa place ? Je vous le dis, M. le psychologue, seulement à vous, il ne faudrait pas le répéter : j'ai souhaité voir ma mère être aussi emportée par l'armée serbe. Elle aurait probablement moins souffert qu'en compagnie de deux enfants qui lui ont grugé tout ce qui lui restait de dignité.

*
**

Il fallait s'arrêter là. J'avais tout dit, sans rien dire. Sans rien dire qui n'était pas déjà dit mille et une fois dans les livres racontant les histoires de familles déchirées par la guerre. Ce qu'il y a de commun aux enfants issus de la guerre, c'est qu'ils naissent avec un cynisme sans borne. C'est qu'ils naissent dans le désespoir pour ensuite tenter de convaincre les autres qu'il doit bien y avoir un espoir quelque part si ces enfants sont encore là à témoigner de leurs histoires. Mais le pire, c'est qu'ils naissent avec la culpabilité d'être en vie. Une culpabilité que ni M. le psychologue ni aucun médicament de quelque espèce que ce soit ne peut atténuer.

Je ne savais pas quoi penser de cette rencontre. La contemplation de l'architecture extravagante des maisons-châteaux de Westmount me replongeait dans la vieille Europe. Je n'avais pas l'habitude d'être doublement exposé de la sorte. Devant la beauté de la richesse architecturale d'un quartier qui m'était étranger et la laideur de la pauvreté de mon esprit écorché. Derrière la perfection des fleurs mourantes de ce monde se cachait une vie artificielle. Celle qui n'avait de sens qu'en apparence. Les couples qui se tenaient la main par habitude, les familles qui se magasinèrent du temps de paix, les enfants qui ne savaient pas où donner de la tête tellement ils étaient exposés à un milliard et demi de jouets de toute sorte. Sans oublier ces fleurs synthétiques qui étaient placées en rang comme les condamnés des camps de concentration ou les soldats nord-coréens à la merci de l'esthétisme curieux de Kim Jong-Un. Les fascistes nord-coréens et les paysagistes de Westmount avaient en commun l'obsession pour la symétrie de ce qui puise son existence dans l'illusion. Les couples sur les bancs publics et les fleurs artificielles avaient quant à eux en commun d'être dépossédés de toute activité vitale.

Et puis il y a les familles. Ces familles qui avaient accroché un sourire, acheté au commerce du coin à rabais ou à crédit, sur leur visage fatigué. Fatiguées de ces enfants qu'elles n'avaient probablement pas voulus. Personne dans ce monde ne veut des enfants de toute façon. Les enfants viennent comme ça, sans qu'on y pense. Comme un chat errant qu'on décide d'adopter, par pitié ou parce que notre vie est d'une plate banalité. Les enfants et les chats, on les aime *a posteriori*. Plus les chats que les enfants.

M. le psychologue aurait dû me demander ce que je pensais des enfants. Je lui aurais probablement répondu que les enfants sont un fardeau pour les parents. Comment aurais-je pu lui répondre autrement quand je suis à l'origine de la destruction de ma propre mère, celle qui m'a

donné ma vie et la sienne ? Je comprends les mères qui tuent leurs enfants. Parfois, je me dis que j'aurais aimé que ma mère me tue. Peut-être qu'elle aurait pu m'offrir en cadeau aux hommes armés afin de se libérer du fardeau qu'un enfant de trois ans pouvait représenter pour elle, veuve maudite, le dos courbé par l'exploitation de sa progéniture. Elle aurait peut-être pu négocier afin qu'on lui redonne son mari. Qu'on lui rende mon père. Sa vie aurait été plus facile si c'était moi qui avais été pris à la place.

Peut-être aurais-je pu devenir un bon petit fasciste aussi. Égorger des pères de famille pour des raisons d'idéologie. J'ai la stature d'un ours. Ils auraient pu faire une machine de guerre de moi s'ils avaient su que j'allais mesurer plus d'un mètre quatre-vingt-quinze et peser plus de cent vingt-cinq kilos. Mais nous le savons, les fascistes ne brillent pas par leur intelligence. Ils sont l'abomination de la race humaine. Ils n'ont pas d'ambitions. Ils ne pensent qu'à tuer. Qu'à assouvir leurs pulsions primaires, sans plus.

Voilà ce que j'aurais aimé dire à M. le psychologue. Lui dire que j'aurais aimé être mort à la place de mon père, pour que ma mère ne souffre plus et qu'elle fasse un autre enfant avec son amoureux pour remplacer la douleur que la perte d'un enfant aurait pu provoquer chez elle. J'aurais aimé lui dire que je n'ai pas choisi de vivre ni de mourir d'ailleurs. Que si je suis encore de ce monde, c'est parce qu'il y a quelque part des hommes qui ont préféré prendre les pères plutôt que les enfants. Que si je suis encore en vie, c'est parce que parmi les hommes qui ont emporté tous ces pères, il ne s'en trouvait aucun qui avait un penchant sexuel pour les enfants. Que si je suis là à écrire ce que je ne suis pas en mesure de dire, c'est parce que j'ai toujours en bouche ma mère. Parce que c'est elle que j'essaie de guérir à travers moi, parce que c'est elle que j'essaie de guérir de moi.

Pour ma maladie, il y a la médication qui fait très bien le travail. Un parfait mélange de régulateurs d'humeur et d'anxiolytiques. Si j'ai accepté de les prendre, c'est pour ne pas mourir finalement. Parce qu'avec un suicide, j'aurais prescrit la mort à ma mère aussi. Elle qui ne cesse de dire que mon frère et moi sommes sa seule raison de vivre. Quel fardeau que d'être la seule raison de vivre de quelqu'un. Les gens qui affirment ce genre de choses-là sont-ils conscients de la portée d'une telle affirmation ? Tue-toi, je me tue. Tue-moi, je te tue. C'est peut-être cette pression qui me force à prendre des antidépresseurs. Je sais que ma mère veut bien faire, mais je suis prisonnier de son mal de vivre et je ne peux m'en libérer puisque je ne suis jamais sorti de son ventre. Je n'ai jamais été un être autonome. Ma mère et moi avons toujours eu la même corde au cou. Si l'un saute, l'autre saute aussi. Ça aussi, j'aurais aimé le dire à M. le psychologue, mais je préfère me raconter des histoires.

Je n'ai jamais eu la chance de vivre mon complexe d'Œdipe. Je n'ai jamais pu tuer mon père, il était mort avant même que je prenne conscience que je devais le faire. Je n'ai jamais non plus réussi à séduire ma mère. Parce qu'on n'a pas envie de séduire quelqu'un qui souffre autant. On a envie de le réconforter, de l'aider, de crier pour lui, mais pas de le séduire. Je n'ai jamais eu d'adversaire aux yeux de ma mère, mais ma mère n'a jamais eu d'yeux pour personne d'autre que mon père.

C'est un autre point qui relie les enfants issus de la guerre. Ils ne sont jamais arrivés à tuer leur père ni à baiser leur mère. Ils seront toujours les enfants manqués de quelqu'un. Toujours des enfants tentant de se frayer un chemin dans un monde d'adultes trop adultes.

À M. le psychologue, j'aurais aussi aimé expliquer que si j'ai tant de culpabilité de ne pas avoir été emporté par un pédophile fasciste, c'est parce que ma mère semblait si heureuse de

l'amour de mon père. Parce que ce fou de père qu'il était a séduit une jeune adolescente de quinze ans, de dix ans sa cadette, pour lui faire un enfant et la condamner pour la vie. Digne des histoires romantiques d'une autre époque.

L'histoire que ma mère me raconte semble sortir tout droit des romans d'Alfred de Musset. Mon père aurait remarqué ma mère à la station de train où il travaillait, alors que maman voyageait avec sa propre mère. Quelques jours plus tard, mon père s'est présenté chez grand-maman et lui a dit qu'il voulait épouser sa fille. Ma mère, éperdument emportée par ce rebelle, qui n'avait de considération que pour ses pulsions, en était tout émoustillée. Grand-maman accepta et ils eurent un enfant dans les mois suivants. Digne de Roméo et Juliette, sauf que mon père et ma mère vivaient très modestement et que leur histoire ne se terminera pas par le suicide quelques jours plus tard, mais par un enfant sur le dos de cette adolescente qui avait eu le malheur de devenir mère trop jeune.

Je suis venu au monde quelques années plus tard. Mon père était un être mystérieux qui ne parlait pas beaucoup, semble-t-il. Comme tous les hommes à la fin des années 1980, sentant ce qui allait inévitablement se produire, il avait développé des problèmes d'alcool, ce qui le rendait beaucoup moins romantique. Les rumeurs couraient, les *bunkers* se construisaient déjà, les familles qui avaient les moyens de partir partaient. La guerre se préparait, les papas buvaient pour oublier, quelques fois pour battre leur femme, comme si le conflit était un jeu inventé par elles.

Ma mère m'a dit que mon père ne l'avait jamais battue. Qu'il était un bon père et qu'il ne s'était jamais montré violent envers elle. Ma mère, je ne la crois qu'à moitié. J'ai des souvenirs de mon père qui crie après ma mère, mais ma mémoire me fait défaut, de sorte que je ne sais pas si c'était pour lui dire qu'il y avait des attaques ou parce qu'il lui reprochait d'être une mauvaise

épouse. Il avait l'habitude de se battre avec d'autres hommes ayant courtisé ma mère, puisqu'il avait un tempérament rouge vif. Ironie du sort, c'est lui qui mourra le premier et ma mère est toujours debout avec deux enfants de cent vingt-cinq kilos sur le dos à traverser les épreuves que la vie lui fout à la gueule.

Ce que j'aurais souhaité rajouter en guise de conclusion à mon psychologue, c'est que j'aurais peut-être aimé devenir martyr. Un jeune enfant attaché à une ceinture d'explosifs. Parce qu'à six ans, c'est bien l'enfant qui est attaché aux explosifs et non le contraire. J'aurais aimé être un jeune kamikaze pour venger la mort de mon père, mais surtout la peine de ma mère. Mais à six ans, on est trop jeune pour être porté en martyr, même chez les djihadistes. À six ans, on ne sert à rien, sauf peut-être à piétiner le destin mortifié d'une mère qui fait son possible pour que ses enfants survivent. Qu'ils s'émerveillent au moins une autre fois devant le lever du soleil, le coucher étant moins certain.

Nous sommes dans une ère tristement célèbre pour les attentats terroristes. M. le psychologue aurait peut-être aimé savoir que mes yeux d'enfant ont vu des gens décapités avant que ce ne soit à la mode. Mes yeux ont aussi vu à la télévision des djihadistes jouer au football avec la tête de ceux qui avaient tué mon père. Savez-vous ce que j'ai ressenti en voyant cela ? Rien. Je ne pouvais rien ressentir. Pour un enfant de trois à six ans, il n'y a pas de différence entre une tête qui roule et un ballon. Les deux sont ronds, c'est tout.

Ce n'est certainement pas normal, mais il aurait fallu le dire à l'enfant que j'étais. Il aurait fallu le dire à ma mère, qu'elle me cache les yeux devant ces images horribles. Et même si elle l'avait fait, même si elle avait fermé la télévision pour ne pas que je voie l'horreur, je l'aurais vue,

puisque l'horreur était partout. Si on ne la voyait pas, on l'entendait. Si on ne l'entendait pas, on la sentait frissonner au bout de nos doigts et s'emparer de l'entièreté de notre corps.

Mon frère était plus apte à devenir martyr. Il avait l'âge parfait pour être recruté et jouer au ballon avec la tête de ceux qui avaient tué notre père. Il a, d'ailleurs, failli avoir cette chance. Mon frère avait onze ans, presque douze. Il était la parfaite cible. Et croyez-moi, mon frère a été approché. Mon frère fréquentait une mosquée. L'imam de la mosquée recrutait des jeunes laissés-pour-compte. Il recrutait les orphelins de figure paternelle. Il faisait le commerce des martyrs. Les lieux sacrés ne sont-ils pas faits pour ça justement ? Les lieux sacrés sont des supermarchés du djihadisme. N'essayez pas de me faire croire le contraire. Il y en a dans toutes les mosquées, dans toutes les églises, dans tous les temples du monde. Avec le capitalisme, ces temples du monde ont une nouvelle vocation, ils font du commerce, celui de la terreur.

Les amis de mon frère l'incitaient à aller à la mosquée à l'extérieur des heures de la prière. Il a toujours refusé ces invitations puisqu'il savait très bien ce qui s'y tramait. Il n'a pas voulu être marchandé pour se faire péter. Il faut dire que mon frère avait un goût plus développé pour les voitures, les moteurs et les vitres teintées que pour la vengeance. Il aimait aussi se tenir avec les grandes personnes.

C'est pour ça qu'un ami de la famille lui a donné le surnom de Jaro⁶⁸. Il avait plus d'intérêt à apprendre les rudiments d'une voiture qu'à venger la mort de son père et la peine de sa mère.

C'est pour ça que mon frère fait partie de mes idoles. Il ne le sait pas. Si l'idée de venger mon père s'est dissipée après l'âge de huit ans, c'est grâce à lui. Mon frère a vu plus de cadavres

⁶⁸ Jaro, diminutif de jarane qui veut littéralement dire *mon pot*.

que moi. Les cadavres que lui a vus ont une identité. Ils ont un visage. Ces cadavres étaient ses amis. Ils sont encore dans sa tête avec tous leurs détails. Pour moi, ces cadavres ne sont pas représentés par une image très claire. Ils sont comme une grande mare de sang dans laquelle je peux percevoir des formes qui ressemblent à des visages. Les visages de mon père et de son frère. Le visage de mon ami qui a été tiré par un *sniper* alors qu'il se trouvait à côté de moi. Je me souviens très bien de son crâne ouvert. Pour moi, la guerre a toujours pris cette forme, celle du crâne ouvert d'un enfant de sept ans qui n'est pas moi.

V

On ne voit bien qu'avec le cœur. L'essentiel est invisible pour les yeux.

Antoine de Saint-Exupéry, *Le petit prince*

Mon enfance est violence, ma vie adulte est imposture. Mon esprit est recouvert de cicatrices brûlantes du passé. Avec M. le psychologue, nous avons réussi à raviver le brasier qui s'était calmement réfugié dans mon inconscient. Le danger de porter un regard panoramique sur mon enfance consistait en ce que plus j'approfondissais les plaies, plus mon désir de mourir avait un sens. Paradoxalement, j'avais le sentiment d'avoir de plus en plus le contrôle sur ce désir. Les psychologues sont sournois, tu nages en surface et ils finissent toujours par te tirer dans les bas-fonds de ta destinée. Ils réussissent parfois même à te ramener sur le bon chemin. Dans une lenteur agonisante, perpétuelle, mais avec assurance.

Je préparais mon retour sur ma terre natale. Presque vingt printemps avaient successivement parfumé la Bosnie-Herzégovine depuis que l'avion avait pointé son nez vers le ciel de Sarajevo, pour ensuite traverser l'océan avec mon frère, ma mère et moi à son bord. Je m'étais réconcilié avec la vie. Je crois. En tout cas, je m'étais réconcilié avec le présent et peut-être un peu avec le passé. Deux ans après le suicide d'Amantine, j'allais vivre quelque chose d'important dans mon existence. J'allais me sauver de cette emprise du passé en le confrontant, en lui crachant au visage. Peut-être, me réconcilier pour de bon avec lui. J'allais retourner en Bosnie-Herzégovine visiter ma famille. Visiter ma famille et rien d'autre parce que je ne voulais pas visiter les ruines, les cadavres des maisons laissées à l'abandon. Je ne voulais pas visiter mon pays. Je ne voulais pas revisiter la

guerre. Revisiter le pays en ruine me ramènerait trop facilement vers le non-sens de l'existence. Vers l'exil par le suicide.

J'étais enchanté par l'idée de vivre ce pèlerinage. Je n'allais pas me lamenter devant un mur sacré de Jérusalem. Je n'allais pas me prosterner à la grande Mecque. J'allais simplement retrouver ce qui me restait de famille. Rendre hommage aux morts, prendre un verre avec les vivants. Le soleil de juillet me paraissait radieux. Il plombait sur les visages revigorés des passants. J'enchaînais les pas rapides pour me diriger vers une autre séance de monologue avec celui qui était devenu le reflet de mon mal de vivre, mais aussi la lumière sur le chemin de la guérison. Je ne pouvais pas dire avec certitude à combien de rencontres nous en étions, mais assez pour comprendre que ce dernier était réellement sensible aux causes sociales qu'il affichait subtilement sur son blouson. Assez pour ressentir un certain malaise, parce qu'il avait réussi à m'amener là où je ne voulais pas aller.

Arrivé dans son bureau, je dépose mon sac à dos à ma gauche, croise mes doigts comme pour montrer au psychologue que j'étais prêt. Que j'avais solidifié mes bases. Sans même qu'il m'ait demandé de commencer, je commençai. L'anticipation était une façon pour moi d'avoir l'impression de contrôle. Quoique la plupart du temps inefficace, elle finissait par me rassurer.

M. le psychologue. La veille de notre départ pour le Québec, nous avons fêté l'anniversaire de mon frère. C'était comme ça. Une coïncidence. La logistique administrative de notre pays d'accueil a fait en sorte que notre périple, notre exil, commençait le lendemain du dix-septième anniversaire de mon frère. C'est peut-être pour cette raison que j'en ai voulu à ce dernier. Parce qu'il est l'incarnation de mon déracinement. Parce que son anniversaire coïncide avec notre départ. Peu importe, je ne lui en veux plus à mon frère, même si je n'ai à ce jour trouvé aucune raison de

lui en vouloir. Il a toujours été un bon frère. Dévoué, travaillant, subvenant à mes besoins. Je dirai même qu'il a été un bon père. Il a su le remplacer comme personne d'autre. Il avait même le caractère de papa. Sa tendance au renfermement. Cette habitude de se laisser ronger par l'intérieur sans rien laisser paraître. Une aptitude que j'aurais aimé développer. J'aurais aussi aimé que les démons de mon frère le laissent tranquille et me dévorent à sa place. À Mostar, mon frère était un être apprécié de tous. Il avait une joie qui m'a toujours paru inappropriée. Inappropriée parce qu'elle était porteuse d'une histoire sans commune mesure. Une joie qui regorgeait de violence. Qui faisait un doigt d'honneur à la mort, autant qu'à la vie. On ne peut pas être joyeux quand la mort a laissé autant d'empreintes sur nous. Quand notre code génétique est rouge de sang. Cette joie devait bien le faire souffrir. Malgré tout, mon frère ne se plaignait de rien. Jamais je n'ai entendu mon frère évoquer sa condition de misérable pour justifier les conditions de vie qui nous étaient imposées. Peut-être que papa lui a prodigué quelques conseils avant d'être emporté. Peut-être qu'il a pu lui dire « je t'aime » avant qu'il ne soit avalé par la tragédie de la guerre. Je ne le sais pas. J'aimerais le savoir, M. le psychologue. Vous, le savez-vous ?

Mon frère ne parle pas beaucoup. J'aimerais qu'il s'exprime davantage. Qu'il me raconte comment il a su gérer toute cette souffrance. Qu'il m'explique pourquoi il n'est pas devenu un martyr. Pourquoi il n'éprouve pas de haine, alors qu'il a toutes les raisons d'en éprouver ? Pourquoi il continue ? Persiste ? Pourquoi il ne baisse pas la tête pour la reposer un peu ? Mon frère ne parle jamais du passé, ou très peu. Il parle d'un passé minutieusement choisi. Un passé qui ne relate jamais la mort de papa. Un passé auquel il manque quelque chose. Mon frère raconte toujours un passé qui l'a fait passer de l'enfance à la vie adulte en un clignement d'yeux, en un coucher de soleil, en un chargeur de semi-automatique.

Mon frère ne parle pas beaucoup. Il a une complicité déconcertante avec le silence. J'aimerais avoir ce type d'entente avec le silence, ça m'aurait peut-être empêché de blesser ma mère. Ça m'aurait empêché de vulgairement évoquer le suicide. Je l'aurai contemplé dans la méditation la plus totale. Mon frère s'est lié d'amitié avec le silence comme je m'étais lié d'amitié avec le suicide. J'aimerais sonder le silence afin de savoir si mon frère a déjà pensé se tuer aussi. Lui demander si papa lui a dit au revoir. S'il lui a dit qu'il aimait maman. S'il m'aimait moi. J'ai plus de chance de soutirer une réponse au silence qu'à mon frère. Cela m'embête un peu. Cela me rassure aussi. Je serais profondément blessé de savoir mon frère souffrant. J'aime penser qu'il est heureux. C'est peut-être dans le silence que se trouve le bonheur.

Mon frère parle parfois. Lorsqu'il parle, je ressens un malaise à l'écouter. Ses histoires sont sans fin. Elles n'aboutissent jamais. Elles n'ont pas de chute. On doit toujours deviner ce qu'il tente de nous dire. Alors que j'aimerais qu'il me parle de ses plaies, de ses blessures ; il me parle de football. Alors que j'aimerais qu'il évoque son lien avec papa, celui que moi je n'ai jamais eu ; il me parle de son travail. C'est peut-être une façon pour lui d'évoquer tout ça. Petit frère, as-tu vu le but de Cristiano Ronaldo ? Oui.

Et puis il se met à raconter en détail l'histoire des buts ayant marqué l'histoire du foot. Il se met à analyser les mouvements du corps qui permettent de marquer à coup sûr. Il se met à m'expliquer comment frapper un ballon comme si j'étais encore l'enfant qui apprend à courir au gré de la rondeur du monde. De la petitesse de ses pieds de géant. De l'angoisse grandissante avec l'âge. Et ça s'arrête là. Il ne m'en dit jamais plus. C'est comme ça que mon frère parle. Il m'appelle petit frère. Peut-être que si je l'écoutais parler de son travail, il finirait par me parler de papa. Petit frère, aujourd'hui au travail...

Et je perds l'intérêt avant même que la première phrase n'ait eu le temps de sortir de sa bouche. Je pars ailleurs. Je sais qu'il ne me dira pas explicitement ce que je veux entendre alors je ne l'écoute qu'à moitié. Par politesse. Parce que c'est l'aîné. Je n'ai pas l'énergie pour jouer aux devinettes avec mon frère. Je le laisse parler. Il dit des choses intéressantes, comme la fois où il m'a enfin raconté une histoire impliquant papa. Il m'a dit : « Tu sais que papa nous aimait beaucoup. Il nous amenait souvent jouer au football avec lui au parc. Il nous amenait aussi voir ses matchs. » C'était simple. Efficace. Enfin il avait parlé peu, mais dit beaucoup. J'ai alors compris pourquoi mon frère me parle toujours de football. Il ne parle pas vraiment de football. Pour lui, il s'agit de papa. Pour lui, il s'agit de garder en vie la seule chose qu'on peut garder en vie d'une personne criblée de balles : les souvenirs rattachés à un présent plus ou moins présent.

Comme d'habitude j'ai tout dit avec l'impression de n'avoir rien dit. Mon psy a fixé un nouveau rendez-vous pour la semaine suivante. Chaque fois qu'une séance prenait fin, je me sentais libéré de quelque chose tout en étant confronté à autre chose.

J'avais tout dit sans rien dire. La succession de mes pensées a provoqué en moi un inconfort dont l'origine m'est, encore à ce jour, inconnue. Peut-être que c'était la synchronisation militaire de mes pas qui m'avait troublé. Peut-être que c'était tout simplement la chaleur. Je sais que j'ai beaucoup parlé de mon frère cette journée-là. Je sais que j'ai beaucoup pensé à mon frère les jours suivants. Je sais que je pense à mon frère tous les jours. Mon frère ne le sait pas.

Tout le temps que j'ai passé à penser ma mort prochaine, je n'ai cessé de penser à mon frère. Lui, il avait peut-être autre chose à faire, comme redevenir enfant, vivre une vie d'adulte normale, fonder une famille, prendre soin de son petit frère. Je ne le lui ai jamais demandé par peur qu'il me raconte une autre de ses histoires sans fin. Mais il a insufflé en moi un certain désir de

vivre. J'ai beaucoup de difficulté à le lui dire. Je le dis à tous ceux qui veulent l'entendre. Je l'écris dans des poèmes. Je le raconte à la radio, à la télé, dans des conférences, mais je suis incapable de le lui dire. Je lui exprime tout mon amour par la bande. Un amour comme une bande annonce avant une vidéo qu'on s'impatiente de regarder sur YouTube. Un amour comme un statut Facebook sans « J'aime ». Un amour sourd et muet. Un amour implicite comme les histoires qu'il me raconte toujours. Un amour qui sort parfois à coups de gueule. Qui sort parfois sous forme de colère. Un amour inconditionnel comme celui qu'on porte aux morts, une fois qu'ils sont morts. Sauf que mon frère est bien vivant. Peut-être même un peu trop.

Mon frère et moi, on a commencé à se raconter les souvenirs de guerre comme la musique qu'on préférerait ne plus entendre, mais qui nous accompagne partout en tout temps. Comme une trame sonore, cicatrice qui se cache sournement, comme les hommes armés le faisaient à Mostar, derrière les coins de rue. Une trame sonore qui parfois nous surprend de sorte qu'on finit par sortir écorchés de simples échanges informels.

*
**

La veille de mon départ, mon frère m'a offert le plus beau cadeau qu'il pouvait m'offrir. Il m'a donné accès à lui. Notre échange n'était plus informel. Il était profond. Il avait décidé de partager avec moi ce qu'il partageait depuis longtemps avec le silence. J'avais à ce moment plus d'importance pour mon frère que le silence n'en a jamais eu. Il ne m'a jamais paru aussi proche de ses émotions. Mon départ l'avait probablement ébranlé. Il lui rappelait le sien. Écoutant le fleuve de confidences fraternelles, j'ai ressenti ce que mon psychologue devait ressentir en m'écoutant dialoguer avec moi-même chaque semaine. Mon frère parlait, mais son histoire semblait avoir une fin. Une fin explicite. Une fin sentie. Logique.

C'est mon frère qui a enflammé mon désir de renouer les liens avec le passé. Avant qu'il retourne au pays, pour la première fois, deux ans avant mon propre pèlerinage, il était exclu pour moi, par peur d'en mourir, de poser pied là où plus de morts que de vivants m'attendaient.

Mon frère n'avait pas peur, lui. Je me souviens qu'il était très fébrile d'y retourner. J'ai eu peur à son départ qu'il ne revienne plus jamais au Québec. Il est pourtant revenu. Mon frère m'a raconté que ce qui l'avait le plus marqué, c'était l'absence de grand-maman. À notre départ grand-maman était plus que vivante. Elle était pétillante. Mon frère n'a pas retrouvé ce pétillement. Il n'a pas été accueilli par les innombrables robes fleuries de grand-maman. Ces robes qui devaient être la chose la plus vivante de tout Mostar. Le retour précipité de mon frère m'a fait hésiter. Je me suis questionné sur le sens du retour. Je me suis demandé à quoi ça pouvait bien servir à un exilé de retourner là où il avait laissé ses rêves d'enfant être engloutis par quelque chose qui l'avait toujours dépassé.

DEUXIÈME PARTIE
LE RETOUR

I

*Pour moi, les États-Unis représentaient un pays où enterrer mes souvenirs.
Pour Baba, un endroit où pleurer les siens.*

Khaled Hosseini, *Les Cerfs-volants de Kaboul*

Assis au café de Flore à Paris, je commande un thé à la camomille et un croque-monsieur. Le serveur me regarde familièrement et me répond : « Tout ce que tu voudras cousin québécois ». Je l'ai remercié tout en acquiesçant naturellement à sa familiarité. Il m'a fallu un certain temps pour réaliser ce qui venait de se produire. Ce n'est que lorsque j'ai eu fini de manger que j'ai pris conscience de la passivité avec laquelle j'avais intériorisé mon identité québécoise. J'avais accepté d'être le cousin québécois. Il m'aura fallu 19 ans, et un bref échange avec un serveur de Paris, pour réaliser ce que je n'arrivais pas à réaliser. Ce que je n'arrivais pas à accepter. Aux yeux du Parisien, j'étais le « cousin québécois ». Aux yeux du Québécois, j'étais « le réfugié ou l'immigrant ». Être exilé m'a imposé un rejet systématique de toute identité. Dès lors que l'avion a quitté Sarajevo pour nous amener au Québec, c'était une fatalité, j'étais devenu un étranger partout où je posais le pied. Un étranger familier certes, mais un étranger tout de même.

Ce bref échange a provoqué en moi une confusion que je n'avais pas ressentie jusqu'alors. Je me suis promené dans Paris. Je me suis faufilé entre les mers de réfugiés. Les familles qui, à chaque coin de rue, mettaient en scène les enjeux qui m'étaient intrinsèques. J'ai paniqué. Entre ces familles réfugiées et le serveur du café de Flore qui m'appelle « cousin québécois », j'ai réalisé que je n'avais plus rien en commun avec les premiers et que j'appartenais déjà depuis longtemps aux seconds. Je commençais à regretter ma décision de passer par Paris pour me rendre à Mostar.

De revenir sur le vieux continent en passant par un abus de familiarité et de beauté. De venir là où Amantine avait tant souffert pour ensuite aller là où ma propre souffrance m'attendait. Ces premières heures ne présageaient rien de bon pour les quatre jours qu'il me restait sous les lumières qui ont vu naître les humanistes et éclairé le génie des plus grands écrivains.

Paris pour moi, c'était faire le deuil d'Amantine. Je lui avais promis que j'irais la rejoindre. J'y suis allé, même s'il était trop tard. Mostar et Paris se confondaient. La souffrance, même si elle ne s'abreuve pas à la même source provoque la même réaction. Le repli sur soi. La tristesse. La fatalité.

Amantine m'avait tout dit de Paris. De son accaparante beauté. De ses rues étroites. De son architecture, de sa nuit jaunâtre. Je me suis promené à Paris. Je suis allé, seul, sur les bords de la Seine. Je suis allé pleurer dans une ruelle de Montmartre, en espérant que c'était la même où Amantine avait pleuré avant moi. Je suis allé mourir sur la place de la Bastille.

Paris m'a fait comprendre que la beauté pouvait provoquer des sentiments confusément familiers. Que malgré la guerre, la famine, la violence, il y avait dans ce monde un endroit où on pouvait respirer en toute tranquillité. Que le grandiose qui nous fait sentir si petit nous ouvre la voie pour échapper à tout. Paris m'a fait comprendre qu'on pouvait passer dans l'oubli au cœur de cette course effrénée du quotidien. Dans ce manque de lumière durant le jour. Dans cette nuit jaune cigarette. Qu'on pouvait bien mourir sans que personne ne s'en aperçoive. Paris m'a fait comprendre que je pouvais être familièrement étranger. Être le cousin d'un serveur l'instant de quelques mots. L'amant d'une fille suicidée. L'ami de la misère du monde. Étranger à moi-même.

Paris c'était me rejouer Mostar en avant-première. À une plus petite échelle. C'était aller vers la souffrance. Celle d'une amie qui s'est fait engloutir par la beauté d'une ville. Celle d'une

ville qui s'est fait engloutir par la laideur humaine. À la douleur qu'allait provoquer le fouet du vent des montagnes de l'Herzégovine sur les fragments de ma mémoire.

À Paris, j'ai rendu visite à mon ami Jean-François, qui enseigne la sociologie à l'université. J'ai fait sa connaissance au même moment où j'ai fait la connaissance d'Amantine. Jean-François n'avait pas les cheveux noir charbon. Il n'avait pas les lèvres invitantes en cœur d'Amantine. Il ne sentait pas le Bosphore. En fait, il ne sentait rien en particulier et il lui manquait des cheveux sur la tête. Il avait un air décontracté de soixante-huitard. Jean-François était venu à Montréal donner un séminaire qui portait sur les archives de vie et la biographie comme méthode de recherche en sociologie. C'était peut-être ça qui m'avait amené à m'intéresser à Amantine. Et c'est probablement grâce à la rencontre avec Jean-François que j'ai développé une soudaine curiosité pour la banalité quotidienne qu'était le feuilleton de ma vie. Que j'ai fini par comprendre que j'étais le sujet d'une Histoire qui sera prise en exemple pour illustrer les obstacles qui s'érigent devant un enfant réfugié. Peut-être aussi, montrer comment cet enfant survit au manque de beauté dans le monde. À la grisâtre solitude des maisons de Sarajevo. Au triste abandon des arbres sucrés de Mostar. Au froid hivernal de Montréal.

Le regard de l'autre lève parfois le voile sur le silence que nous impose la douloureuse expérience de l'exil. Dans le reflet admiratif du regard de l'autre, on peut voir notre histoire être narrée sous un angle nouveau. Dans les yeux de Jean-François, je pouvais percevoir l'impatient intrigue chercher à donner un sens à un phénomène insaisissable. Mon compatriote Velibor Čolić disait qu'« un exilé est un homme qui est plus ou moins mort quelque part ». Pour comprendre l'exil, il fallait d'abord comprendre la mort.

En faisant le saut dans la banalité des archives de ma vie, qui me paraissait de moins en moins banale, j'ai découvert des choses dont j'ignorais l'existence. J'ai découvert une complicité père/fils sur des photos rongées par le temps. Des photos qui me paraissaient être le reflet exact de mon histoire. Brûlées aux extrémités. Jaunies par l'humidité des larmes que ma mère a dû verser en les regardant des milliers de fois depuis la mort de papa. Cet air jaunâtre qu'avaient les photos se confondait presque avec la mélancolie des lumières de Paris.

Ces photos me racontaient une évidence. Sur les photos, j'étais le fils de quelqu'un. De quelqu'un qui me regarde avec admiration. Quelqu'un d'autre que ma mère. Étrangement, je n'ai pas perçu la peur que je m'étais imaginée dans le regard de mon père. Il y avait de la timidité, de la tendresse et de l'exaltation. Cette image finira par remplacer celle à laquelle je m'étais référé toute ma vie. Celle d'un père absent. D'un père comme une tache rouge sang dans la mémoire d'un enfant souffrant. D'un père comme une larme venue des ténèbres hanter mes nuits sans que je sache de quoi elle était le résultat. D'un père, nom gravé sur une plaque commémorant les morts. Ces premiers exilés de la guerre de Bosnie-Herzégovine.

Ma vie était une boîte à surprise. En creusant davantage les outils me permettant de reconstituer mon vécu, je suis tombé sur une archive vidéo. Sur celle-ci, les visages avaient mis leurs plus beaux habits pour célébrer ce qui se voulait le dix-septième anniversaire de mon frère aîné tout en oubliant volontairement l'exil qui suivra quelques jours plus tard. Le temps s'était arrêté. Les problèmes avaient pris congé. Les raisons qui avaient motivé ma mère à nous déraciner s'étaient évaporées. Celle que nous appelions Majka⁶⁹ devait se faire à l'idée que sa fille cadette allait quitter cette vie maudite, cette ville maudite.

⁶⁹ Référence à la matriarche, surnom que nous avons donné à notre grand-mère maternelle.

Nous combattions les larmes par la danse, la joie. Vraie, mais forcée. Honnête, sans être de circonstance. Je me souviens de cet enfant que j'étais. Fragile à regarder de par sa timidité et qui cherchait l'approbation de sa mère à tout moment. Son admiration aussi, mais surtout la sécurité que sa présence pouvait lui procurer. C'était la fête, mais je ne savais pas que cette fête portait en elle le drame d'un choix. Celui d'une mère qui décide de partir ailleurs pour le bien de ses enfants.

Je me souviens de la robe que portait grand-maman. Elle était fleurie. Un mélange de couleurs qui inspiraient la vie et qui donnaient à son visage toute la sagesse du monde. Sa robe était ornée de fleurs rouges, violettes, bleues et blanches. Des fleurs aux couleurs fines qui tendaient la main à un feuillage vert pastel. L'élégance de grand-maman se trouvait dans la simplicité. Son sourire bienveillant donnait la lumière nécessaire à la survie de toutes ces fleurs qui enlaçaient ses dizaines de robes qu'elle chérissait. Dans la garde-robe de grand-maman se trouvait un jardin infiniment grand.

Je me souviens de grand-maman comme d'une femme qui, avant de sortir les poubelles, mettait son rouge à lèvres préféré et une de ses belles robes, parce qu'elle devait se faire jolie pour son défunt mari qui la regardait d'en haut nous disait-elle. Grand-papa est décédé lorsque maman était enceinte de moi. Comme ça, dans son sommeil, sans déranger personne. Il était un homme bien, paraît-il. C'est la seule chose que je sais de lui.

Le 10 avril 1998, je me souviens que grand-maman était assise à côté de sa cousine. Nous lui avons fait une place particulière, même si c'était mon frère qu'on célébrait. Majka était sur son trône de matriarche. Elle avait une vue panoramique sur tout le monde. Elle était le centre de notre univers. Le mot se passait, il ne fallait pas faire pleurer grand-maman. Il ne fallait pas penser à ce qui allait arriver six jours plus tard. Il ne fallait pas penser à l'avion qui allait décoller et à la

déchirure que ça allait provoquer dans la famille. Cette soirée-là, il fallait faire plaisir à grand-maman.

La musique qui jouait était joyeuse et minutieusement choisie. C'était les grands succès populaires qui se passaient le micro avec un naturel déconcertant. Au milieu de la pièce se trouvait une table sur laquelle étaient disposées nourriture et boisson. Nous mangions, buvions, parlions. Parfois, une folle envie de danser nous prenait alors tout le monde se levait et tapait des mains en essayant de chanter les paroles de la chanson qui jouait. Tout le monde chantait faux, mais cette maladresse synchronisée rendait la chose parfaitement juste. Le malaise qui en découlait était conforme à ce que tous devaient ressentir.

Majka était forte. Sur son visage souriant et fier, on pouvait tout de même percevoir la tristesse. Celle d'une mère au cœur écartelé entre deux continents. Un cœur qui aurait aimé être capable d'enjamber l'océan d'un pas pour garder la proximité avec sa progéniture. Tout serait plus facile, si la terre n'était pas aussi vaste. Même les fleurs sur sa magnifique robe semblaient s'effeuiller au gré de la tristesse qui s'installait. Grand-maman avait fini par laisser échapper quelques larmes. C'était la première et la dernière fois que je l'ai vu pleurer.

*
**

Jean-François m'avait accueilli avec considération lors de ma dernière soirée à Paris. J'étais flatté par un tel accueil. Son amitié était sincère. Nous avons dîné avec sa conjointe et discuté de projets à venir. Je lui ai gardé la surprise de la vidéo pour le dessert. Il fut ému par un tel partage. C'était la première fois que je regardais la vidéo en présence de quelqu'un. Ce quelqu'un était l'entremetteur entre mon passé et moi. Ce quelqu'un était le regard qui avait levé le voile sur ma

douloureuse expérience de l'exil. Ce quelqu'un était le témoin privilégié de mes retrouvailles avec l'enfant exilé de la vallée des arbres sucrés. Cet enfant que je cherchais désespérément.

Après le dîner, je suis rentré à l'hôtel où une bouteille de vin m'attendait. J'ai bu toute la soirée, me rappelant le vignoble de mes tantes éloignées. De leurs deux chiens qui me semblaient dangereux. Des chiens qu'on nourrit avec de la viande crue c'est forcément dangereux. J'ai pensé au figuier. J'ai pensé à la robe fleurie de grand-maman. À la quiétude de ma tante Mirsada. J'ai pensé aux milliers de jeux d'enfants auxquels je me suis adonné. Des jeux dont je ne comprenais pas les règles, mais qui m'avaient toujours fait rire. Je me suis souvenu des heures passées à regarder les vieilles personnes jouer aux échecs sur leurs tables pliantes placées aux côtés des kiosques de journaux. Ce dernier souvenir m'a à son tour fait replonger dans *Le joueur d'échecs* de Stefan Zweig que j'ai sorti de mon sac :

Autour de moi, c'était le néant, j'y étais tout entier plongé. On m'avait pris ma montre, afin que je ne mesure plus le temps, mon crayon, afin que je ne puisse plus écrire, mon couteau, afin que je ne m'ouvre pas les veines ; on me refusa même la légère griserie d'une cigarette. Je ne voyais aucune figure humaine, sauf celle du gardien, qui avait ordre de ne pas m'adresser la parole et de ne répondre à aucune question. Je n'entendais jamais une voix humaine. Jour et nuit, les yeux, les oreilles, tous les sens ne trouvaient pas le moindre aliment, on restait seul, désespérément seul en face de soi-même, avec son corps et quatre ou cinq objets muets : la table, le lit, la fenêtre, la cuvette. On vivait comme le plongeur sous sa cloche de verre, dans ce noir océan de silence, mais un plongeur qui pressent déjà que la corde qui le reliait au monde s'est rompue et qu'on ne le remontera jamais de ces profondeurs muettes.

Enfant, je me sentais souvent comme le joueur d'échecs de Zweig. J'ai laissé tomber le livre d'ivresse. En fermant les yeux, j'ai été submergé par une délicate odeur de lilas qui m'accompagnera pour le reste de mon voyage.

II

Nos premières expériences de la vie nous sont en effet, plusieurs années après, racontées par nos parents, et nous éprouvons un terrible contentement à les entendre narrer notre projet histoire ; quand ils nous parlent de nos premiers mots, de nos premiers pas, on les écoute en ayant le sentiment qu'il s'agit de l'histoire d'un autre.

Orhan Pamuk, *Istanbul*

Sarajevo est une ville magique. Je n'ai pas eu beaucoup de temps pour visiter, mais j'ai apprécié le court moment que j'y ai passé. Pour notre premier arrêt, mes cousines et moi sommes allés dans un marché improvisé au pied d'une montagne. Nous étions accompagnés par le mari de l'aînée et leur fille. Le parcours orné de rues étroites me rappelait que j'étais dans un pays où la marge entre le choc et l'euphorie était quasi inexistante. Pour faire le touriste, j'ai traîné ma caméra avec moi. Elle me servait de bouclier, me protégeant contre les assauts de la mémoire réactivée par ces dalles rouges chapeautant les maisons tristement grises qui faisaient la fierté des familles de Sarajevo. Je voulais aussi rapporter des souvenirs à ma mère à qui le pays devait manquer plus que tout.

L'agencement hasardeux du marché contrastait avec l'odeur de fruits frais. Les fleurs donnaient vie et camouflaient à la fois la négligence hygiénique des lieux. Je suis sorti de l'auto. J'ai allumé la caméra. Un homme âgé dans la trentaine s'est approché tout en s'adressant à moi dans un anglais presque parfait et faisant aller ses mains de déplaisir « No pictures ! No pictures please ! », me balançait-il avec un accent est-européen. Je me suis surpris à lui répondre machinalement « Okay. No problem. I'm sorry. », avec un accent québécois.

Ça ne faisait que quelques heures que j'étais débarqué de l'avion et j'étais déjà confronté à la réalité du revenant qu'on ne comprenait pas. Ce jeune marchand m'avait pris pour un touriste tout comme le serveur du café de Flore m'avait pris pour un cousin québécois. J'étais l'éternel étranger. Je suis retourné dans l'auto avec le sentiment d'avoir été rejeté par un membre de la famille. Une famille depuis longtemps déchirée. Celle que les bombes, les tirs de *sniper* et les couteaux ont écorchée. J'aurais aimé trouver le courage de retourner voir le marchand afin de lui expliquer que j'étais probablement son cousin éloigné. Lui dire « Merhaba druze moj, bonjour, mon ami », pour qu'il me reconnaisse comme faisant partie de la grande famille bosniaque. Celle qui est unie par la Neretva⁷⁰. J'aurais surtout aimé qu'il ne me prenne pas pour un touriste américain. Je préférais être le cousin québécois. J'aurais même aimé lui apprendre comment dire bonjour en français. Finalement, je me suis orgueilleusement résigné à garder le silence.

Je fus soutiré de ma méditation et de mon isolement dans l'inconfortable chaleur de l'auto, quand mes cousines, le mari et sa fille ont envahi mon espace vital avec leurs emplettes. Ils avaient acheté des fleurs. Des fleurs de lys. Une fleur qui unit le Québec et la Bosnie-Herzégovine. Le symbole qui fleurit de mes deux identités. Après avoir déposé le tout dans l'auto, nous nous sommes dirigés vers la vieille ville pour manger des *ćevapčići* au fameux restaurant *Ćevabdžinica Željo*. Ce restaurant qui porte le nom du mythique club de football *Željezničar Sarajevo*. La légende dit qu'en Bosnie-Herzégovine, les différents peuples s'entendent unanimement sur une seule chose, c'est que les *ćevapčići* chez *Ćevabdžinica Željo* sont les meilleurs au monde.

Sur le chemin qui mène vers la vieille ville, j'avais l'esprit colonisé par une angoisse grandissante. J'étais obsédé par ce qui venait de se produire. Un jeune marchand qui me prend pour

⁷⁰ Fleuve qui traverse la Bosnie-Herzégovine et qui coule sous le vieux pont de Mostar.

un touriste. J'étais confus. C'était peut-être juste la caméra. Il faut admettre que les gens de la place ne se promènent pas avec des caméras au cou. Ils n'ont pas les moyens d'en acheter une. Sauf les touristes qui viennent avec leur devise acheter des terrains laissés vacants par les bombes pour y construire des hôtels.

J'ai pensé qu'à Mostar on ne me prendrait peut-être pas pour un touriste. C'est bien connu que les gens de Sarajevo ne sont pas comme tous les autres bosniens. Les gens de Mostar ne sont pas comme les gens de Sarajevo. Les Parisiens ne sont pas comme les Marseillais. Les Montréalais ne sont pas comme les gens de Québec. À Mostar, on allait m'accueillir avec un grand sourire. À Mostar, on allait reconnaître mon accent. À Mostar, on allait prendre une photo avec moi comme pour compléter le portrait de famille.

J'ai été frappé par ce qu'il était possible d'observer à Sarajevo. Sarajevo était électrique. Les tramways qui transportaient les âmes d'une occupation à une autre le faisaient dans le respect de la planète. Alors qu'à Montréal les autobus laissaient derrière eux le gaz nécessaire pour qu'un suicidaire n'ait qu'à respirer l'air de la ville pour mourir suffoqué, à Sarajevo le transport en commun était propre au point qu'on arrivait à distinguer l'odeur subtile de la floraison printanière. À cette odeur divine et à cette quiétude électrique s'ajoutait la chaleur architecturale propre à la vieille Europe. Cette chaleur architecturale m'avait fait oublier, le temps d'un clignement d'yeux, la mésaventure avec le jeune marchand.

Après nous être stationnés, nous avons traversé la Careva čuprija, le Pont de l'Empereur. Un pont construit à la fin du XIX^e siècle qui mène dans l'enclave du vieux Sarajevo où se confondent habitants et touristes. Où tous ont une caméra pour immortaliser les petits recoins du

marché central où on peut acheter des tapis anciens, des moulins à café faits à la main, des robes traditionnelles et les meilleurs évapčići du pays.

Englouti dans cette faille spatio-temporelle que représentaient pour moi les premières heures du retour, j'étais émerveillé par la beauté de la joyeuse tendresse des enfants qui, d'une main, traînent la mélancolie souriante de leur mère à travers la horde de personnes complices du soleil et, de l'autre, une crème glacée qui dégoulinait le long de leurs doigts encore innocents. La crème glacée avait remplacé le sang sur les doigts des enfants de Sarajevo. La mélancolie des mères semblait accompagnée d'un sourire enthousiasmant.

La journée s'est terminée au gré du coucher du soleil. Le soir nous a tendrement transportés dans le confort du divan chez Aldijana. Comme à l'habitude, la table du salon était remplie de viandes séchées, de fromages, de pâtés, de petits pains, de vin, de jus et de bière. C'est culturel. En Bosnie-Herzégovine, le repas n'a pas pour fonction la survie de l'espèce, il est plutôt un prétexte pour se retrouver et discuter du sort du monde. Ce soir-là, nous n'avons pas résolu le sort du monde, mais j'ai ressenti un apaisement pour la première fois depuis dix-neuf ans. J'ai voulu écrire un poème, mais je n'arrivais pas à penser en français et je me refusais d'écrire en bosnien. Je me suis endormi sur des pensées confusément franco-bosniennes.

*
**

Le lendemain, j'ai pris l'autobus pour me rendre de l'autre côté de la ville. Arrivé à la station d'autobus, j'ai aperçu par la fenêtre un visage familier qui souriait bêtement. J'avais envie de rire, mais j'ai plutôt versé une larme. Sa morphologie me rappelait étrangement celle que je voyais dans le miroir chaque matin. Ça ne faisait que 24 heures que j'étais arrivé sur ma terre natale et je me sentais déjà chez moi quoiqu'en pensait le marchand de la veille. La personne qui épiait

l'autobus du regard, espérant m'apercevoir, c'était mon cousin Saudin venu m'accueillir. Nous devions par la suite nous diriger vers la demeure familiale qu'il partage avec son père, sa mère, sa femme et ses enfants. Une maison qui n'est pas assez grande pour accueillir tout ce monde. Sur son visage je pouvais lire la fatigue, les ravages que la vie lui avait imposés, même si quelques dizaines de mètres et une vitre nous séparaient. Saudin a trente-cinq ans, il en fait quarante-cinq. Il est père de quatre enfants. Au pays, il n'y a pas d'emploi. Près d'une personne sur deux est au chômage. Celles qui travaillent le font pour s'offrir un peu plus que la misère. Saudin est un vieil arbre qui survit malgré les cicatrices. J'ai toujours pensé que les visages lourds et sévères portaient en eux quelque chose de rassurant.

En sortant de l'autocar, j'ai entendu mon cousin rire grassement. Son rire, comme un coup de vent, a fait sécher mes larmes. La fatigue était allée voir ailleurs si nous y étions. Tel un bon père de famille, il m'a serré dans ses bras. J'étais fatigué. Fatigué d'avoir attendu dix-neuf ans pour vivre ces retrouvailles. Peut-être aussi par la route et le décalage horaire. Saudin m'a ensuite caressé le visage avec sa grossière main de travailleur de la construction. Malgré les cornes, une douceur s'échappait de cet acte de tendresse peu commun aux hommes de Bosnie-Herzégovine. Nous nous sommes dirigés vers sa voiture. Une petite Jetta noire 1992. 1992, comme l'année où mon père a été assassiné. 1992 comme quand le destin m'avait collé l'étiquette d'enfant de la guerre.

La voiture était en très mauvais état, comme mon pays lorsque je l'ai quitté. Comme mon pays aujourd'hui alors que je le retrouve. Les sièges étaient complètement arqués vers l'arrière de sorte que dans cette Jetta, faite pour accueillir cinq passagers, il ne pouvait en entrer que deux. Je me suis inconfortablement installé à droite de Saudin. J'avais envie de crier. Cette petite Jetta 1992

était un supplice. Elle était comme un coup de poignard. Un doigt infecté dans les plaies de mon passé.

Durant le trajet, je suis resté silencieux. Préférant écouter Saudin me raconter comment il se rendait en Croatie pour travailler, parfois plusieurs mois de suite, laissant sa femme s'occuper des enfants. Paradoxalement à sa réalité, Saudin travaille sur des chantiers qui servent à la construction de maisons et de condominiums de luxe sur le bord de la mer. Ces maisons et condos sont vendus à de riches investisseurs étrangers. Des touristes, les poches pleines, viennent y séjourner. La plupart venant du Qatar, d'Arabie Saoudite, des Émirats arabes unis. Les mains grossièrement écorchées de mon cousin trahissaient sa voix calme. Elles s'insurgeaient contre l'exploitation de musulmans par des musulmans. Elles transpiraient l'injustice. Deux mains qui se trouvent dans l'obligation de nourrir huit bouches. J'ai remarqué toutes les cicatrices sur sa main droite qui lui servait à changer de vitesse dans la petite Jetta. Il était impossible de savoir si ces cicatrices étaient le résultat de tortures subies durant la guerre ou de son travail. Peut-être les deux. Travailler pour nourrir ses enfants, sa femme, son père, sa mère et lui-même ; c'est ça la réalité de beaucoup de jeunes trentenaires, qui ont l'allure de quarantenaires et qui sont emprisonnés dans ce pays toujours en ruine.

J'aurais aimé questionner mon cousin davantage, mais j'avais peur de raviver des souffrances qui auraient rendu ces retrouvailles encore plus pénibles. J'étais pourtant absorbé par son histoire, tout en étant un peu ailleurs. Ailleurs, comme quand la mort frappe. Comme quand Amantine est morte. Comme quand mon père a été assassiné. Comme quand ma mère m'a traîné par la main dans l'avion qui nous a amenés au Québec. Mettre le pied sur cette terre qui m'a vu

naître, c'était une expérience psychédélique. C'était surréel. C'était comme si tout ce que je m'étais imaginé de ma vie passée durant ces dix-neuf dernières années se matérialisait devant mes yeux.

Lorsque mon cousin me questionna sur la vie au Québec, je lui répondis de la même manière que je répondais à mon psychologue, c'est-à-dire le plus impersonnellement possible. Je me suis même surpris à faire une blague macho lorsqu'il me questionna sur mes relations amoureuses. J'ai voulu paraître fort. J'ai voulu montrer ce que je n'étais pas capable de voir moi-même. J'ai tout dit, pour ne rien dire. J'ai parlé de la météo au Québec. J'ai parlé de mon travail sans trop expliquer en quoi il consistait. Après dix-neuf ans, les mots nous manquent. Malgré la familiarité, après dix-neuf ans, nous avons l'impression de faire face à l'étranger.

Alors qu'on roulait dans les côtes et qu'on enchaînait les courbes des montagnes de Sarajevo, mon cousin me paraissait être de plus en plus comme un être dont je ne connaissais rien. Sarajevo m'était inconnue. J'ai paniqué, mais ça n'a pas paru. Mon psychologue n'était pas en mesure de détecter ma détresse, alors je savais que mon cousin n'en serait pas plus capable.

La lumière naturelle de la lune éclaircissait cette zone montagnarde de Sarajevo, où la route était incertaine et en gravier. Dès que l'oncle a vu la lumière artificielle de la voiture pénétrer dans la cour de sa maison, il est sorti en titubant, tremblotant, plein d'espoir et d'amour pour la progéniture de son frère. Pour lui, c'était un peu revoir son frère cadet plus de 25 ans après sa mort. Pendant que mon cousin s'occupait de mes bagages, mon oncle m'avait pris dans ses bras. À ce moment, j'ai réalisé à quel point un homme bosniaque pouvait être sensible. Il m'a longuement regardé, essuyant mes larmes tout en remerciant Dieu que je sois arrivé sain et sauf, comme si celui-ci avait quelque chose à voir avec mon arrivée. Je n'ai pas voulu gâcher le lien qu'il avait soudainement créé avec Dieu, je me suis contenté de jouer le jeu de la spiritualité retrouvée et me

suis aussi adressé au Tout-puissant pour faire plaisir à mon oncle en m'exclamant : « Mach'Allah vous êtes en pleine forme oncle Ahmo ».

Les larmes des retrouvailles ont cédé place aux sourires, aux rires. Le choc a laissé place à la joie de se retrouver, même si nous savions tous que ce n'était que pour vingt-quatre heures. Se retrouver vingt-quatre heures tous les dix-neuf ans c'est ce que la guerre impose aux familles exilées. On se console en se rappelant qu'il y en a qu'on ne pourra plus jamais revoir. La tante m'avait servi un baklava avec du jus d'orange. Nous étions tous assis dans le salon autour de la petite table ornée de nourriture comme un sapin le jour de Noël. À la télé, il y avait un match de football. C'était la coupe européenne qui s'y jouait. Une occasion à saisir pour entamer la discussion, comme si nous n'avions rien d'autre à nous dire. La réalité, c'est que nous essayions d'éviter de parler de ce qui brûlait les lèvres de tous. Nous avons parlé de football et regardé le match en mangeant des poivrons farcis du jardin de mon oncle. C'était le repas le plus délicieux que j'ai mangé depuis des années.

Ces vingt-quatre heures m'ont permis de me réconcilier temporairement avec mon père. Après avoir passé plusieurs heures à éviter le sujet, nous avons évoqué les plus grandes blessures de la famille paternelle. L'oncle semblait très à l'aise d'aborder tous les sujets, ce qui m'a fait un grand bien. Enfin un membre de la famille parlait sans filtre, me racontait l'histoire familiale. Osait m'expliquer les décapitations d'hommes musulmans sur le pont de la Drina à Višegrad. Oubliait que j'avais été un enfant. Comprendait que j'étais devenu un homme prêt à entendre ce qu'on n'a jamais voulu lui dire.

Mon oncle enchaînait les histoires du siège de Višegrad, ville natale de mon père. Il me raconta que la peur se cachait derrière chaque arbre qui jonchait la forêt. Une forêt qui prêtait sa

beauté verdâtre à la Drina qui coulait nerveusement sous le pont ayant déjà relié l'Asie et l'Europe. Mes grands-parents ne savaient pas encore si leur fils cadet, mon père, avait survécu aux assauts de l'armée serbe à Mostar. Ma grand-mère vagabondait dans la ville à la recherche de réponses. Espérant avoir des nouvelles de papa. Elle interrogea les journalistes, les voisins, le boulanger. Personne n'avait de réponse pour elle. La recherche d'une lueur, d'un souffle venu du sud pour la rassurer sur le sort de son fils la plongera dans la démence avant qu'un obus ne l'amène vers le sommeil éternel où elle retrouvera enfin mon père dans la quiétude que la mort seule impose. Oncle Ahmo me raconta avec la tristesse accrochée à sa moustache bien garnie que grand-père mourra quelques mois plus tard de causes dites « naturelles ». Or, rien ne pouvait être naturel dans ce pays maudit.

Je ne savais pas beaucoup de choses sur grand-mère Meijra et sur grand-père Redzep. Je sais que nous leur rendions visite lors des vacances scolaires avant que la guerre n'éclate, mais je n'ai pas de souvenirs de ces visites. Mes grands-parents paternels avaient une grande maison à Višegrad et les enfants aimaient s'y rendre parce qu'il y avait un vaste terrain pour jouer avec les quelques animaux de la ferme.

Oncle Ahmo continua son récit de Višegrad en remontant très loin dans l'histoire. À travers les mots de mon oncle, j'ai cru entendre Ivo Andrić me réciter un passage de son fameux roman *Le Pont sur la Drina* :

De mémoire d'homme, jamais un tel silence n'avait régné sur la ville. Les magasins n'ouvrirent pas. Les portes et les fenêtres des maisons restèrent closes, bien que ce fût une journée ensoleillée et chaude de la fin d'août. Les rues étaient vides, les cours et les jardins comme abandonnés. Dans les maisons musulmanes, c'était l'accablement et le désarroi, chez les chrétiens, la prudence et la perplexité. Mais partout et chez tous, la peur régnait. Les Autrichiens qui faisaient leur entrée avaient peur des embuscades. Les musulmans avaient peur des Autrichiens, les Serbes des Autrichiens et des musulmans. Les Juifs craignaient tout le monde, car, surtout en temps de guerre, tout le monde est plus fort qu'eux.

Nul ne pouvait se douter que le scénario se reproduirait à la fin du XX^e siècle. La guerre de Bosnie-Herzégovine laissera dans l'imaginaire enfantin des images qu'aucun Prix Nobel n'osera rapporter pour une deuxième fois.

Mon oncle croyait avec sa naïveté de gentil moustachu qu'en temps de guerre, il existait des règles non écrites, traces éternelles gravées à l'encre rouge sang dans la mémoire de ceux qui reproduisent les mêmes erreurs. « Même en des temps immoraux, il y a une morale qu'il faut respecter », me disait-il. Je l'ai regardé avec considération et respect. « Les enfants doivent être épargnés, les fleurs doivent être arrosées, les femmes ne doivent pas être violées », avait-il renchéri. Beau, mais naïf. Écorché, mais rempli d'espoir. Mon oncle est ce que l'humanité a de plus pur à offrir. La guerre de Bosnie-Herzégovine n'a respecté aucune des prémisses morales d'oncle Ahmo. Les enfants ont été déracinés du jardin de la vie, les fleurs ont fané sans renaître au printemps et les femmes ont été marquées à jamais.

J'ai fini par m'endormir au gré des histoires plus douces qu'oncle Ahmo me racontait. Je ne me souviens plus de ce qu'il m'avait dit de si beau pour que Morphée me récupère avec autant de charité, mais je sais que ça m'avait fait l'effet d'une brise maternelle que seuls les nouveau-nés pouvaient ressentir. J'étais à nouveau l'enfant couché sur le divan émerveillé par les histoires d'oncle Ahmo. Je crois qu'il m'a raconté des histoires jusqu'au crépuscule. Je crois qu'il a fait abstraction du fait que je dormais depuis longtemps. Il avait dix-neuf ans d'histoires à me raconter en seulement quelques heures, ce n'est pas le sommeil qui allait l'en empêcher.

Le lendemain matin, je me suis réveillé au gré de l'odeur des fruits fraîchement cueillis dans le jardin qui donnait un peu de vie à cette grisâtre ambiance bétonnée de la maison familiale.

Oncle Ahmo avait tranché des figues en deux. Au cœur de ce fruit tendrement sucré, on pouvait lire la douceur des jours à venir. Je devais préparer mes bagages, mais je ne voulais plus partir. La mentalité montagnarde quelque peu rétrograde avait beau me répugner, j'étais paisiblement satisfait d'être engouffré dans le fin fond de Sarajevo, loin de toute civilisation trop fière d'elle-même pour prendre le temps de sentir l'amour qui s'échappait d'une figue fraîchement cueillie.

Rassasié par les figues et enthousiasmé par le fait d'être à quelques heures de retrouver Mostar, j'ai trouvé la force nécessaire pour amener mes bagages jusqu'à la petite Jetta de mon cousin Saudin. La gorge nouée par l'émotion, j'avais une folle envie de crier. Crier. Crier. Crier aussi fort que possible pour que les citadins confondent ma tristesse avec celle des montagnes qui les entouraient. Mais j'ai gardé le silence. J'ai crié de l'intérieur. Je me suis déchiré les poumons à force de crier en silence.

Quoique je me souvienne des retrouvailles avec oncle Ahmo, je n'ai aucun souvenir des adieux. Je sais que j'ai eu la même désagréable sensation en entrant dans la Jetta que la première fois. Pour la suite des choses, ça reste un mystère. Une souffrance qui risque de resurgir un jour. Peut-être quand mon oncle Ahmo décédera. Peut-être à son anniversaire, si je finis par me rappeler sa date de naissance. Peut-être jamais.

Saudin m'a ramené à la station d'autobus où m'attendait ma cousine Belma. Durant le trajet, j'ai eu l'impression d'avoir laissé mon cœur dans cette maison en béton. J'ai senti le froid m'agripper, malgré la chaleur ambiante. Plus on s'éloignait, plus le vide se faisait sentir. Contrairement au moment des retrouvailles, le silence s'était invité sur le siège tortillé de la Jetta entre mon cousin et moi. Nous nous sommes dit au revoir, tout en sachant que c'était probablement la première et la dernière fois que nous allions nous revoir. Qu'il allait s'écouler un autre dix-neuf

ans avant que nous ayons l'occasion de revivre ces moments express. J'ai eu une pensée pour mon oncle qui avait dépassé l'âge de soixante ans. Un âge exceptionnel dans la famille. Peu ont vécu aussi vieux. Si on additionne dix-neuf à soixante, on dépasse largement l'espérance de vie d'un homme bosniaque. Je n'avais pas encore mis le pied à l'extérieur de la Jetta qu'un nouveau deuil avait commencé.

III

Nulle perte n'est ressentie avec autant d'acuité que celle de ce qui aurait pu être. Nulle nostalgie ne fait autant souffrir que la nostalgie des choses qui n'ont jamais existé.

Rabih Alameddine, *Les vies de papier*

Ma cousine cadette et moi quittons Sarajevo pour Mostar. Deux heures et demie de route me séparent de ma renaissance. C'était une fin d'après-midi chaude. J'allais passer deux heures et demie collées au siège d'autobus à regarder les souvenirs m'envoyer la main par la fenêtre. Des souvenirs qui se fondaient dans ce paysage rempli de symboles à l'origine d'une douloureuse histoire. Les champs de pierres tombales blanches avaient des allures de marguerites. Ils ramenaient à la surface le goût métallique de l'angoisse. La Bosnie-Herzégovine avait ça de particulier. Il était possible de confondre un champ de morts avec un champ de fleurs.

Les noms des villes qui s'affichaient au gré des kilomètres me rappelaient que je n'étais plus dans mon confort québécois : Vukovići, Konjic, Jablanica, Potoci, Vrapčići, Mostar n'ont rien à voir avec Montréal, Repentigny, Berthierville, Louiseville, Trois-Rivières. Cet enchaînement provoquait en moi une confusion nostalgique. Je ne savais plus si j'étais nostalgique de cette route qui caressait les montagnes ou de la banalité rassurante qui se trouve entre Montréal et Trois-Rivières.

Derrière nous, Sarajevo et son soleil rouge sanguinaire nous avaient déjà dit au revoir. Devant nous Mostar et sa pleine lune nous accueillaient souriants. Au gré de la lune, on pouvait voir une brume humidifier les yeux de ma ville natale. Comme si elle était tout émue de mon arrivée. L'autobus coulait ses derniers kilomètres autour des montagnes comme les larmes sur mon

visage boursoufflé par l'émotion. Mon visage était une montagne tropicale, ma tête était un terrain de jeu où se jouait le drame de ma vie.

Après que les larmes silencieuses eurent arrosé les mots que j'avais griffonnés sur des bouts de papier, l'euphorie s'était installée. J'ai tendu l'oreille pour entendre les miens raconter des histoires banales dans une langue que je connaissais, mais qui me semblait secondaire. Les histoires n'avaient rien d'émouvant, et pourtant les entendre m'avait ému. J'essayais aussi de savoir si les occupants étaient témoins de la scène qui se jouait entre ma ville et moi.

L'étrangeté a fini par laisser place à la familiarité. Ma cousine voulait engager la conversation avec moi. Dans la famille, nous avons cette mauvaise habitude d'entamer les conversations quand il ne faut pas. Je croyais que ma cousine allait me poser une question, mais elle s'est mise à parler : « Juin 1992, tu ne te souviens probablement pas parce que tu étais trop jeune, mais Mostar était assiégée par l'armée serbe, tu étais assis sur mes genoux dans le dôme qui servait de camp pour entasser les musulmans arrêtés et expulsés de leurs appartements pour la seule raison qu'ils étaient musulmans. » Je me suis dit : « pas encore une histoire de siège. »

Ma cousine poursuivit sans que je le lui aie demandé :

« On est venu nous annoncer, après trois mois d'incertitudes, que le corps de ton papa avait été retrouvé dans une fosse commune. » J'ai alors pensé à ma pauvre grand-mère qui avait désespérément cherché à savoir ce qui était arrivé à son fils. Tout ce temps, il été empilé indistinctement parmi des centaines, peut-être des milliers, de corps en décomposition.

Ma cousine ne semblait pas porter attention à mon mécontentement à l'entendre me parler de la chose avec autant de détachement. Elle a donc poursuivi : « On a appris qu'il avait été assassiné par l'armée serbe. En face de nous, Bosko était assis sur les genoux de son propre père,

bien vivant dans son habit brun de l'armée occupante. Tu t'étais retourné vers moi en affirmant, avec conviction, des mots qu'un enfant de trois ans ne devrait en aucune circonstance prononcer : "Ne t'inquiète pas, je vais tuer le papa de Bosko pour venger la mort de nos pères. " »

Je ne sais pas si elle m'a raconté cette histoire pour se libérer de quelque chose ou pour me rappeler de ne pas prendre trop de plaisir à Mostar parce que la ville était porteuse de ma terrible enfance. La neutralité du ton avec lequel elle m'avait raconté l'histoire m'avait quelque peu étonné. Pour elle, ces histoires sont restées une normalité. Pour moi l'exil a suffi pour que ces histoires, qui sont pourtant miennes, me choquent. Comment ai-je pu, à trois ans, raisonner de la sorte ? Souhaiter la mort de quelqu'un lorsqu'on n'a que trois ans, est-ce que c'est vraiment possible ? Peut-être que ma cousine confond ses désirs et les mots que j'ai prononcés.

Je suis resté silencieux. J'étais décontenancé par ce que je venais d'entendre. C'étaient les premiers souvenirs que ma cousine me racontait depuis mon arrivée. J'ignorais jusqu'alors la façon dont la mort de papa m'avait été présentée. J'ai cru d'abord qu'on nous l'avait annoncée dans la chaleur de notre foyer. Ensuite qu'on ne me l'avait jamais annoncée, que j'avais fini par deviner par moi-même. Je me suis même questionné à savoir si je n'étais pas un de ces enfants bâtards. Le résultat d'un viol. J'ai compris que ça ne pouvait pas être le cas quand j'ai vu des photos de mon père. Je lui ressemble trop pour être le produit d'un autre.

Ma cousine ne s'attendait pas à ce que je la questionne davantage sur la mort de mon père puisqu'elle s'est tue pour le reste du voyage.

Cette information était la clé de ma compréhension des choses. Le choc avait rapidement laissé place au soulagement. Je venais de colmater un trou dans ma mémoire. Un trou, une

ouverture sur un océan d'angoisses existentielles. J'ai fini par sourire à ma cousine. Elle m'a regardé avec amour, se sentant un peu coupable de m'avoir raconté l'horreur aussi rapidement.

Nous approchions de Mostar. Un panneau indiquant la sortie pour Jablanica a fait accélérer mon poulx. Je pouvais voir la Neretva lancer des regards complices à la lune, alors que cette dernière admirait le reflet que lui renvoyait le fleuve. Entre la Neretva et la lune, le courant passait. Un frisson a traversé mon dos. La Neretva coulait dans mes veines. J'avais froid. Je sentais sa fraîcheur traverser la vitre de l'autobus. Dans un élan considérable d'enthousiasme, j'avais presque oublié de penser en français. J'essayais d'écrire ce que je ressentais, mais je n'arrivais pas à l'exprimer autrement que par des mots enracinés depuis mon enfance : « Moje srce kuca jače nego bombe više Hercegovine. Noći me je strah, kosti me bole. Bogu ne vjerujem. Žedan sam dajte mi vode.⁷¹ » Je pensais, j'écrivais, je parlais en bosnien. Neuf minutes me séparaient de la station d'autobus. Neuf minutes pour reprendre mes esprits, me libérer de tous ces sentiments qui se bouscullaient en moi pour ne pas mourir de tristesse devant ma belle étoile. Pour ne pas perdre la face devant mon beau pont. Ce vieillard bienveillant au cœur de Mostar.

L'autobus s'est arrêté. J'ai brusquement été tiré de ma rêverie. Ma cousine n'a rien dit. Elle m'a seulement caressé la main. Mollement, j'ai pris la sienne pour lui signifier que tout allait bien. Depuis Amantine, j'ai appris à parler sans les mots. Un cœur ne produit pas des lettres d'alphabet, mais des sons. J'ai appris à parler aux sons. Au son d'une caresse. Au son d'un baiser. Au son d'une main posée sur une vitre d'autobus qui dit au revoir. En sortant de l'autobus, j'ai respiré l'air

⁷¹ Mon cœur bat plus fort que les bombes au-dessus de l'Herzégovine. J'ai peur de la nuit et j'ai mal aux os. En Dieu, je ne crois pas. J'ai soif, donnez-moi de l'eau.

de Mostar comme on respire en présence d'un bouquet de fleurs. Profondément, longuement, avec attention.

Au-dessus de la station d'autobus, j'ai aperçu la station de train. C'est là que mon père travaillait. C'est aussi à cet endroit que ma mère a rencontré mon père. Qu'ils sont tombés amoureux.

*
**

Avril c'est le mois de la floraison en Bosnie-Herzégovine. Les arbres débordent de pétales, les fruits sucrés commencent à avoir le goût du ciel. Je me suis promené sur la rue du Maréchal Tito. C'est l'artère principale de la ville. C'est aussi la rue qui longe la Neretva. La rue qu'il faut suivre pour se rendre au vieux pont. Je n'ai pas voulu explorer immédiatement les recoins de ce que je connaissais déjà de la ville, c'est-à-dire mon quartier chéri, mon terrain de jeu surplombé par la fenêtre de grand-maman. Je n'étais pas prêt à ça. Je voulais jouer aux touristes. Je voulais fuir. Je voulais être en vacances.

Lorsque j'étais enfant, j'avais une limitation au niveau de la représentation que je me faisais de l'espace. Le ventre de ma mère était le premier lieu spatial que j'avais exploré et m'étais approprié. Dans lequel j'avais trouvé du réconfort. Un réconfort que j'ai passé ma vie entière à tenter de reproduire. Que je retrouverai peut-être sur mon lit de mort avec les couches au cul et la nostalgie agrippée au cœur. La maison était mon second lieu d'appropriation. C'était mon royaume ; le ventre de ma mère, maison de deux-pièces et demie. Sont venus ensuite le terrain de jeu et le quartier.

La découverte des espaces s'est abruptement arrêtée lorsqu'à l'âge de dix ans on m'a annoncé qu'on allait quitter Mostar pour aller vivre au Québec. C'était comme si on m'avait arraché de mon enfance pour me dire qu'à partir de ce moment précis, je devais laisser place à la raison,

devenir adulte. Comme si on me demandait à l'âge de dix ans de lire la *Critique de la raison pure* de Kant pour saisir les enjeux auxquels je serai confronté pour le reste de ma vie.

J'ai pleuré, on m'a dit d'arrêter. J'ai crié, on m'a regardé avec mépris. J'ai appris à me taire, on m'a interrogé. Je perdais ma maison, mon royaume. Le terrain de jeu n'allait plus être le même. Le quartier allait devenir un vaste pays dont je finirai par oublier les noms de rues. L'angoisse d'un enfant naissant allait se manifester à nouveau. Le mutisme de celui qui ne sait pas encore parler allait redevenir une réalité. À dix ans, on allait me regarder comme on regarde un nourrisson. À dix ans, je n'allais pas être capable de leur répondre. J'allais pleurer pour exprimer la colère. J'allais pleurer pour exprimer la peine. J'allais pleurer pour exprimer la faim. J'allais pleurer pour leur faire comprendre que j'avais froid. Les larmes allaient devenir mon langage pour les mois, les années à venir. Le mutisme allait devenir le ventre de ma mère sans le confort qui vient avec.

Tous ces souvenirs, toutes ces réflexions ont guidé mes pas dans cette chaude journée de printemps. J'ai pris le temps d'observer les environs. Il n'y a pas eu beaucoup d'efforts consacrés pour effacer le passé. Les ruines étaient toujours là. Les trous d'obus aussi. Des blocs à appartements criblés de balles à perte de vue. Ça fait partie du décor. On ne veut pas oublier. Pas tout de suite en tout cas. Peut-être qu'on attend que le nouveau conflit éclate en se disant que si les trous sont là, les traces d'obus aussi, on n'aura pas besoin de tout recommencer. Peut-être qu'on entretient ces cicatrices pour servir d'arguments contre les idiots qui voudront prendre les armes à nouveau.

Certes, de nouvelles constructions ont poussé dans ces ruines, comme les fleurs qui renaissent dans un champ sauvage orné d'herbes mortes. Certes, il y a eu une tentative de cacher ce qui saute au visage, mais rien n'avait été déconstruit. Rien n'avait été nettoyé. Tout a été empilé.

Du fumier sur des violettes. Du granite pour faire pousser des roses. Une maladresse. Au mieux, une stratégie pour déclarer coupables ceux qui ne l'ont pas encore été. J'avais devant les yeux l'exacte reproduction de ma confusion. Les ruines sur la rue du Maréchal Tito étaient le reflet des écorchures dans mon esprit.

Le crépuscule cognait à la porte du jour. J'avais profité de ma promenade pour me rendre dans la vieille ville. Tant qu'à faire le touriste, aussi bien s'entourer de touristes. Par imitation, on peut devenir ce qu'on veut. Ma cousine est venue me rejoindre. Nous sommes allés boire une bière sur le toit d'un restaurant qui surplombait le vieux pont. La vue plongeante sur la Neretva m'était agréable. Je n'avais jamais regardé le pont de cet angle. Le vieux pont m'est toujours apparu comme un monument au-dessus de tout. Comme grand-mère sur son trône de matriarche. Grand-maman était décédée depuis longtemps et moi, j'étais sur mon trône en train d'admirer l'architecture du 16^e siècle du vieux Mostar. Je n'avais jamais regardé les choses de cette hauteur.

Enfin, j'avais réussi à oublier le passé en me plongeant dans une sorte d'aménagement paysager datant d'il y a 500 ans. Enfin, je pouvais sereinement parler avec ma cousine. Prendre le temps de souffler. De l'écouter. De reconstituer les éléments manquants à mon histoire. Peut-être même de comprendre quelque chose. Nous avons mangé une pizza et avons pris une deuxième, et puis une troisième bière. Une complicité s'échappait du silence qui avait pour trame sonore le bruissement du cours d'eau. L'apaisement, que me procurait ce moment d'intimité avec ma cousine, l'eau, les feuilles, le vent, les étoiles, la bière, était le bienvenu.

Il ne fallait pas prononcer de mots. Les mots qui sortiraient de nos bouches allaient fatalement raviver un passé moins glorieux que la construction du vieux pont. Les mots allaient nécessairement évoquer sa destruction en 1993. Peut-être brièvement sa reconstruction en 2004.

Pendant onze ans, Mostar a été amputée de son patriarche qui, à bout de bras, maintenait les deux rives rapprochées.

Beaucoup ont cru, moi je l'espérais, que j'allais en vacances, visiter la beauté montagnarde de Sarajevo jusqu'à Mostar, l'architecture entassée des maisons aux dalles rouges de la Bosnie jusqu'à l'Herzégovine. Toutefois, retourner sur les lieux où ont été assassinés plusieurs membres de ma famille n'avait rien d'une croisière ensoleillée. Là où j'ai passé une partie de mon enfance, dans un camp, à jouer dans les limites imposées par des hommes armés. Retourner et voir que rien ou presque n'avait changé, dans mon quartier, Zalik, un des plus pauvres, et le plus touché par la guerre. Les mêmes immeubles délavés, délabrés, criblés de balles. Les mêmes balles qu'en 1992. Les mêmes visages, qui avaient déjà vieilli à l'époque, sauf ceux ayant rendu l'âme depuis. J'ai essayé d'y voir de la poésie, j'y ai revu l'horreur. J'y ai croisé traumatisme après traumatisme, coin de rue après coin de rue.

Plongés dans une tristesse qui n'a pas besoin d'être exprimée, ma cousine et moi quittons la terrasse du restaurant. Nos pas s'enchaînaient aléatoirement, mais pas tant que ça. Ma cousine s'était mise à parler du présent qui ressemble curieusement au passé. Elle me racontait comment les politiciens volaient l'argent du peuple et ravivaient les tensions ethniques et religieuses, qui s'étaient quelque peu dissipées après la guerre. Elle m'a beaucoup parlé de politique. Elle a aussi évoqué d'autres souvenirs de famille, comme si politique et famille allaient de pair. Les souvenirs de ma famille se rattachent tous à la mort. La mort d'un voisin. La mort du père. La mort d'un oncle. La mort des grands-parents. La mort. Toujours la mort. Ils se rattachent aussi à la guerre. La guerre, toujours la guerre.

Ma cousine est bavarde. C'est probablement l'alcool qui l'amène à tenir un monologue avec ma fatigue. À un certain moment de notre excursion nocturne, elle me dit en baissant considérablement la voix « ce sont encore les fascistes qui règnent d'un côté comme de l'autre de la rive. » Je lui réponds d'une voix enthousiasmée : « smrt fasizmu sloboda narodu », un slogan de l'époque titiste qui veut littéralement dire « mort au fascisme, liberté au peuple ». Elle m'a alors lancé un regard grave et inquiet. J'ai immédiatement compris ce que son regard voulait me communiquer. Nous étions du mauvais côté de la rive pour clamer notre antifascisme. Elle m'expliquera un peu plus tard, après avoir traversé la rive, prenant une plus grande liberté de parole, qu'il y a encore des risques lorsqu'on se réclame de la mauvaise politique, du mauvais côté de la Neretva. Elle ne m'a pas expliqué quels étaient ces risques, mais je l'avais compris. C'était les mêmes qu'entre 1992 et 1995.

Nous sommes passés devant une école secondaire construite plusieurs années après la guerre. En 2010, plus précisément. Cette école, pourtant neuve, aux allures très modernes, rappelle une époque archaïque, durant laquelle il était interdit aux musulmans de se rendre du mauvais côté de la rive. Durant laquelle, il était interdit aux musulmans et aux chrétiens de fréquenter les mêmes écoles. De jouer dans le même quartier, aux mêmes jeux. Alors que dans les cimetières, les morts avaient fini par faire la paix, puisqu'ils étaient désormais enterrés de manière aléatoire côte à côte, dans cette petite école, remplie de vies en devenir, les enfants musulmans et chrétiens ne se côtoient plus. On y enseigne deux histoires. On y enseigne deux langues. Dans cette petite école se prépare la nouvelle guerre à coups de doctrines et d'isolement. En pensant au futur, on sent une brise du passé.

L'exil n'est pas une libération, c'est une question de vie ou de mort. Le retour c'est de l'automutilation. Cette petite école était une lame qui mutilait l'espoir. Qui me rappelait pourquoi nous avions quitté ce pays. Elle m'a aussi rappelé que maman avait raison. Raison de nous déraciner. Quand la terre est empoisonnée, il vaut mieux déterrer les plantes pour les faire revivre ailleurs. C'est ce que maman avait fait.

Ma cousine et moi avons continué notre chemin. Je n'avais pas porté attention au parcours que nous avions fait. Je sais seulement que nous sommes revenus dans la vieille ville. Nous avons croisé des touristes venus d'un peu partout à travers le monde. On les reconnaît par leur vulgaire curiosité. Il y a aussi leur aveuglement face à l'histoire des peuples vivant dans ces ruines qu'ils prennent en photo. Ils prennent des selfies avec comme arrière-plan un paysage dans lequel se confondent les mosquées et les églises, sans oublier les ruines, mais c'est le vieux pont qui les intéresse le plus. Pour eux, il s'agit d'esthétisme, pour ma cousine et moi, chaque flash d'appareil photo nous rappelle les obus, les sons de mitrailleuses, les fosses communes et nos pères assassinés.

Une petite fille gitane est venue nous quémander de l'argent. Alors que je sortais un cinq euros pour le lui donner, ma cousine l'a chassée. Mon cœur s'est raidi. J'ai été froissé. Ma cousine était méchante. Dans son geste, je ne me reconnaissais pas. Je ne reconnaissais pas ma famille qui a toujours aidé tout le monde. Je l'ai regardée avec désapprobation. Elle n'en était aucunement coupable. Je le savais, parce que j'avais vu à quoi pouvait ressembler son sourire de culpabilité. Le sourire qu'elle affichait était celui d'une personne déterminée. Sûre d'elle. Certaine d'avoir fait la bonne chose. D'avoir agi avec justesse.

Elle m'expliquera plus tard que cette petite fille, comme beaucoup d'autres, sert d'appât à touristes. Elle est utilisée par le crime organisé albanais pour soutirer de l'argent à ceux qui

culpabilisent devant la mise en scène de la pauvreté. Ça a rendu la petite fille beaucoup moins sympathique. Cette petite morveuse m'a fait sentir comme un touriste dans ma propre ville. Elle était pire que le marchand à Sarajevo.

Belma et moi avons fini par rejoindre la douceur du foyer qu'elle partageait avec sa mère. La fatigue avait repris le dessus. Je me suis enfoui sous les couvertures, transporté par l'ivresse imposée par l'abus de bière et de vin. Je me suis endormi un peu confus. Un étrange sentiment d'incompréhension m'accompagnait. Tout ce que j'ai vécu durant la journée m'est apparu un peu surréaliste.

*
**

La tendre odeur de la pita zeljanica, une sorte de feuilleté aux épinards, cuisant dans le four me tira délicatement de mon sommeil. Cette symphonie olfactive était un rappel de l'enfance douce. Jamais mon pays n'avait senti aussi bon. J'ai pris mon temps avant de me lever. La fatigue s'était dissipée. Je contemplais le plafond. J'étais en transe. J'ai repensé à la beauté du paysage qui s'était déployé devant mes yeux depuis mon arrivée. La route tournoyante des montagnes. Je n'avais jamais connu une telle sensation. Belma était partie travailler. Elle n'avait pas d'autre choix. Ma tante Sena n'osait pas me réveiller. Elle attendait patiemment que j'aie la rejoindre dans le salon. Elle laissait la pita zeljanica faire son œuvre. Entre-temps, elle s'était affairée à me préparer tous les plats traditionnels du pays. J'allais avoir l'embarras du choix. On disait que c'est tante Sena qui faisait la meilleure pita zeljanica. La légende veut qu'elle n'ait jamais raté sa pâte. Elle avait la magie accrochée aux doigts. Quand j'ai compris que le repas était servi, je me suis précipité dans le salon. La pita zeljanica de tante Sena était bel et bien la meilleure.

Après quelques jours à fuir l'inévitable, à faire le touriste, cette journée à Mostar devait servir à aller là où il m'était difficile d'aller. Tante Sena et moi avions planifié rendre visite à mon père et à son frère (l'époux de Sena) au cimetière afin de déposer des fleurs sur leur tombe. À défaut de prière, puisque je n'étais pas croyant, j'avais écrit une lettre à mon père. J'avais l'intention de la lire à haute voix pour qu'il m'entende. Une sorte de récitation pour recréer un lien qui s'était perdu. Peut-être voulais-je lui rappeler qu'il avait eu un fils cadet avant de mourir. Un fils qui avait réussi à faire quelque chose avec ce qui lui restait du désir de vivre. J'avais envie d'avoir une discussion père/fils.

Nous avons pris un taxi pour nous rendre au cimetière. Mon œil n'arrivait pas à s'habituer au paysage grandiose qui s'offrait à lui. J'étais émerveillé par tant de beauté au point d'oublier ce pour quoi j'étais dans ce taxi avec tante Sena. J'avais oublié que j'allais rendre visite à des morts, dialoguer avec eux alors que je ne croyais en rien qui dépassait le lien intime entre deux cœurs qui battent. Entre deux respirations. Or, les cœurs de mon père et de son frère ne battaient plus, pas plus que leurs poumons ne pourraient respirer l'odeur des œillets que nous allions déposer sur leur tombe.

J'étais impressionné par l'entrée du cimetière. Elle avait quelque chose de vivant. On aurait cru qu'elle était sortie tout droit de l'imaginaire du réalisateur Wes Anderson. Alors que je m'attendais à une clôture grugée par la rouille, ruinée par le temps, je me suis retrouvé devant une clôture ornée d'or qui rappelait la vieille et glorieuse Autriche. L'ostentation dans laquelle mon père reposait m'a quelque peu consolé. Surtout lorsqu'on pense à la laideur avec laquelle il a été assassiné et jeté avec d'autres dépouilles.

Une fois la porte clôturée franchie, une haie d'arbres nous avait accueillis. J'ai trouvé curieux qu'il n'y ait aucun touriste dans ce cimetière. La nature, aidée par la main de l'Homme, avait fait son œuvre. Ce cimetière avait quelque chose de paradisiaque. Entre les arbres qui nous rafraîchissent à chacune de leurs expirations, la clôture dorée, les pierres tombales vues de loin qu'on pouvait facilement confondre avec des fleurs, il y avait des fontaines, petites œuvres d'art, qui nous invitaient à nous rafraîchir même si nous n'avions pas soif. La légende dit que l'eau qui en sort est en réalité composée de larmes des pères, des mères, des enfants qui reposent dans ce paradis caché. Il est conseillé de boire de cette eau, puisqu'elle permet de guérir les cœurs endeuillés. J'ai rempli une grande bouteille que j'ai pensé rapporter à maman. Peut-être y trouvera-t-elle le goût du baiser de papa.

Tante Sena marchait devant moi à une distance raisonnablement respectueuse. Elle savait qu'elle devait me laisser un peu d'espace pour que je vive ce moment. Une fois l'excitation provoquée par l'esthétisme passée, j'étais bombardé d'émotions. L'expression de ces bombardements prenait la forme de sanglots étouffés. Plus on approchait de la tombe de papa, plus les sanglots se multipliaient. J'ignorais où était notre point de chute, mais je savais que chaque pas m'en rapprochait un peu plus.

J'ai vu tante Sena tourner à gauche. Ça y était. Les sanglots par intervalles étaient devenus un flot de larmes ininterrompues. Je n'arrivais plus à contrôler quoi que ce soit autour de moi. J'ai voulu faire demi-tour. Revenir en arrière. Fuir. Crier. Prendre une pelle, me creuser un trou quelque part dans cette beauté verdâtre, sous un arbre centenaire et demander à tante Sena de m'enterrer. J'ai tout de même avancé, tourné à gauche. Tante Sena s'est retirée. J'étais enfin devant celui à qui j'aurai aimé dire « je t'aime » avant qu'il ne disparaisse pour toujours. Je pouvais enfin lui lire cette

lettre que j'ai écrite pour lui. Celle qui devait me libérer. J'ai déposé les œillets. Je suis resté silencieux, oubliant tout de ma lettre. Je me suis retrouvé devant mon père comme on se retrouve devant un amour impossible. Ma rencontre avec papa était un rendez-vous manqué. J'ai pleuré. Mes larmes ont arrosé les fleurs autour de sa tombe. Les pleurs sont peut-être la seule façon de communiquer avec les morts. J'étais paralysé. Je parlais trois langues, mais je n'arrivais pas à dire un mot. L'instant de quelques minutes, j'ai perturbé la quiétude du sommeil perpétuel de papa. Ça ne l'a pas réveillé. Je suis resté penché au-dessus de son lit éternel à murmurer à répétition « je t'aime papa » comme lui devait murmurer « je t'aime petit gars » vingt-quatre ans plus tôt.

*
**

Le lendemain, c'était l'anniversaire de tante Mirsada, la sœur de ma mère. Elle tenait à m'amener au cimetière pour qu'on dépose des fleurs sur la tombe de sa mère. Comment pouvais-je lui refuser cette visite le jour de son anniversaire ? Nous avons passé l'avant-midi à regarder la télé, boire du café bosniaque, manger et contempler le silence comme je le faisais souvent avec maman. Quelques rires par-ci, quelques histoires par-là. Je n'ai rien appris de mon temps passé avec tante Mirsada. Je n'osais pas trop la questionner. Je voulais seulement sentir sa présence. Savoir qu'elle respirait malgré l'omniprésence de la cigarette dans sa vie. De toute façon, j'aurais l'occasion d'avoir des réponses quelques mois plus tard, puisqu'elle viendrait passer une partie de l'été au Québec. Je la questionnerais à ce moment, dans un environnement plus serein. Ma tante m'a regardé, j'ai remarqué que la chaleur l'avait fatiguée et que le café ne l'avait pas réveillée.

Nous avons pris l'autobus pour nous rendre au cimetière. En route, j'ai réalisé que mon retour avait pris la forme de visages fatigués et de fleurs déposées délicatement sur des tombes. Grand-maman et grand-papa étaient enterrés dans un cimetière différent de celui de papa. À

Mostar, il y a plus de cimetières que de centres d'achats. J'aime croire que cela représente une victoire contre le capitalisme. Une victoire qui coûte cher, mais une victoire tout de même.

Le cimetière où reposaient grand-maman et grand-papa n'avait rien d'ostentatoire. Il n'y avait pas de haie d'arbres pour nous accueillir, pas de clôture austro-hongroise pour nous faire sentir importants. C'était simple. Joli. Fleuri. À l'image de tante Mirsada. À l'image de grand-maman. Tout me semblait être au ralenti. Un ralenti satisfaisant et bienvenu. La veille, je m'étais libéré de quelque chose. D'un poids écrasant. Mon œil s'était aussi habitué à la beauté des cimetières de Mostar.

J'ai acheté trois roses que j'allais déposer sur la tombe de grand-maman et de son mari. Une de maman, une de mon frère, une de moi. Même si je n'étais pas croyant, je respectais la symbolique derrière les protocoles. Le suspense n'a pas duré très longtemps entre le moment où tante Mirsada et moi sommes débarqués de l'autobus et celui où nous nous sommes retrouvés devant notre point de rendez-vous avec grand-maman et grand-papa. J'ai naturellement pleuré. Alors que je déposais les trois roses une à une, tante Mirsada débarrassait le rosier surplombant les tombes de ses feuilles mortes et de ses branches sèches.

Maman m'avait parlé de ce rosier. Grand-papa est mort dans son sommeil alors que maman était enceinte de moi. Grand-maman voulait qu'un rosier soit planté devant la tombe de grand-papa. Un rosier fut planté. Le rosier a pris racine dans le monde en même temps que moi. À mon retour en Bosnie-Herzégovine, il était encore debout. Il renaissait chaque saison. Il était le gardien du nid d'amour de grand-maman et grand-papa.

Au retour du cimetière, tante Mirsada et moi sommes allés manger sur le toit d'un restaurant chic nouvellement construit dans un immeuble à plusieurs étages. Un immeuble vitré. Un rappel

que le capitalisme avait, après tout, gagné les misérables de Zalik. J'ai informé ma tante qu'elle pouvait manger tout ce qu'elle désirait sur le menu. Au début, elle s'est sentie un peu gênée. J'ai dû insister pour lui faire comprendre que l'argent n'était pas un problème. Nous avons mangé comme des rois et ça ne m'a coûté que 30 euros pour les deux, bakchich inclus.

*
**

La veille de mon départ, je me suis promené à pas lents avec tante Sena. Mostar était éclatant. Le ciel avait mis son plus bel habit bleu pour me dire au revoir. Durant notre escapade, nous avons croisé des voisins, des amis de la famille. Tous me reconnaissaient. J'avais presque deux décennies de plus, 100 kilos de différence, le visage garni de poil qui me donnaient une certaine virilité, mais tous voyaient l'enfant en moi. Tous sans hésiter me saluaient par mon prénom : « Hej mali Adise kako si ti ? Hé petit Adis, comment vas-tu ? » À leurs yeux j'étais toujours petit, même à 1 mètre 95, 125 kilos.

Après avoir marché vers la haute ville, nous avons emprunté une rue pour revenir vers la basse ville. Zalik n'était pas un grand quartier. Il était facile de faire le tour en moins d'une heure. Nous nous sommes arrêtés devant un immeuble en briques blanches. Un coup de marteau frappa ma poitrine. Sur l'immeuble, il y avait une plaque commémorative. Des noms y étaient gravés. Je me suis approché. J'ai commencé à lire : Rozić Ante 1934, Rozić Petar 1918, Safić Edin 1952, Safić Saša 1970 ... Simidzija Muhamed 1955, Simidzija Murat 1952. À la lecture de Simidzija, j'ai éclaté en sanglots. Je me suis souvenu ce qu'était cet immeuble blanc. Je me suis souvenu pourquoi il avait cette blancheur. Ça prenait plusieurs couches pour effacer l'ignoble expérience de la captivité. On a voulu couvrir cette niche à mort d'une toile aux allures angéliques. Papa et son frère étaient immortalisés, mais ça me faisait plus de mal que de bien.

Tante Sena et moi avons monté les marches pour aller à la rencontre des deux personnes qui se tenaient à l'entrée. J'ai eu un flash. J'ai revu mon père être emmené par deux hommes en costume brun. Tout devenait clair. C'est dans cet immeuble que j'ai fait la promesse à ma cousine Belma de tuer le papa de Bosko.

Rien n'avait changé de l'extérieur si ce n'était l'éclatante blancheur de la peinture fraîchement appliquée. Le haut-parleur à l'entrée qui nous avisait des heures de repas et de jeu était toujours là, accroché au même endroit, prêt à servir en cas de nouveaux conflits.

Les deux personnes assises à l'entrée nous ont fait visiter. Les lieux avaient été transformés en centre d'entraînement. Un endroit où les bodybuilders se rassemblent. Les poids et altères. L'image ne pouvait être plus éloquente. Dans cette salle d'entraînement se trouvait le poids des pères disparus. Des adolescents assassinés. Là où il y avait des palettes de bois entassés en 1992 nous servant de lits de fortune se trouvaient des tapis roulants comme pour apprendre à fuir. Comme pour fuir l'immobilisme dans lequel nous avaient plongés les traumatismes. Durant la visite, j'ai failli avoir une crise de panique. Un film se jouait devant mes yeux et il n'était pas de Wes Andersen. Il ressemblait plutôt à ceux de Quentin Tarantino.

Nous avons remercié les propriétaires de la place et avons continué notre marche tranquillement vers le terrain de jeu surplombé par la fenêtre de grand-maman. Quelques voitures étaient stationnées là où j'ai été initié à l'horreur de la guerre. Là où mon ami avait été assassiné. Là où nous avons joué au ballon des centaines de fois. Parmi les voitures, pas de Jetta 1992. Pas d'enfants qui jouent. Rien pour me rappeler la mort, si ce n'est les quatre arbres coiffés par le vent.

La fenêtre de grand-maman était tristement fermée. Son absence se faisait sentir. L'environnement me semblait moins fleuri. Mon cœur était en berne. Je ne sais pas ce qui m'a

rendu plus triste : me recueillir devant la tombe de grand-maman ou sous sa fenêtre. J'ai regardé l'heure. Il se faisait tard. Je suis allé rejoindre tante Sena qui discutait avec une voisine croisée deux rues plus loin. Tante Sena savait respecter mon besoin d'espace. Elle savait que mon recueillement sous la fenêtre de grand-maman nécessitait un vide total. Qu'il ne fallait pas me déranger. Nous sommes rentrés à la maison sans échanger de mots. Le silence était satisfaisant.

*
**

Je quitte Mostar soulagé, non pas par ce que j'ai vécu, mais de fuir pour une seconde fois. Cette fois-ci en comprenant pourquoi nous avons fui la première fois. Les yeux plongés dans une pluie torrentielle de larmes froides, je sais que je vais devoir revenir. Je ne peux pas laisser ma famille espérer deux autres décennies. Pour ma famille qui peine quotidiennement à survivre, ma visite ravive un peu l'espoir qui ne cesse de fuir. L'exil nous impose un autre devoir moral : celui du retour.

IV

Ce sont souvent les petites choses plutôt que la grande image que l'esprit retient le plus facilement : par exemple, il est plus naturel et plus attrayant pour des lecteurs de comprendre le sens d'un grand événement historique à travers l'histoire d'une seule famille.

Adam Mendelsohn, *Les disparus*

Quelques mois après m'être laissé caresser par la brise printanière d'Herzégovine, ma tante Mirsada est venue nous rendre visite au Québec comme prévu. Voir si l'odeur des fleurs était la même ici. Si les lys de Bosnie étaient pareils à ceux du Québec. Elle allait passer le mois de juillet avec nous. Pour la première fois en vingt et un ans, les trois sœurs allaient se retrouver.

Il était impossible de se tromper. Mes tantes Nerkima et Mirsada étaient bel et bien les sœurs de ma mère. Elles avaient la même morphologie du visage. Elles avaient le même sourire tendrement mélancolique. Marque irréversible de la guerre. Elles avaient la même forme corporelle. Elles s'habillaient de la même manière. La première journée des retrouvailles, toutes portaient un débardeur. Celui de Nerkima était noir, celui de Mirsada vert forêt et celui de maman était bleu. Elles étaient drôles à voir.

Tante Mirsada est un lac calmement brumeux. Elle ne rit jamais. Elle sourit. Tante Mirsada enchaîne les cigarettes à une vitesse folle. En regardant la cigarette être rongée par l'anxiété de Mirsada, je ne pouvais m'empêcher de faire le parallèle entre le sort de la cigarette et celui de ma tante. Mirsada a déjà été une cigarette rongée par la vie. Comme Nerkima, comme maman. La vie avait fini par régler ses problèmes de tabagisme, mais ma tante avait malheureusement déjà été marquée à jamais. Blessures de guerre comme un cancer du poumon qui ne finit jamais de nous

achever. Qui nous laisse au mieux avec des difficultés respiratoires, au pire, avec un organe en moins.

Nous avons pensé à 1001 activités pour faire découvrir le Québec à tante Mirsada. Nous avons fini par n'en faire qu'une seule. Le soleil affichait son sourire le plus éclatant. Une évidence m'avait frappé cette journée-là. Alors que tante Mirsada accueillait la chaleur accablante avec sérénité et indifférence, nous suffoquions presque. L'exil n'impose pas seulement un changement d'ordre culturel, mais aussi d'ordre biologique. Nos corps qui supportaient jadis la chaleur de Mostar n'étaient plus en mesure de s'accommoder à une magnifique journée estivale du Québec. Tante Mirsada m'avait exposé à cette nouvelle donnée sans avoir dit un mot. Heureusement, nous étions entourés de milliers de litres d'eau. Cela donnait une rafraîchissante impression de brise venue de l'Est.

Nous avons passé la journée à l'Aquarium de Québec. Une journée somme toute banale. Cela dit, voir des créatures aquatiques emprisonnées obéissant aux ordres d'hommes et de femmes en uniformes bruns a laissé un sentiment mitigé dans mon esprit. Les grilles me rappelaient la guerre. Les uniformes bruns me rappelaient la guerre. Le problème quand on est un enfant exilé, réfugié de guerre, c'est que tout nous rappellera toujours la guerre.

Les autres journées avec tante Mirsada ont pris la forme de fleuve d'histoires et de bouffe. Elles ressemblaient à une course contre le temps perdu et celui à perdre. À être couchés sur le plancher du salon de tante Nerkima. À écouter attentivement les sœurs parler. À se laisser emporter par un sentiment de bien-être plus grand que n'importe quelle figue ingurgitée durant l'enfance. Il est peut-être vrai qu'en vieillissant on ressent davantage les choses. Le mal du passé peut nous

blessé dans le présent. La douceur du présent peut rendre le passé moins douloureux. Un va-et-vient entre ce qui a été et ce qui est. Parallèlement à tout ça, il y a ce qui sera.

Entre les histoires de tante Nerkima, la sagesse de tante Mirsada et la somnolente douceur de maman ; mes cousins, ma cousine, mon frère et moi sommes restés accrochés aux lèvres de ces créatures sorties tout droit des contes d'enfants. Les contes propres aux enfants de Bosnie. Ceux qu'on ne censure pas. Ceux qui nous apprennent que l'âge adulte ne peut être rationnellement chiffré. Que l'âge adulte arrive avec la mort prématurée d'un des deux parents.

Parmi tous les souvenirs qu'on évoque régulièrement, un s'invite systématiquement dans les discussions. Un souvenir que nous n'arrivons jamais à reconstituer avec exactitude tellement il existe des versions différentes. Alen, mon cousin aîné, raconte qu'il a sauvé la vie de son frère Danijel. Une journée comme une autre en temps de guerre. Un obus a éclaté dans le quartier, alors que mes cousins jouaient à l'extérieur. Alen raconte qu'il a, héroïquement, sauté sur son petit frère, sacrifiant son corps et sa vie, pour le protéger des éclats de toutes sortes. Il aurait par la suite traîné son petit frère sur son dos jusqu'à la maison, où une sécurité relative les attendait. On s'entend sur une chose, les tirs de *sniper* étaient la trame sonore de cet acte courageux. Alen réclame, encore à ce jour, sa médaille de bravoure. Danijel raconte la même histoire, mais dans sa version à lui, c'est Alen qui s'était retrouvé sur son dos. Dans l'histoire de Danijel, c'est lui qui a servi de bouclier contre les éclats d'obus. Chaque fois que l'histoire est évoquée, on croirait assister à un match de tennis. Nous finissons par désigner un gagnant par acclamation ou lorsqu'un des deux arrive à court d'arguments.

Même si c'est leur sœur Alena qui détient la vérité objective de l'événement, on ne la laisse jamais parler. La bataille oratoire est toujours initiée par Alen qui, trop fier pour admettre que son

histoire est exagérée, utilise des figures de style dignes de Gorgias pour stimuler l'émotion chez l'auditoire. Danijel quant à lui partage la sagesse de Socrate sans la conviction qui vient avec. Et c'est ainsi que nous nous divertissons. L'histoire de notre passé devient l'enjeu d'une joute oratoire qui ne trouve jamais de vainqueur.

*
**

Il fait encore chaud et humide à Trois-Rivières. L'été persiste, le mois de juillet se retire avec politesse. Tante Mirsada enchaîne toujours les cigarettes au gré de son anxiété. Nerkima s'affaire à nous servir à manger. Burek, poisson, crème sure, yogourt, fromage, viande séchée. C'est la fête. Du moins on fait comme si. Ma mère est calmement assise, somnolente. Nerkima nous apporte à boire. On pige dans le bac vert : eau, Pepsi, jus d'orange, 7-up. Un silence règne dans la pièce. Un silence familial. Mon frère regarde son cellulaire pour fuir, faire comme si la scène, qu'on a déjà vécue par le passé, était normale. Je fais pareil ne sachant pas comment réagir. La dernière fois que j'ai vécu cela, c'était en 1998. J'avais à peine neuf ans. Grand-maman avait encore sa robe fleurie aux couleurs joyeusement pastel. J'essaye de briser le silence. Les mots ne prennent pas toujours le sens que je veux leur donner. L'émotion les fait virevolter comme le vent caressant les feuilles mortes à l'aube d'un automne qui s'annonce agité. La maladresse est omniprésente. Le déchirement est inhérent aux familles qui ont été séparées par l'exil. Aujourd'hui ma tante s'en va. Un mois, c'est vite passé quand ça a pris vingt et un ans pour se retrouver. On se regarde. On se lance de tendres sourires. Un peu forcés. On s'aime forcément.

Nous attendons l'arrivée de mon cousin Danijel. Mon frère et lui iront conduire Mirsada à l'aéroport. Les regards se croisent. Parfois on regarde l'horloge. Un peu trop souvent peut-être. On manque de temps. On manque de mots. On se tourne les pouces. Littéralement. Personne n'ose

évoquer le départ. Il est pourtant imminent. Je finis par faire une blague pour détendre l'atmosphère. Tant qu'à être maladroit, aussi bien l'assumer. On rit. Suivent les larmes. On met ça sur le dos de la joie. Pleurent en ordre : Mirsada, Nerkima, maman. Je me pince la cuisse afin de ne pas pleurer à mon tour. Amener la douleur vers l'ailleurs. Mon frère regarde son cellulaire à nouveau. Mon frère a retrouvé sa complicité avec le silence et, entre eux, il y a le cellulaire pour le distraire. Il se lève et va prendre l'air. Il va sûrement cacher ses larmes qui humidifiaient déjà ses yeux. Un courant d'air sèche le flot de pleurs refoulés qui inonde les visages appréhensifs. Il est trop tôt pour laisser l'émotion nous envahir. Il faut en garder un peu pour plus tard. Quand le temps pressera tante Mirsada de partir.

Danijel arrive. Sa présence chasse l'étouffement. Socrate a le sens de la répartie. Il a toujours les mots justes. Il est calme et rassurant. Les sourires affichent un enthousiasme renouvelé. Mirsada continue à enchaîner les cigarettes. Une, deux, trois, quatre... on ne les compte plus. Ses mains font les cent pas. Nerkima nous sert du café. Ça réveille ma mère. Tous les gestes sont empreints d'une certaine tristesse. On manque de temps, mais le temps est au ralenti, on peut peut-être encore le rattraper. On discute. On évoque l'humidité, la chaleur accablante pour ne pas évoquer autre chose.

Je sais exactement ce que pense Nerkima. Elle n'a pas besoin de le dire. Elle n'a pas besoin d'utiliser la parole pour l'exprimer. Pas besoin de mots. Les mots vont toujours manquer de toute façon. Ils ne sont jamais suffisants dans ce genre de situation. Les sanglots gueulent ce que la raison veut étouffer. Comme quand nous avons quitté la Bosnie. Nous avons ri, pleuré, chanté. Il nous était interdit de parler. Même si on le voulait, on ne pouvait pas dire ce que tout le monde savait. À Nerkima, je n'ai pas besoin de demander ce qu'elle pense non plus. Elle ne me le dira pas. Elle

ne le dira à personne d'ailleurs. Pour ce genre de choses, pas besoin de demander. Ce genre de choses, ça se sait. Ça se lit sur le visage, comme ma mère a su lire dans mes plis lorsqu'Amantine est morte.

À un certain moment de la vie, ce sont les enfants qui apprennent à lire dans les plis des parents. Le langage que les parents nous apprennent n'est pas que verbal. Le rapport de pouvoir finit aussi par s'inverser. C'est sur les visages de ma mère et de mes tantes que j'ai appris à lire l'exil. C'est sur leurs visages qui n'avaient plus de pudeur au départ de Mirsada que j'ai pu lire le déchirement. C'est sur leurs visages que j'ai pu lire l'acceptation. C'est sur leurs visages qu'il était écrit que la souffrance ne pouvait rester une chose intimement enfouie.

Les cigarettes de Mirsada avaient fini par m'étourdir. Ça avait fini par me rendre confus. Je ressentais ce que j'avais ressenti dans cet appartement trop étroit en 1998. L'immensité du salon de tante Nerkima me paraissait rétrécir à vue d'œil. J'étouffais. J'ai cru que c'était la cigarette, pour ensuite comprendre que c'était l'angoisse.

Alen est arrivé. Gorgias avait une face d'enterrement. Il ne pouvait plus se cacher derrière ses sophismes héroïques. Il était trahi par son visage trop expressif. Son arrivée a tout de même eu l'effet d'une bouffée d'air frais. Il riait nerveusement. Je crois que la cigarette avait fini par l'étourdir aussi.

Les regards ne se croisaient plus. Nous regardions occasionnellement le plancher. Parfois nos cellulaires. L'horloge était devenue l'ennemie numéro un. Tante Mirsada tapait du pied. Tante Nerkima claquait sa langue sur son palais. Maman était perdue dans ses pensées. Elle devait probablement faire un de ces bruits insupportables aussi, sauf qu'elle le faisait silencieusement. Mon frère et Danijel avaient fini par se lancer un regard qui voulait tout dire. C'était notre signal à

tous. Quand mon frère allait regarder Danijel, nous allions nous lever pour accompagner tante Mirsada à la sortie.

Nous nous sommes levés d'un trait. Nous nous sommes dit au revoir. Six fois. J'ai compté. Nous sommes allés jusqu'à l'auto, sauf tante Nerkima qui est restée à l'intérieur. On pouvait l'entendre sangloter.

Danijel a ouvert la portière de la voiture à tante Mirsada qui s'y est engouffrée tout en laissant échapper un cri plaintif. Un cri s'apparentant à celui d'un chien qu'on venait d'abattre dans la forêt. Danijel a vite refermé la portière pour que sa mère n'entende pas la chose. C'était la fin de cette aventure d'un mois qui n'avait pas réussi à réécrire les vingt-et-une dernières années, mais qui avait permis à trois sœurs de se revoir et de faire un doigt d'honneur au passé, au destin, à la guerre.

V

Je réalise peu à peu que je suis le réfugié. L'homme sans papiers et sans visage, sans présent et sans avenir. L'homme au pas lourd et au corps brisé. La fleur du mal, aussi éthéré et dispersé que du pollen. Je n'ai plus de nom. je ne suis plus ni grand ni petit, je ne suis plus fils ou frère. Je suis un chien mouillé d'oubli, dans une longue nuit sans aube, une petite cicatrice sur le visage du monde. Je suis le réfugié.

Velibor Čolić, *Manuel d'exil. Comment réussir son exil en trente-cinq leçons*

Ils ont tué mon père. Son frère aussi. Sans oublier ma grand-mère. Et puis des amis. Ils ont fait exploser le vieux pont de Mostar parce que ce n'était qu'un vieux pont, avaient-ils dit. Ils ont massacré plus de 8000 hommes et adolescents musulmans à Srebrenica. Ils ont fui la justice. Ils ont été protégés par les leurs. Ils ont fini par être capturés. Ils ont fièrement exhibé leurs exploits durant leur procès. Et pourtant, ils ne sont pas des monstres. Ratko Mladić vient d'être condamné à la prison à vie pour avoir orchestré le génocide de Srebrenica. Cette ville où on peut encore entendre la douce respiration des enfants accompagnée du vent qui porte en son souffle le cri des mères silencieuses.

Ils ont aussi condamné Slobodan Praljak, ex-haut dirigeant des forces croates de Bosnie-Herzégovine. Il a fini par se donner la mort en ingurgitant un poison en pleine cour alors que le juge venait de prononcer son verdict. Ses dernières paroles ont été « Praljak n'est pas un criminel ». J'ai ressenti de la tendresse envers cet homme. Grisonnant, barbe longue, gentille allure, il avait mis son plus beau costume avant d'aller rejoindre mon père, ma grand-mère, mon grand-père, mon oncle et mes amis. Praljak avait compris qu'il était une fleur au cœur fané. Qu'aucun autre printemps ne voulait le voir fleurir. Praljak et Mladić sont de tristes caricatures du mal. D'un passé désuet d'une Yougoslavie en cendres.

Praljak est mort, Mladić est en prison. Mon peuple ne se tire plus dessus, mais un froid glacial circule dans les veines d'une nostalgie qui ne cesse de revenir comme un chien abandonné et affamé. La chaleur de l'Adriatique n'y peut rien. Mon retour en Bosnie-Herzégovine m'a fait comprendre que de part et d'autre, on joue dans les plaies du passé. Puisque l'histoire se répète sans cesse, je me demande si les Balkans ne sont pas sur le point d'imploser à nouveau. La montée du djihadisme d'un côté, celle du nationalisme identitaire de l'autre. L'extrême droite fasciste sous différentes formes, sous différents drapeaux, qui isole encore et toujours le figuier et reste insensible aux enfants naissants. L'extrême droite qui fait des victimes, peu importe quel habit elle revêt. Mladić et Praljak ne sont que les martyrs temporaires d'une idéologie désuète. Une vieille erreur de laquelle on n'apprend pas.

Mladić se fait vieux, il va mourir. Plus tôt que tard. Praljak est déjà mort. Ce qui restera d'eux, ce sont ces vérités desquelles se réclament les idéologues ultranationalistes. Ces mêmes vérités partagées par l'islam politique. Celles qui consistent à légitimer les génocides au nom d'une idéologie.

Pour moi, Mladić et Praljak ne sont pas des monstres. Les monstres ne vivent pas parmi nous. Ces hommes sont le produit de notre époque. Les résidus d'une histoire qu'on voudrait oublier. Qu'on voudrait emprisonner. Or, même si l'histoire nous a démontré qu'on pouvait les mettre en cellule, les condamner à mort, ou même les assassiner, ce n'est pas à eux qu'il faut s'attaquer, c'est à ce qui les dépasse. C'est à ce qui les a précédés et à ce qui les suivra. C'est à la haine, à l'ignorance. Cette année est l'année de la victoire des mères de Srebrenica, des fils de Mostar, des frères de Višegrad. Demain on verra.

Même si pour Praljak, le vieux pont de Mostar n'était qu'un vieux pont, pour nous, c'était ce qui nous gardait unis. C'est ce qui nous donnait l'espoir qu'un jour la guerre allait s'essouffler. Pour nous, ça reste et restera la main tendue de la rive qui nous était devenue étrangère. C'est la main qui nous aidera à panser les plaies du passé.

*
**

Les séances avec le psychologue se sont poursuivies. Le désir de mourir s'était complètement dissipé. Je ne sais pas trop comment, mais je me réappropriais ce qui me revenait de droit, c'est-à-dire la vie. Par contre, M. le psychologue insistait sur un point qui m'apparaissait difficile à aborder, puisqu'il me rendait inconfortable. La question du père lui importait plus qu'à moi. Jusqu'alors, je rattachais tout à ma mère : la guerre, les idées suicidaires, les malheurs, les bonheurs, la vie, la mort, l'assassinat de papa. À tort ou à raison. La mère au centre de l'univers, du trop-plein et du trop vide. Je m'étais réconcilié avec elle. J'avais accepté son omniprésence, mais j'avais aussi acquis une autonomie qu'elle respectait. Elle avait accepté la ligne que j'avais tracée entre elle et moi. Elle avait acquis une autonomie à son tour. Le psychologue, lui, m'écoutait, approuvait, mais revenait toujours à la figure paternelle. Son insistance me rendait quelque peu mal à l'aise. J'étais dans un cul-de-sac et je n'arrivais pas à en sortir.

« Quels sont vos souvenirs du père », insistait-il ? Je m'efforçais de répéter les mêmes généralités, faute d'avoir autre chose à raconter.

Je lui lisais même parfois des passages de livres que j'apportais avec moi pour me désennuyer dans la salle d'attente avant nos séances. Comme la fois où je traînais avec moi *Le temps des secrets* de Marcel Pagnol :

Ce matin-là, mon père décida qu'il était grand temps de couper les boucles blondes du petit Paul, qui réclamait depuis longtemps ce sacrifice. À l'école, disait-il, il y en a qui m'appellent la fille et moi ça ne me plaît pas. Il fut donc installé sur une chaise surmontée d'une petite caisse. On lui mit la serviette au cou, exactement comme chez le coiffeur. J'avais été chargé d'aller voler à la cuisine une casserole d'une taille convenable, et pour plus de sûreté, j'en avais pris deux. Je lui mis la plus juste comme un chapeau et j'en tins le manche : pendant ce temps, avec une paire de ciseaux, mon père trancha les boucles au ras du bord : ce fut fait avec une rapidité magique, mais le résultat ne fut pas très satisfaisant, car ôtée la casserole, la chevelure du patient apparut curieusement crénelée.

C'était notre nouveau *modus operandi*. Mon psy trouvait toujours quelque chose de pertinent dans le choix des passages de romans que je lui lisais, mais qui à mes yeux me semblaient aléatoires. Je lui racontais ma vie à travers les mots de Pagnol, Čolić, Andrić, Sand et autres classiques de la littérature.

Ce passage de Pagnol m'avait d'abord fait rire avant de me replonger dans un tendre souvenir d'enfance qui m'avait jusqu'alors échappé. Ce qu'il y a de beau avec la littérature, c'est qu'elle nous connecte avec notre inconscient plus que n'importe quel psychanalyste ne pourra jamais le faire. Le petit Paul de Pagnol, c'était moi avant la guerre. Cheveux bouclés, souriant, sociable. Déjà à cet âge on disait de moi que je serais avocat ou animateur d'un téléjournal. C'était l'idée de maman de me laisser pousser les cheveux. Elle m'a fait la confidence qu'elle a toujours rêvé d'avoir une petite fille. J'étais la petite fille de maman jusqu'à ce que papa décide de s'en mêler. De toutes les peines que maman a vécues dans sa vie, c'est celle-là qu'elle me raconte le plus souvent.

Mon frère est allé chercher un bol et l'a posé sur ma tête. Papa a pris les ciseaux et a coupé mes boucles comme on arrache le blé à sa plante. Ma tête était devenue un champ de blé déraciné. Maman a beaucoup pleuré cette journée-là, mais elle m'a tout de même trouvé beau. Elle m'a toujours répété que j'étais le plus bel enfant de la terre. Plus beau même que mon frère à un âge comparable.

À cette tendre histoire, M. le psychologue répondit par un doux sourire et des yeux attendris. Cela dit, j'ai réalisé que même lorsque je tentais de parler de mon père, je continuais à lui parler de ma mère.

Toujours la mère. Encore la mère. L'éternelle mère.

*
**

Je suis assis sur le divan. Ma chatte lave son pelage tuxedo noir et blanc des grandes occasions et est couchée à mes pieds. Le gros matou roux est, quant à lui, allongé sur le dossier du fauteuil. Ils finissent par s'endormir profondément. Leur ronronnement perce le silence de fin de soirée. J'adore les chats. Chaque fois que j'en vois un errer dans la rue, je ne peux m'empêcher de m'arrêter pour lui faire mes plus solennelles salutations comme celles qu'on fait aux héros de guerre, sauf que les chats ne vivent pas de la mort des autres. Les chats s'enfuient toujours lorsqu'on fait preuve de respect et d'affection à leur égard. Ils ne s'habitueront jamais aux adulations de certains humains comme moi envers leur espèce, et avec raison, parce que, lorsqu'on réalise les supplices qu'on s'inflige, les chats sont mieux de garder leur distance.

Maman est assise un peu plus loin, les jambes croisées. Nous regardons la télé. Ma mère a quelque chose de calme en elle. Elle me rappelle le lac dans lequel j'ai fait semblant de nager pour la première fois. Papa me tenait par le bassin et moi je faisais aller mes bras et mes mains comme des hélices d'avion. J'avais l'impression de voler au-dessus de l'eau. La simple présence de ma mère à côté de moi suffisait à faire de mon existence une douce nuit vagabonde. C'était la fête des Mères. Je lui avais écrit une lettre pour l'occasion. Je me suis levé, un des deux chats s'est réveillé plaintif. Miaou ! Il m'a tout de même suivi jusque dans ma chambre où je suis allé chercher la lettre en question.

13 mai 2018

LETTRE À MA MÈRE

Maman, ils disent que je suis résilient, mais ce qu'ils ne savent pas c'est que ma résilience n'est que le reflet de la tienne. Lorsque la résilience se regarde dans le miroir, elle voit cette mère seule accrochée à l'espoir comme un chrysanthème qui refuse de se laisser mourir aux changements des saisons. On t'a arraché ton mari comme l'hiver arrache l'éclat enchanteur du feuillage d'automne. Sauf que, toi, tu as su garder ta couleur joyeuse de jeune fille pleine de rêves. On t'a arraché tes souvenirs, comme une jeune fille arrache les pétales d'une fleur, une à une, dans l'espoir qu'elle lui révèle un amour souhaité. À la brutalité de la guerre, tu as répondu par la tendresse d'un printemps balkanique. Tu as usé d'amour contre les armes. Tu as privilégié les caresses contre les mitrailleuses. Tu as appris à chanter au gré des sourds crépitements accompagnant les obus.

Maman, ils disent que je suis résilient, mais ce qu'ils ne savent pas, c'est que c'est toi qui portes les cicatrices de mes incertitudes, de mon cheminement, de toutes les maladroites qui m'ont fait trébucher. C'est ton cœur de mère qui m'a tendu la main lorsque Thanatos était trop insistant. Ce sont tes pleurs de joie qui ont arrosé l'espoir en moi. Mes traumatismes de guerre sont adoucis à la seule pensée de ta mélodie rieuse qui résonnait dans Mostar. Tu es le remède à l'effroyable expérience de vie imposée à l'enfant extirpé de sa mère patrie. Déraciné de la terre parsemée d'arbres sucrés.

Maman, ils disent que je suis résilient, mais ils oublient que derrière mes yeux qui pétillent d'ambition, il y a les larmes d'une mère qui a traversé l'océan pour que ses fils puissent fleurir. Des larmes qui inondent parfois mes nuits dans l'espoir de soulager les tiennes. Tu as su trouver le voilier pour nous guider vers des horizons regorgeant de vie. Tu as su nous montrer que cette vie n'était pas propre aux êtres humains. Tu as su nous convaincre que les arbres chantaient parfois une poésie insoupçonnée. Qu'ils étaient à la fois complices et spectateurs de nos jeux d'enfants. Qu'ils ont gravé dans leurs écorces les souvenirs de pères disparus. Que tous les pères reposant dans leurs tombeaux nourrissaient les rosiers qui surplombent leur lit éternel. Que la nature n'était pas qu'humaine. Qu'il suffisait de porter son regard sur la sensualité qui se dégageait de l'intime complicité du vent méditerranéen et de la mer Adriatique pour comprendre la beauté du monde.

Maman, ils disent que je suis résilient, mais ils oublient que derrière chaque enfant il y a une mère qui l'a porté dans le creux de son âme. Ils oublient que sans la mère terre, il n'y aurait pas d'arbres, pas de fleurs, pas d'océans. Ils oublient qu'il n'y aurait pas toutes ces filles et tous ces fils qui s'accrochent. Qui écrivent la poésie en hommage à leurs mères.

Maman merci.

Je t'aime.

Ma mère, en lisant la lettre, n'a pas versé de larmes. Elle a souri. Elle m'a longuement regardé avant de me prendre dans ses bras toujours aussi réconfortants. Je la savais en paix. Je savais qu'elle avait cessé de regretter sa décision de nous avoir déracinés. Je savais qu'après vingt ans, on finissait par revivre. Maman était plus vivante que jamais.

*
**

C'était ma dernière séance avec M. le psychologue. Elle a commencé très brusquement. Je ne m'attendais pas à ça. M. le psychologue m'avait devancé une fois de plus. Il avait toujours quatre coups d'avance sur moi. Je traînais toujours de la patte comme un chien blessé à l'orgueil. Il voulait provoquer quelque chose. Il ne voulait pas que je lui parle de moi à travers les mots d'un célèbre écrivain. Il considérait probablement que j'étais devenu l'écrivain de ma propre vie. Il y est allé un peu fort.

« Vous parlez de l'assassinat de votre père avec beaucoup de détach... ». Il n'avait pas eu le temps de terminer sa phrase que je me suis mis à pleurer. Notre tragédie nous apparaîtrait plus clairement dans la bouche des autres. Dans celle de Pagnol, de Čolić, d'Andrić, de Sand. J'ai pleuré la mort d'enfants que je ne connaissais pas. J'ai pleuré la mort de pères de qui je ne connaissais l'histoire qu'à travers les médias. Des pères de Syrie, de Turquie, de France, de Tunisie. Des pères qui me semblaient honnêtes. Il m'est apparu que c'était une des rares fois que je pleurais la mort du mien. Après avoir essuyé mes larmes, repris mon souffle, réalisé que je venais de faire preuve de faiblesse, j'ai repris mon histoire impersonnellement. Cette histoire inexistante qui me rattachait à mon géniteur.

Vous savez, M. le psychologue, ce n'est pas tant la mort de papa qui m'ébranle. C'est le fait de n'avoir personne pour me guider dans ce monde dérégulé. C'est de croire au bien tout en pensant à la mort à venir de tous les autres pères qui n'ont rien fait de mal. Une mort générique. Comme celle qui a affligé mon père. Je vous ferai la confidence que vous attendez depuis le début de notre rencontre à condition que vous ne le répétiez pas à ma mère. M. le psychologue, chaque fois qu'un papa est englouti dans l'anonymat de l'éternel sommeil, je pense à mon propre destin, à la tragédie qui émane de mon manque de lien avec celui qui m'a créé, aimé et abandonné.

Plus je parlais, plus je réalisais que le psychologue avait raison. Je parle de mon père, sans parler de lui. Je parle de mon géniteur, à travers d'autres géniteurs. Je le confonds avec tout et rien. Je l'ai confondu avec ses bourreaux. Je l'ai confondu avec ma mère. C'est plus facile ainsi. Confondre était mon mécanisme de défense par excellence. Confondre mon père avec ceux qui l'ont assassiné facilitait mon détachement. Ça me permettait de parler de son absence sans en souffrir. Sans ressentir ce qu'on devrait ressentir : de la tristesse, de la confusion, de l'incompréhension. Confondre, ça me permettait de me donner une explication d'apparence satisfaisante. Ça me permettait de transformer le désarroi en colère. De transférer la colère qu'on éprouve envers l'humanité à l'individu à l'origine de notre création.

J'ai voulu effacer mon père, mais il a toujours été là. Si mon psychologue a tant insisté sur la figure paternelle, c'est qu'il savait ce que moi j'ignorais. La main que j'avais tendue à la mort n'était pas pour Amantine. Si j'ai voulu mourir, c'était pour rejoindre mon père quelque part. Le rejoindre dans l'au-delà ou simplement dans l'esprit des gens vivants. Pour qu'on m'associe à lui d'une quelconque manière. J'ai voulu vivre cette relation père/fils dont on parle trop souvent sans savoir ce que c'est. Une relation que je n'ai jamais eue, sauf sur ces photos que j'avais retrouvées

dans les boîtes poussiéreuses de ma mémoire. J'ai fini par réaliser que ce n'était pas dans la mort qu'on pouvait réanimer ce qui a déjà été vivant.

J'ai sorti une lettre de ma poche. C'était celle que j'avais adressée à mon père. Celle que j'avais oublié de lui lire lorsque je me suis retrouvé devant sa tombe. M. le psychologue ne s'attendait pas à ça. J'avais enfin réussi à déjouer sa perspicacité légendaire. J'avais enfin vu ce que lui voyait tout ce temps. J'avais enfin confondu ses yeux avec les miens pour voir clair.

*Babo izvini sto ti pricam na jeziku koji nije tvoj, ti si umro na jeziku koji nije vise moj*⁷².

Papa si je me suis réfugié dans la poésie pour m'adresser à toi, c'est parce que c'est le seul langage qui permet aux morts de communiquer avec les vivants. Qui nous permet à toi et moi de nous comprendre avec plus de deux décennies de retard. Qui permet au poète de s'adresser à l'œillet que je viens de déposer sur ta tombe. Qui permet de comprendre pourquoi le cadavre du rosier qu'ils ont arraché lorsqu'ils sont venus te chercher s'est laissé mourir en même temps que toi. En même temps que moi. Pourquoi il s'est effeuillé au gré des saisons, qu'il n'a pas su traverser l'océan pour me protéger contre les ravages d'une enfance marquée par la guerre. Pourquoi je n'ai pas su être combatif et me suis laissé emporter par la folie.

Papa ton fils cadet est devenu grand. Mais le trou béant que tu as laissé dans son âme n'a jamais été rempli ni par l'amour infini de maman ni par celui d'autres pères que j'ai confondus avec toi. Ceci n'est pas le cri plaintif enfoui en moi, c'est le pardon que je t'accorde enfin. C'est le pardon que je m'accorde enfin. J'ai traversé l'océan pour dire au revoir aux fleurs qui nourrissent ton corps et qui surplombent ton tombeau. Les fleurs qui renaissent chaque saison. Je te remercie de m'avoir donné la vie. Je te remercie aussi de m'avoir fait accepter la mort.

⁷² Papa, pardonne-moi de m'adresser à toi dans une langue qui n'est pas la tienne, tu es mort dans une langue qui n'est plus la mienne.



CONCLUSION

Les espaces dans l'œuvre de Nelly Arcan revêtent une importance particulière. Cités et lieux clos jouent un rôle essentiel dans chacun de ses romans. Dans *Putain et Folle*, par exemple, la ville prend la forme « d'espaces privés et semi-publics, le plus souvent clandestins ou *underground*⁷³ » et a un impact sur les personnages qui l'habitent et la traversent. L'importance de l'espace et des lieux s'observe aussi dans *Paradis, clef en main*. Dans le cadre de ce mémoire, nous avons justement défendu l'hypothèse qui veut que l'espace labyrinthique, dans l'ultime roman de Nelly Arcan, influence la trajectoire du personnage principal et charpente le récit. Cet espace se manifeste sous deux formes, soit le labyrinthe à ligne brisée et le labyrinthe à ligne continue.

Dans le premier chapitre, nous avons évoqué trois de ses principaux éléments constitutifs : l'errance, la violence et la mise à mort. Nous avons démontré comment chacun d'eux influence Antoinette et son parcours au cœur de la course à obstacles imposée par la compagnie PCM. L'errance, par exemple, expose la protagoniste à une multitude de choix à faire, ce qui provoque une confusion palpable tout au long du récit. Le labyrinthe agit donc sur l'esprit du personnage.

⁷³ Gilles Dupuis, « Arcanes de Montréal : la métropole dans les romans de Nelly Arcan », *Études littéraires*, op. cit., p. 28.

Dans la course à obstacles qui caractérise la quête initiale, chaque choix amène la narratrice à devoir en prendre un autre dans un recommencement perpétuel. C'est une roue qui tourne et qui la ramène constamment à son point de départ. Cette errance détermine les lieux traversés par Antoinette. Elle l'amène à vivre des expériences marquées par la violence, comme la rencontre avec le psychiatre qui impose à Antoinette ses propres souffrances. Le labyrinthe agit donc sur la représentation des espaces dans le roman et les rencontres que la protagoniste fait tout au long de sa traversée de la ville, mais aussi sur la construction de la psychologie du personnage.

Alors que, dans le premier chapitre, nous avons évoqué l'expérience labyrinthique en nous référant à l'espace physique, dans le second chapitre nous avons orienté notre analyse autour de ce que Jean Chevalier et Alain Gheerbrant ont identifié comme étant le labyrinthe intérieur, qui fait référence à la psyché du personnage⁷⁴. Dans cette seconde partie de l'analyse, nous avons démontré l'importance du plafond qui agit comme espace d'autoreprésentation. L'espace d'autoreprésentation permet, comme l'observe Jean-François Chiantaretto, de se voir et de se faire voir. En ce sens, le plafond permet à la narratrice de se voir comme elle ne s'était jamais vue jusqu'alors. Il lui permet de se projeter dans une vie encore inexplorée. Il l'amène surtout à se dévoiler à sa mère, que nous avons d'ailleurs identifiée comme étant la détentrices du fil d'Ariane, la chaise roulante, qui permettra à Antoinette de réintégrer le monde en sortant de sa chambre. La mère guidera ainsi Antoinette vers la sortie du labyrinthe au bout duquel elle finira par (re)naître.

Pour la partie création de notre mémoire, nous nous sommes inspiré de deux principes structurants du labyrinthe que nous avons mobilisés dans l'analyse de *Paradis, clef en main*, c'est-

⁷⁴ Voir « Labyrinthe », dans Jean Chevalier et Alain Gheerbrant, *Dictionnaire des symboles*, op. cit., p. 554-556.

à-dire l'errance et la violence. Ces deux éléments ont été les points de départ dans la construction de la quête du personnage principal et de ses caractéristiques psychiques. À l'instar de *Paradis, clef en main*, le récit dans *L'enfant exilé de la vallée des arbres sucrés* se structure autour d'une recherche de sens, qui prend forme au gré d'une quête identitaire. L'expérience labyrinthique qui marque le récit se trouve donc à la jonction de la mémoire et de la psyché. Le narrateur tente dans un premier temps de retrouver des souvenirs qui lui permettraient d'identifier, en second lieu, les origines et la nature de son mal-être. C'est de cette manière que la mémoire et la psyché s'avèrent deux lieux de l'errance et de l'oubli.

Cette quête identitaire amène le protagoniste du récit à prendre l'avion et à retourner dans son pays natal dix-neuf ans après l'avoir quitté. Pour amortir le choc des retrouvailles, le narrateur passe d'abord par Paris avant de se rendre en Bosnie-Herzégovine. Paris se présente dans le récit comme un lieu de transition nécessaire pour lui, puisque c'est à cet endroit que son amoureuse s'est enlevée la vie. Ce choix s'impose donc pour le narrateur qui doit aller, nous confie-t-il, « là où Amantine avait tant souffert pour ensuite aller là où ma propre souffrance m'attendait ». La Ville-Lumière confronte le narrateur à la confusion entourant son identité :

Aux yeux du Parisien, j'étais le « cousin québécois ». Aux yeux du Québécois j'étais, « le réfugié ou l'immigrant ». Être exilé m'a imposé un rejet systématique de toute identité. Dès lors que l'avion a quitté Sarajevo pour nous amener au Québec, c'était une fatalité, j'étais devenu un étranger partout où je posais le pied. Un étranger familier certes, mais un étranger tout de même.

La ville embrasse en outre les caractéristiques du labyrinthe. L'étroitesse et le côté sombre de Paris sont exprimés par le narrateur à travers les mots de son amoureuse : « Amantine m'avait tout dit de Paris. De son accaparante beauté. De ses rues étroites. De son architecture, de sa nuit jaunâtre ».

Nous l'avons évoqué avec Bertrand Gervais, l'errance provoque l'oubli. Le narrateur, à l'image d'Antoinette, a tendance à oublier les raisons qui l'amènent à traverser l'océan et à se rendre à Mostar, sa ville natale. Alors qu'il décide d'aller au cimetière avec sa tante pour lire une lettre à son père et déposer des fleurs sur son tombeau, il est soudainement frappé par une amnésie passagère : « J'étais émerveillé par tant de beauté au point d'oublier ce pour quoi j'étais dans ce taxi avec tante Sena. J'avais oublié que j'allais rendre visite à des morts ». Pris par une émotion trop forte, il finit même par oublier de lire sa lettre à son père. Errance, espaces de transition, oubli, autant d'éléments communs que nous retrouvons dans la partie analytique et dans la partie création de notre mémoire. Mais il y a plus, la violence étant un autre élément exploité à la fois dans le roman de Nelly Arcan et dans notre création.

La violence se présente dans *L'enfant exilé de la vallée des arbres sucrés* sous la forme d'idées suicidaires et d'obsession pour la mort. Le narrateur, dont l'enfance est marquée par la guerre, se retrouve malgré lui dans des situations qui le plongent dans différents culs-de-sac, au point où le suicide est considéré comme une solution au problème posé par ce labyrinthe métaphorique. Le suicide est un point commun entre le narrateur de notre création et Antoinette. Les idées suicidaires sont le reflet des violences auxquelles les deux personnages sont exposés dans leur quête respective.

De l'assassinat de son père, lorsqu'il n'avait que trois ans, au suicide de son amoureuse, en passant par le meurtre de son ami alors qu'il avait cinq ou six ans, tout ramène le narrateur de *L'enfant exilé de la vallée des arbres sucrés* à la mort. À l'instar d'Antoinette, il en fait une

obsession. Alors que pour Antoinette, c'est le suicide de son oncle Léon qui la plonge dans une avalanche d'idées noires, le narrateur de notre création devient obsédé par la mort à la suite du suicide de son amoureuse : « Son silence était devenu mien. J'étais ailleurs, peut-être encore perdu dans mes souvenirs d'enfance. J'étais sur une autre planète. J'étais peut-être mort aussi. Enterré à côté de mon père en attendant qu'Amantine arrive », nous dit-il. On observe dans cet extrait une confusion propre à celui qui vit l'expérience labyrinthique. La réalité lui échappe. Le désir du narrateur se mélange à celui de son amoureuse. Il cherche à identifier son mal. À trouver des points de repères, mais il n'y en a pas. À donner un sens à ce qu'il ressent. C'est le même procédé qu'on retrouve dans *Paradis, clef en main* lorsqu'Antoinette dit qu'elle se reconnaît dans les souffrances du fils de Monsieur Paradis et dans son désir obsessionnel de mettre fin à ses jours : « je me reconnaissais partout, à chaque mot, dans la catatonie et le côté lymphatique de l'être qui se refuse à la vie ; il racontait ma propre histoire avec ma mère » (p. 104). Par cet exemple, nous comprenons que les deux protagonistes tentent de trouver refuge dans les histoires des autres en attendant de construire la leur.

À cet effet, un dernier élément du récit arcanien nous a inspiré dans notre création : c'est le personnage de la mère détentrice du fil d'Ariane. Dans les deux cas, la mère est présentée comme étant à la fois misérable et résiliente. Dans *L'enfant exilé de la vallée des arbres sucrés*, le rapport à la mère est fusionnel et conflictuel. Il relève de l'inceste symbolique que nous avons évoqué avec Didier Anzieu. Les souffrances du fils se confondent avec celles de la mère. Elles s'entremêlent de sorte que le narrateur n'arrive pas à définir ce qui le distingue de cette dernière. Contrairement au rapport mère/fille dans *Paradis, clef en main*, la relation mère/fils dans notre création s'inscrit dans une conflictualité plus subtile. Le fils ne s'en prend pas directement à sa mère comme le fait

Antoinette. Il n'y a pas de conflits qui découlent de leurs interactions, mais un inconfort intérieur du personnage qui a un effet sur sa trajectoire et sur ses désirs. Le fils nomme à plusieurs reprises qu'il aurait souhaité être mort à la place de son père pour ne pas faire souffrir sa mère. Que le fait qu'il soit encore en vie, c'est le résultat de circonstances qui lui échappent :

Voilà ce que j'aurais aimé dire à M. le psychologue. Lui dire que j'aurais aimé être mort à la place de mon père, pour que ma mère ne souffre plus et qu'elle fasse un autre enfant avec son amoureux pour remplacer la douleur que la perte d'un enfant aurait pu provoquer chez elle. J'aurais aimé lui dire que je n'ai pas choisi de vivre ni de mourir d'ailleurs. Que si je suis encore de ce monde, c'est parce qu'il y a quelque part des hommes qui ont préféré prendre les pères plutôt que les enfants. Que si je suis encore en vie, c'est parce que parmi les hommes qui ont emporté tous ces pères, il ne s'en trouvait aucun qui avait un penchant sexuel pour les enfants. Que si je suis là à écrire ce que je ne suis pas en mesure de dire, c'est parce que j'ai toujours en bouche ma mère. Parce que c'est elle que j'essaye de guérir à travers moi, parce que c'est elle que j'essaye de guérir de moi.

Entre la mère et le fils, tout se passe de manière implicite. La colère que le fils ressent envers cette dernière s'exprime par l'entremise de la parole, mais elle prend place dans le bureau de son psychologue : « Je vous le dis, M. le psychologue, seulement à vous, il ne faudrait pas le répéter : j'ai souhaité voir ma mère être emportée par l'armée serbe aussi. Elle aurait probablement moins souffert qu'en compagnie de deux enfants qui lui ont grugé tout ce qui lui restait de dignité. » Le conflit qui naît entre le fils et sa mère est le résultat d'une incompréhension, de non-dits. D'un manque de communication et aussi d'une profonde culpabilité. Il sait que cette dernière a des réponses à ses questions, mais il n'ose pas la questionner. Il sait qu'elle est la détentriche du fil d'Ariane qui l'aidera à sortir de son labyrinthe, mais la souffrance de sa mère agit comme un mur impénétrable.

Finalement, nous ne pouvons pas passer à côté des mécanismes qui permettent au narrateur de sortir de son labyrinthe. Nous l'avons observé dans *Paradis, clef en main*, Antoinette fait appel à l'écriture et crée son espace d'autoreprésentation où elle adresse ses réflexions au plafond de la chambre qui agit comme gardien de la mémoire. C'est grâce à ce mécanisme qu'elle entre en contact avec sa mère, rendant la réconciliation possible et, de surcroît, la sortie du labyrinthe inévitable. Le narrateur de notre création et le personnage d'Antoinette sont tous deux passés par des événements traumatiques qui ont eu pour effet de les plonger dans une obsession autodestructrice, celle de la mort. Toutefois, l'écriture de soi et la volonté de se raconter servent de tremplins à leur libération. Se raconter, s'écrire, permet de se dévoiler aux autres. Se raconter et s'écrire permet « le déploiement d'un effort vital pour (re)construire un espace intérieur dans des limites suffisamment stables, un lieu où il serait enfin possible de se parler en présence de l'autre et de se sentir exister dans son regard⁷⁵ ». Pour le narrateur de notre création, le regard qui lui permet d'abord d'exister, c'est celui du psychologue : « Les séances avec le psychologue se sont poursuivies. Le désir de mourir s'était complètement dissipé. Je ne sais pas trop comment, mais je me réappropriais ce qui me revenait de droit, c'est-à-dire la vie ». Antoinette écrit et puis s'adresse à sa mère, le narrateur de notre création écrit et s'adresse à son psychologue. Le bureau du psychologue devient donc cet espace d'autoreprésentation et agit comme le plafond de la chambre d'Antoinette. Les protagonistes de chacun des récits sortent transformés de leur expérience avec le labyrinthe. Chacun renaît à sa manière. Alors qu'Antoinette réintègre la société, le personnage de notre création renoue enfin avec son père. Notre mémoire invite donc à réfléchir sur les impacts du

⁷⁵ Jean-François Chiantaretto, « Trauma et écriture de soi », dans *Vocabulaire des histoires de vie et de la recherche biographique*, sous la direction de C. Delory-Momberge, *op. cit.*, p. 450.

labyrinthe sur la construction du récit, sur la psyché des personnages, mais aussi sur ce qui permet de sortir de l'impasse imposée par cette expérience particulière.

BIBLIOGRAPHIE

ŒUVRE ÉTUDIÉE

ARCAN, Nelly, *Paradis, clef en main*, Montréal, Coups de tête, 2011, 216 p.

ÉTUDES SUR NELLY ARCAN ET SUR SON ŒUVRE

BOISCLAIR, Isabelle, « Cyberpornographie et effacement du féminin dans *Folle* de Nelly Arcan », *Globe*, vol. 12, n° 2, 2009, p. 71-82.

DELVAUX, Martine, « Écriture et nudité. Les femmes de Nelly Arcan et de Vanessa Beecroft », *Tangence*, n° 103, 2013, p. 79-91.

DION, Katherine, *Mères absentes, filles troublées : Borderline de Marie-Sissi Labrèche et Putain de Nelly Arcan*, mémoire de maîtrise, Université de Montréal, 2010, 112 p.

DUPUIS, Gilles, « Arcanes de Montréal : la métropole dans les romans de Nelly Arcan », *Études littéraires*, vol. 45, n° 2, été 2014, p. 27-40.

FERRANT, Alain, « Nelly Arcan, météore mélancolique », *Le Carnet PSY*, vol. 5, n° 199, mai 2016, p. 39-43.

GORDON-MARCOUX, Karine, *L'emprise maternelle ou l'absence de frontières dans Paradis, clef en main de Nelly Arcan, Insecte de Claire Castillon et Crève, Maman! de Mô Singh*, mémoire de maîtrise, Université du Québec à Montréal, 2012, 146 p.

LABROSSE, Claudia, « L'impératif de beauté du corps féminin, la minceur, l'obésité et la sexualité dans les romans de Lise Tremblay et de Nelly Arcan », *Recherches féministes*, vol. 23, n° 2, 2010, p. 25-43.

LAPORTE, Marie-Emmanuelle, « Dans la fiction, absolument », *Voix et Images*, vol. 36, n° 1, automne 2010, p. 133-136.

LONGCHAMPS, Renaud, « Nelly Arcan : Noir sur noire », *Nuit blanche*, vol. 117, 2010, p. 64-67.

OBERHUBER, Andrea, « Chronique d'un suicide annoncé ou la fictionnalisation de soi dans *Folle* de Nelly Arcan », *Revue des lettres et de traduction*, n° 13, 2008, p. 305-328.

PATERSON, Michel, « Nelly ma tangere », *Filigrane*, vol. 21, n° 2, automne 2012, p. 127-142.

TAYLOR, Chloë, « Birth of the Suicidal Subject : Nelly Arcan, Michel Foucault, and Voluntary Death », *Culture, Theory and Critique*, vol. 56, n° 2, p. 187-207.

TREMBLAY-DEVIRIEUX, Julie, *L'abjection dans les récits de Nelly Arcan*, mémoire de maîtrise, Université de Montréal, 2012, 137 p.

OUVRAGES THÉORIQUES ET MÉTHODOLOGIQUES

ANZIEU, Didier, *Le moi-peau*, Paris, Dunod, 1985, 254 p.

ATTALI, Jacques, *Chemins de sagesse : traité du labyrinthe*, Paris, Fayard, 1996, 240 p.

BEUGNOT, Bernard, « Quelques figures de l'espace intérieur », *Études littéraires*, vol. 34, n^{os} 1-2, hiver 2002, p. 29-38.

BRUNEL, Pierre (dir.), *Dictionnaire des mythes littéraires*, Paris, Éditions du Rocher, 1988, 1504 p.

CAZENAVE, Michel (dir.), *Encyclopédie des symboles*, Paris, Le Livre de poche, coll. « La Pochothèque », 2011, 818 p.

CHEVALIER, Jean et Alain GHEERBRANT, *Dictionnaire des symboles*, Paris, Robert Lafont, 1982, 1110 p.

CHIANTARETTO, Jean-François, « S'écrire : survivre ou se faire naître dans le regard de l'autre ? », *Le coq-héron*, n^o 219, avril 2014, p. 46-49.

CHIANTARETTO, Jean-François, « Trauma et écriture de soi », dans Christine Delory-Momberger (dir.), *Vocabulaire des histoires de vie et de la recherche biographique*, Paris, ERES, 2019, p. 448-451.

D'ELIA, Helena et Nathalie DOLLEZ, *Exil et violence politique, les paradoxes de l'oubli*, Paris, ERES, 2019, 176 p.

GERVAIS, Bertrand, *La ligne brisée : labyrinthe, oubli, violence. Logiques de l'imaginaire*, tome II, Montréal, Le Quartanier, 2008, 216 p.

GERVAIS, Bertrand, « Le labyrinthe et l'oubli. Fondements d'un imaginaire », *Figura*, vol. 6, 2002, p. 13-66.

GERVAIS, Bertrand, « L'effacement radical : Maurice Blanchot et les labyrinthes », *Protée*, vol. 30, n^o 3, hiver 2002, p. 63-72.

GREIMAS, Algirdas Julien, *Sémiotique et sciences sociales*, Paris, Éditions du Seuil, 1976, 219 p.

LACAN, Jacques, *Écrits*, Paris, Éditions du Seuil, 1966, 912 p.

LOTMAN, Youri, *La Structure du texte artistique*, Paris, Gallimard, 1973, 416 p.

MARCUSE, Herbert, *Éros et civilisation*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1963, 244 p.

MAVRIKAKIS, Catherine, « Nos mnémosynes modernes », *Spirale*, n° 194, janvier/février 2004, p. 28-29.

MONTAMBAULT, Vicky, *L'imaginaire labyrinthique dans Le Ravissement d'Andrée A. Michaud : espace clos et temps cyclique comme thématization de la folie*, mémoire de maîtrise, Université du Québec à Trois-Rivières, 2013, 109 p.

REED DOOB, Penelope, *The Idea of the Labyrinth from Classical Antiquity Through the Middle Ages*, Ithaca, Cornell University Press, 1990, 355 p.

ROBIN, Régine, *La mémoire saturée*, Paris, Stock, 2003, 540 p.

SERRANO, Miguel, *Nietzsche et l'éternel retour*, Paris, J. Curutchet, 1980, 92 p.

WEISGERBER, Jean, *L'espace romanesque*, Lausanne, Éditions l'Âge d'Homme, 1978, 269 p.

AUTRES RÉFÉRENCES

DURAS, Marguerite, *Écrire*, Paris, Gallimard, 1995, 132 p.

FORT, Pierre-Louis, *Simone de Beauvoir*, Vincennes, Presses Universitaires de Vincennes, 2016, 184 p.

GOUDREAULT, David, *La Bête Intégrale*, Montréal, Stanké, 2018, 712 p.

NIETZSCHE, Friedrich, *La généalogie de la morale*, Paris, Gallimard, 1966, 256 p.

NIETZSCHE, Friedrich, *Le gai savoir*, Paris, Gallimard, 1989, 384 p.

TREMBLAY, Michel, *À toi pour toujours ta Marie-Lou*, Montréal, Leméac, 2007, 56 p.